18

ESSAI

Sur la Caractére du

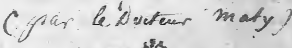
GRAND MEDECIN

OU

ELOGE CRITIQUE

DE

Mr. HERMAN BOERHAAVE.





à COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAUX,

& COMPAGNIE. 1747.












DISCOURS
Préliminaire.

Les Génies supérieurs élèvent les sciences à des dégrés de perfection inaccessibles aux Esprits médiocres. La ressource de ces derniers c'est de profiter des progrès, & de suivre de loin les traces des autres. Ceux même que la Nature a le plus favorisé par des Talens extraordinaires, ont toujours besoin de grands Originaux, sur lesquels ils puissent se perfectionner.

Les grands hommes ne sont donc pas seulement utiles par leurs travaux, & par leurs découvertes; ils le sont encore, & s'il se peut d'avantage, par l'émulation qu'ils excitent, & par l'exemple qu'ils laissent: Quelque précieux que soit à la République des lettres l'héritage de leur savoir, leur modèle l'est encore plus à ceux qui cherchent à les imiter.

De là vient, que dans tous les tems & dans tous les biens on s'est empressé à faire connoître après leur mort ceux qui s'étoient distingués pendant leur vie. Mais le génie différent de ceux qui ont entrepris de faire l'éloge des illustres morts, n'a pû qu'influer sur leurs ouvrages. Plus la tâche qu'ils se proposoient étoit difficile, & moins il est surprenant qu'ils ne l'ayent pas tous & toujours également bien remplie.

Mais, sans insister ici sur cette source de variétés, il en est ce me semble une autre, qu'il seroit & plus intéressant & plus important d'observer. Celle ci nait de la diversité même des vuës & des plans, que l'on s'est proposé. J'y trouve trois manières différentes d'écrire l'Histoire des grands hommes.

I. *La prémiere consiste à récueillir les particularités de leur vie, à raconter leurs actions, à indiquer leurs travaux. Je suis*

suis fort porté à soupçonner, que cette méthode est la plus ancienne & la plus universelle. Les monumens les plus anciens qui nous restent, aussi bien que les rélations des voyageurs s'accordent assez avec cette idée, & dans le fonds il est naturel de croire, que l'on a d'abord & principalement songé, à signaler la réconnoissance, que l'on devoit à ceux qui s'étoient distingués par leur attachement à la Patrie, & par les services qu'ils lui avoient rendus. Que pouvoit il y avoir de plus propre à les honorer, que de leur accorder ainsi une seconde vie plus durable que la prémiére? *Quoi d'ailleurs de plus capable d'animer tous les citoyens, que de les flatter de la même recompense? Une telle immortalité, quoique chimérique, a toujours été l'attrait de ceux, qui n'en connoissoient ni de plus réelle ni de plus glorieuse. Après tout il n'est pas de portraits plus fidéles des hommes, que le sont ceux, qui nous retracent simplement leurs actions dans les divers périodes, & dans les diverses circonstances de leur vie. Chacun peut alors démêler les principes de leurs démarches, comparer celles ci, & avec les siennes, & avec les lumiéres de la Raison; & en juger enfin, ou suivant le bon sens, ou du moins suivant son caprice. Souvent c'est dans leur domestique, qu'on connoit le mieux les grands hommes.*

II. *Mais, quoique cette méthode ait & ses avantages & ses difficultés, (car il n'est pas aisé, en la suivant, d'éviter, par un choix judicieux, ou l'imperfection ou la prolixité,) il en est une autre, qui l'égale du moins au prémier de ces égards, & qui certainement la surpasse au second. Celle que j'ai ici en vue ne se borne pas à raconter, elle apprecie, & c'est par là qu'elle différe de la précedente. Elle suppose un examen approfondi des actions & des ouvrages des grands hommes. Elle entre dans un détail circonstancié & critique de leurs travaux, de leurs découvertes, & même de leurs fautes. Elle prise ensuite avec*

scru-

scrupule, mais sur tout avec impartialité, leurs progrés avec leurs erreurs; leurs efforts avec leurs chutes; & fixe ainsi de la maniére la moins équivoque l'opinion qu'on doit se former d'eux, & la réconnoissance qu'on leur doit.

Il n'est pas, à mon avis, de maniere de caractériser les grands hommes, plus propre que celle-ci. Il seroit à souhaiter, qu'elle eut été, disons mieux, qu'elle eut pû être observée, à l'égard de tous ceux qui se sont distingués dans les sciences. Alors, en comparant l'état, dans lequel chacun d'eux avoit trouvé celle à laquelle il s'est appliqué, avec celui auquel il l'a faite parvenir, on sauroit au juste ce qu'elle a ou gagné ou perdu de passer par ses mains. On discerneroit avec autant de facilité que d'exactitude ce que ces savans ont réellement contribué au trésor commun de nos connoissances. C'est quelquefois bien peu de chose, & ce peu se trouve dispersé dans un tas de volumes, & parmi un fatras d'inutilités, dont il seroit utile de le trouver dégagé, peut être en peu de pages, peut être en peu de lignes.

Il arrive souvent, que les Savans forment des projets très utiles, mais qu'ils n'ont pas le tems d'exécuter parfaitement. Le fruit s'en perd par leur mort, faute de successeurs, qui les remplacent, & qui commencent où ils ont fini. Si ceux-ci étoient au fait des desseins, des opérations, & des prémiers succès des autres, ils pourroient travailler sur le même plan. Ils continuëroient ainsi & achéveroient enfin des entreprises interrompuës, que quelquefois la vie de plusieurs hommes sufit à peine pour finir. Ainsi les travaux les plus imparfaits deviendroient presque aussi intéressans & aussi utiles, qui les découvertes les plus brillantes.

Un autre avantage, que cette méthode pourroit procurer, c'est quelle nous mettroit sur les voyes de travailler nous mêmes sur le modèle de ceux qui nous ont precédé à l'avancement des sciences. Elle nous feroit découvrir tout ce qu'il en a couté pour les élever au point, où elles se trou-

vent. On appercevroit la véritable méthode de les cultiver avec plus de ſuccès encore; on obſerveroit dans l'exemple des autres la route qu'il faut éviter dans les divers genres d'études. On ne connoit le prix de tous ces ſecours, que lorsqu'on travaille ſoi même. Combien d'idées ſéduiſantes ne ſe préſentent pas alors à l'eſprit, que l'on ſe voit, mais ſouvent trop tard forcé d'abandonner! que d'expériences, dont on s'épargneroit la peine, ſi l'on en ſavoit d'avance l'inutilité! combien de précautions délicates, dont on ne découvre l'importance, qu'a force de mauvais ſuccès! Heureux, ſi d'avance on avoit pû éviter les unes, & obſerver les autres! Et par quel moyen je vous prie, que par l'exemple de ceux qui, en nous indiquant les dangers par leurs chutes, nous mettroient en état de pourſuivre & plus rapidement & plus heureuſement la route, dans laquelle ils ſe ſont égarés? Diſons le en un mot, les ſciences ſe perfectionneroient tous les jours, & ne reculeroient jamais.

Mais ce, qui rend cette méthode ſi avantageuſe, la rend en même tems fort difficile; & ce qui fait, qu'elle a été ſi rarement & en général ſi mal exécuté, c'eſt qu'il ne s'eſt trouvé dans tous les ſiècles que peu de gens, qui ſe ſoient ſenti le courage de la ſuivre, & moins encore, qui ayent eu les forces néceſſaires pour s'en acquitter avec ſuccès. En effet, pour analyſer ainſi les actions, les plans, & les travaux des grands hommes, il faut être presque auſſi grand qu'ils l'ont été eux mêmes. Il faut entrer dans toutes leurs idées, ſuivre toutes leurs opérations, &, s'il ſe pouvoit, raſſembler toutes leurs vuës. Ce n'eſt pas tout, il faut enſuite décider ſur toutes ces idées, ſur tous ces deſſeins, ſur tous ces travaux; il faut en décider avec autant ou plus de juſteſſe qu'ils ne l'ont fait. Puisque toutes ces conditions ſont néceſſaires pour réüſſir par cette méthode, eſt il étonnant que la choſe ſoit ſi rarement arrivée?

 III.

III. *Au défaut de cette méthode, il y en a une autre, qui consiste à caractériser les grands hommes par leurs dispositions intérieures, & à découvrir* ce qu'ils ont été plutôt que ce qu'ils ont fait. *Elle rassemble pour cet effet sous un même point de vuë leurs talens naturels, leurs qualités acquises, leur gout, leur ardeur au travail: Elle les montre estimables à proportion de leur amour pour la vérité, de leur sagacité à la découvrir, & de leur empressement à la faire connoître. Ce seroit peu pourtant, si elle se bornoit à cela; aussi va-t-elle un peu plus loin. Elle marque du moins en général le genre d'etudes & d'occupations de ceux, qu'elle fait connoître; elle indique leurs vuës, & le choix des moyens, qu'ils ont mis en oeuvre; elle entre dans quelque détail sinon de leurs operations, du moins de leur manière d'opérer; &, si dans son chemin elle leur trouve quelques défauts marqués, (& dans qui n'en observe-t-on point?) elle en découvre, sans exagération comme sans partialité, les causes, le degré, & les effets. Nos esprits ont de même, que nos corps des caractéres de diversité, qui les rendent réconnoissables, & j'ajoute réellement différens les uns des autres. Ainsi, de même qu'un Peintre habile mais peu politique conserve dans ses portraits, les rides & les taches aussi bien que les traits & le coloris des visages, qu'il veut peindre; celui qui veut tracer tel ou tel caractère particulier, doit exprimer fidélement & les défauts & les belles qualités, qui distinguent son original de tous les autres.*

Rien n'est plus ordinaire aux hommes, que de juger des autres; rien n'est plus ordinaire que d'en juger trop légèrement: Quand on ne les considère qu'en gros, & sans se défier de la prévention, on ne leur trouve que des perfections ou que des défauts, suivant qu'on est bien ou mal disposé pour eux. Un examen impartial de leur caractére & de leurs moeurs découvre l'illusion de ce prémier coup d'œil:

Il démele le mérite enseveli dans les ténèbres, *&* la petitesse sous le masque de la grandeur.

Il est sans doute toujours injuste de s'abandonner au préjugé & à la précipitation, dans les jugemens que nous formons des hommes; mais il est sur tout très desavantageux de le faire lorsqu'il s'agit des grands hommes. Comme ce sont des modéles qu'on propose au Public, il seroit fâcheux de lui presenter des objets peu dignes d'imitation, ou de lui déguiser des exemples sublimes; Et c'est à éviter l'un & l'autre de ces écueils, que la derniére méthode, que je viens d'indiquer, me paroit la plus propre.

Qu'on me permette d'ajouter, qu'elle peut servir à rétablir parmi les hommes une égalité & une liaison, qu'ils ne s'empressent guères à entretenir. La Providence, qui les a unis, par des besoins & par des secours reciproques, permet, qu'ils ignorent souvent les uns & les autres. La dépendance & les rapports des divers chainons à la chaine principale leur échappent; & comme ils contribuënt d'ordinaire sans dessein au bonheur commun de la Societé, ils en joüissent assez volontiers avec ingratitude. Avouons qu'il faut quelquefois un peu d'attention & de discernement, pour appercevoir l'usage de quelques unes des parties au corps complet. L'on sent assez, (car il n'y a peut être que quelques atrabilaires, ou quelques fanatiques, qui en doutent) de quelle utilité sont à la Societé l'Artisan, le Négociant, le Juge, &c. Mais le gros des hommes ignore, de quel prix sont les sciences, de quelle utilité les Savans. Que dis-je? chacun de ces Savans même ne croit intéressante, que la Science, à laquelle il s'est devoué. Le Littérateur se mocque du Mathématicien; celui-ci dedaigne le Litterateur, & le Public abandonne souvent l'un & l'autre à l'obscurité & à la poussiére de leurs cabinets. Il ne faudroit peut être, pour changer & d'idées & de conduite, que connoître du moins en partie le mérite inconnu qu'on méprise. A voir Mr. de Reaumur *occupé*

à

à étudier les moeurs, les induſtries, les façons de vivre *des Inſectes, avec autant ou plus de ſoin, que nous ne nous en donnons, pour épier les démarches de nos prochains, qui croiroit que ce ſont ces mêmes hommes; que Mr.* de Reaumur *a eus en vuë dans ſes recherches? Mais pour peu qu'on liſe ſes* Mémoires, *ou même ſimplement ſes Préfaces, on ſent qu'il ne travaille que pour les hommes, que pour les enrichir par des découvertes & par des projets auſſi utiles qu'ingénieux, & l'on change bientôt le mépris, que l'on avoit d'abord pour des études en apparence ſi viles, en véritable admiration. Braver les horreurs d'un climat glacé & ſauvage avec Mr.* de Maupertuis, *pour obſerver des étoiles, pour meſurer quelques lieuës ſur la glace, pour compter les vibrations des pendules, paroit une folie à qui ignore, que c'eſt à ſes travaux que la Géographie va devoir un degré de perfection, dont on n'oſoit pas même ſe flatter. Et mépriſeroit on les ſavantes recherches de divers Savans dans les monumens les moins intéreſſans de l'antiquité, ſi l'on conſidere, combien de marques de la Divinité de nos ſaints livres ces recherches nous ont deja fourni, combien de preuves de l'excellence de la Religion, combien de reponſes aux objections des Deïſtes? En découvrant ainſi les vuës & les opérations de ces grands hommes, on les voit ſe rapprocher de la Societé, plus qu'ils ne paroiſſoient s'en éloigner par le genre de leurs études; & l'on paſſe aiſement alors de l'indifference ou même du mépris, qu'on avoit pour eux, à l'eſtime & à la réconnoiſſance. Il faut donc eſpérer, qu'à meſure que l'hiſtoire des divers Savans ſe multipliera, notre Siécle, devenu plus éclairé & plus judicieux de jour en jour, leur ſaura enfin gré de leurs obſervations, de leurs calculs, & même de leur amour pour la ſolitude.*

Que ſi l'on raſſemble les diverſes refléxions, que je viens de faire, on en tirera, ſi je ne me trompe, les conclusions ſuivantes. La premiére methode eſt la plus commune,

mune, ordinairement la mieux executée, & elle est necessairement supposée dans les deux autres. La seconde est la plus exacte & la plus utile; mais elle est toujours infiniment difficile, & souvent & pour plusieurs tout à fait imprâticable. La troisiéme enfin, sans avoir la facilité de la premiére, ni les avantages de la seconde, ne laisse pas que d'avoir un usage plus grand que celle-ci, & plus étendu que celle la. Réunir ces trois méthodes, c'est rassembler tout ce que les exemples & les travaux des grands hommes offrent d'intéressant & d'utile au Public. C'est à cette réünion, que la plûpart des faiseurs d'éloges aspirent, trop souvent mal à propos; car rien n'est plus pénible, & l'on voit peu de FONTENELLES.

Pour moi je me suis borné dans cet Essai à la troisième de ces méthodes. Persuadê, que les particularités de la vie de Boerhaave *étoient assez connues* (*), *& n'osant me hasarder à juger de ses travaux, je me suis arrêté à quelques traits généraux, que j'ai crus caractéristiques. Mon dessein a été de traçer un portrait, & pourvu qu'il conserve les principaux traits de ressemblance, il ne pourra qu'être assez beau, & je ne me plaindrai pas du succès.*

Je n'eusse peut être jamais songé à travailler sur ce sujet, si dans le cours de mes études Académiques je ne me

---

(*) L'Oraison funèbre que Mr. Schultens Collègue & Ami de ce grand homme a faite de lui, & qui est intitulée ALBERTI SCHULTENS Oratio Academica in memoriam HERMANNI BOERHAAVE *Viri summi*; Lugd. Bat. 1738. in 4°. ne laisse, ce me semble, rien à désirer au Public sur ce Sujet. J'ai emprunté de cet ouvrage les preuves du mien, & il eut pû m'en fournir un grand nombre d'autres, qu'il m'a parú superflu de rapporter. Je dois distinguer de la foule des autres panégyriques de Boerhaave, qui ont parû dans les divers Journeaux, celui de Mr. de Fontenelle, que je n'ai vû qu'aprés la composition de cet Essai.

me fusse trouvé d'une Societé Litteraire, dont chacun des membres devoit fournir à son tour un Discours de sa façon. La mort de Boerhaave m'offrit un sujet bien triste, mais je le crus en même tems intéressant & utile. Penetré & du mérite & de la perte de ce grand homme, j'osai peu de jours après sa mort (*) *présenter à la Societé dont je viens de parler, la prémière ébauche de l'ouvrage que je communique à présent au Public.*

Comme depuis ce tems là j'ai cru, (& quelques amis peut être trop amis m'ont entretenu dans cette idée,) que cet Essai pourroit être d'une utilité plus générale, je l'ai travaillé de nouveau avec tout le soin dont je suis capable. La précipitation, avec laquelle il fut d'abord composé, les vives impressions que la perte récente de mon illustre Maitre faisoit sur moi, le defaut de mémoires suffisans dans ce tems là, m'ont engagé à faire un grand nombre de corrections, & sur tout de retranchemens. Après avoir enfin perfectionné mon ouvrage autant que je l'ai pû, je me determine à le faire paroître au grand jour. Diverses raisons ont contribué à me faire prendre ce parti, & comme elles renferment les vuës que je me suis proposées, il ne sera peut-être pas inutile d'en rapporter ici quelques unes.

1. Un motif de réconnoissance & d'affection est le prémier, qui m'a fait entreprendre cet Eloge. Disciple du grand homme, qui en est l'objet, privé trop tôt de ses leçons, mais à jamais sensible à ses soins, je n'ai pû me refuser la satisfaction de rendre du moins à sa mémoire le tribut

(*) Le 10. Octobre; 1738. Boerhaave est mort le 23. Septembre de la même année, âgé de près de soixante & dix ans, étant né le 31. Decembre; 1668.

tribut le plus légitime (*). *Le dirai-je? j'ai été confirmé dans ce dessein, par les divers jugemens, que j'ai souvent entendu faire de Boerhaave, & qui injurieux pour lui me touchoient trop vivement, pour ne les pas combattre. Et où seroit le prix du savoir & du mérite, s'il dépendoit de l'ignorance & de la malignité de le leur arracher? Je m'éforçois donc de défendre & d'honorer la mémoire de mon Maître, avec d'autant plus d'ardeur que je remarquois plus d'acharnement dans ses injustes Censeurs. C'est ce que je fais à présent publiquement, avec tout le zèle d'un disciple réconnoissant. Mais, j'ose le dire en même tems, j'ai tâché de veiller sur ma plume, de retenir ces sentimens de vénération qui m'animent, & sur tout de les empêcher d'influër sur mes réflexions. J'ai sacrifié malgré moi au désir de peindre fidèlement Boerhaave, les mouvemens les plus vifs de mon coeur.*

2. *On dira peut-être, que depuis le tems de la premiére composition de cet Essai, cette ardeur auroit du se rallentir; & dans l'opinion d'un certain Public, un homme mort dépuis quatre ans, n'a plus de droit à leur souvenir, beaucoup moins encore à leur curiosité. Quoique ce sentiment me paroisse aussi peu sensé que peu honorable pour ceux, en qui il se trouve, l'ingratitude du siécle le rend malheureusement trop*

(*) Je me suis souvent appliqué ces belles paroles de Boerhaave, aux Elèves de son illustre Collégue Albinus. *O! si la vertu étoit assûrée d'une gloire digne d'elle! Si les bienfaits produisoient une reconnoissance durable! De quels pieux tributs de louange ses Disciples n'honoreroient ils pas la mémoire d'un homme, qui les a fidèlement instruits aux dépens de ses jours?* „O! *si digna staret sua virtuti gloria! si maneret memor benefacti animus! quantis laudum prœmiis manes Viri colerent pii scholastici, suo quos fidus periculo edocuit!*" H. BOERHAAVE *Orat.* VI. *De Vita & Obitu Viri Clarissimi* BERNHARDI ALBINI; in Opusc. p. 52.

trop commun. Je me hâte donc d'alléguer un second motif, pour autoriser mon entreprise, d'autant plus que c'est celui que m'a prinsipalement animé. Je me suis proposé de rendre l'exemple de Boerhaave utile & à moi même & à tous les Médecins. Il importe dans toutes les professions d'avoir devant les yeux un modéle de perfection, sur lequel on puisse se former. Plus on s'avance alors, il est vrai, & plus on découvre son éloignement du but, vers lequel on tend. Mais aussi c'est là ce qui anime; on s'excite tous les jours à faire de nouveaux progrès, & à acquérir de nouveaux & de plus vifs traits de ressemblance avec l'original, qu'on s'est proposé. C'est ce modele, que j'ai tâché de faire connoître pour la Médecine. J'ai rassemblé pour cet éfet les talens les plus precieux, les dispositions les plus estimables, & les qualités les plus nécessaires, à ceux qui cherchent à exceller dans cet art. J'ai tâché aussi d'indiquer quelques uns des défauts qu'il est le plus difficile d'éviter en le cultivant. Pour rendre mes caractéres plus sensibles, je les ai appliqués à un sujet, en marquant autant que je l'ai pû, jusqu'où il avoit poussé la reünion & la perfection des unes, & sû se garantir des autres. Mais, indépendamment même de ce grand homme, & supposé que je me fusse mépris dans son portrait, les traits dont je me suis servi en le composant, ne laisseroient pas ce me semble, d'être utiles & intéressans. Ils exprimeroient toûjours un original, sinon réel, du moins aussi admirable que digne d'imitation. Quand même le grand Médecin, (& je n'ai garde de soutenir, que Boerhaave l'ait été toujours & à tous égards;) Quand même le grand Médecin seroit donc la Pierre Philosophale, n'est il pas avantageux toûjours de s'en former du moins une juste idée? Il y a de la gloire à s'éforcer d'en approcher, quand même l'on ne pourroit se flatter d'y atteindre jamais.

3. *Mais si c'est principalement pour les Médecins qui j'a*

j'ai peint, ce n'est nullement pour eux seuls. J'ai travaillé pour tous les Savans. Tous les gens de lettre ont des traits de conformité; ils composent en commun une République, & quoiqu'en divers genres ils aspirent tous à la même perfection. Je souhaiterois, que mes réflexions pussent servir en quelque manière à serrer encore d'avantage leurs noeuds; & en indiquant la liaison des diverses études & des diverses sciences fournir ou retracer quelques motifs & quelques secours à ceux que les cultivent.

4. Enfin je me suis éforcé, en traçant le portrait d'un grand Médecin, de faire en même tems celui de la Médecine. Comme elle intéresse tout le monde, il n'est pas surprenant, que tout le monde se mêle d'en juger; mais il le seroit, que ses décisions fussent équitables, qu'elles fussent constantes. Ceux qui déclament aves le plus de feu, ou qui badinent avec le plus de délicatesse sur ce sujet, ne s'accordent pas toûjours avec eux mêmes dans les divers périodes de leur vie; & il n'est pas rare de les voir à la première maladie, desavouër leurs jugemens les plus sinistres & leurs railleries les plus spirituelles. Après tout il est juste, que leurs frayeurs nous vangent, du moins en partie, de leur ignorance; & ce n'est pas la seule fois, que les passions servent à dissiper les préjugés. Cependant l'expérience ne desabuse la plûpart des gens, que dans l'instant même qu'ils la font; elle ne tient point, dans le suivant contre l'envie de dire un bon mot. De ce contraste naissent ces alternatives de négligence & d'empressement; ce défaut de confiance & d'exactitude; & surtout ce mélange des conseils d'un Médecin avec ceux du prémier venu. N'est ce pas là deshonorer une des plus nobles professions? n'est ce pas la rendre aussi desagréable pour ceux qui l'exercent, qu' infructueuse pour ceux, qui devroient en éprouver les heureux éfets? & l'imperfection de l'art n'est elle pas la suite des dégouts, qu'on donne à ceux qui le pratiquent? Ces abus

&

& ces inconvéniens cesseroient, si l'on se formoit de justes idées de la nature & de l'étenduë de la Médecine; de la différence d'un homme, qui se conduit par principes, & de celui qui agit au hasard; surtout des funestes suites du mystére & de la négligence dans les maladies. J'ai crû, que ces vérités trouveroient une place naturelle dans cet Essai; mais je n'ai fait que les insinuër, tant pour ne pas m'engager dans de trop longs détails, que de peur de violer des menagemens, qu'il convient toûjours, & qu'il me convient plus qu'à personne de garder avec les opinions populaires.

J'en étois là; & mon ouvrage n'attendoit plus que l'impression pour paroitre, lorsqu'il a parû en Angleterre un livre sur le même sujet. En voici le titre; An Account of the Life and Writings of HERMAN BOERHAAVE, Doctor &c. in two Parts, with an Appendix; London 1743. 8°. p. 226. *L'Auteur, qui ne se nomme point, est un Médecin, Elève, & ce qui paroit par le Livre même, digne de Boerhaave. Il nous apprend dans sa préface, que „ son Livre a été composé „ il y a plus de deux ans; que divers incidens en ont retardé la publication jusqu'ici, quoiqu'il ne restât plus „ que deux feuilles à faire il y a un an. Il s'est proposé „ d'écrire sur la vie & sur les écrits de Boerhaave dans „ la langue* d'un peuple, *de qui pendant longtems il „ a reçu de grands encouragemens; dont il s'est acquité „ par son habilité & par ses instructions. Une représentation naive, dit-il encore, des progrès graduels d'un „ génie heureux, s'éforçant de sa jeunesse, au milieu „ des circonstances les plus décourageantes, à avancer également le bien public & le sien, doit en quelque „ mesure intéresser tout citoyen du monde, tout homme „ qui a des sentimens génereux. „ Voilà ce que l'Auteur promet, & j'ajoute qu'il tient parole dans son ouvrage, dont je vais donner l'idée en peu de mots.*

Le titre annonce qu'il est divisé en deux parties; l'une sur la Vie, *l'autre* sur les Ecrits *de Boerhaave. La première extraite, mais avec jugement, de* l'Eloge funèbre de Mr. Schultens *& des autres mémoires qu'on a vû sur ce sujet dans les Journaux, est divisée en trois Sections*; 1. La Naissance & l'Education *de Boerhaave*; 2. Les Etudes, sa Profession, & son Avancement; 3. Son Caractére, sa Maladie, & sa Mort. *Je n'entrerai dans le détail sur aucun de ces articles tous fort bien remplis. Je me contente de remarquer ces trois choses.* 1. *L'Auteur nous apprend quelques anecdotes de l'histoire du Professeur de Leide, qu'on ne trouve pas ailleurs.* 2. *Il y donne en passant une idée de chacun de ses Discours Académiques, & en traduit même deux ou trois passages, dans lesquels en peignant Hippocrate & Mr.* Albinus *Professeur en Anatomie à Leide, & digne Pére de celui qui y exerce à présent la même charge avec tant d'éclat, Boerhaave s'est dépeint lui même sans y penser.* 3. *Il le disculpe (p.* 50.) *du reproche d'avarice dont on l'a noirci.* „ *Il étoit libéral aux nécessiteux, mais sans* „ *ostentation; il obligeoit ses amis de telle maniére que le* „ *hasard seul leur découvroit à qui ils étoient redevables; il étoit reconnoissant à l'excès, s'il peut y avoir* „ *de l'exces à la vertu. Après tout il est bien naturel,* „ *qu'un homme tempérant & par principe & par inclination, & qui n'ayant point de vices à satisfaire avoit sû* „ *être content sans richesses, après les avoir acquises avec* „ *autant d'industrie que d'intégrité, s'en servit avec dis-* „ *crétion*".

La prémiére Section de la seconde partie roule sur deux Discours *de Boerhaave*, l'un rélatif à la Théorie en général, & l'autre à la Prâtique de sa Médecine. *Ces Discours sont le troisiéme & le quatriéme dans ses Opuscules*, (Qua repurgatæ Medicinæ facilis asseritur simplicitas; *p.* 19. & De comparando certo in Physicis; *p.* 27.) *On*

On nous donne ici des extraits étendus & instructifs de ces deux Discours, & on les termine par cette judicieuse réflexion. (*p.* 107.) „ *On remarque un beau contraste* „ *dans ces deux Discours. Le prémier nous fait envi-* „ *sager la partie la moins importante du corps, (& par-* „ *mi nous autres Européens généralement rasée comme* „ *une excrescence) comme étant impénétrable dans sa* „ *structure intérieure; au lieu que dans l'autre chaque* „ *partie vous paroit d'autant plus simple qu'elle est exa-* „ *minée avec plus de soin, & les maladies en général* „ *(produites par une seule cause) comme moins compli-* „ *quées, que la partie ou les parties affectées. Ce para-* „ *doxe pourroit être expliqué aisément; mais ce n'est pas* „ *notre afaire à présent*". *Nos réflexions sur la verita-ble simplicité de la nature* (*Sect. I.*) *ne pourroient elles pas s'appliquer ici?*

Tous les écrits de *Boerhaave*, à la réserve de ses Harangues & de sa Thése, *font le sujet de la Seconde Section. On nous en donne encore de bons extraits; on s'étend sur tout sur sa Chymie & sur ses Mémoires sur le vif argent. Traduisons à propos de ceci un passage de l'Auteur même.* (*p.* 156.) „ *Ses succès en diverses choses* „ *n'étoient pas moins remarcables* (que son exactitude;) „ *témoin ses productions d'or liquide & de* mercure so- „ lide. *On lui demanda ce qui en etoit, & il répondit* „ *sur le prémier article, qu'il l'avoit fait à la vérité* „ (l'or solide,) *mais que ce n'étoit pas sans melange de* „ *vif argent; pour ce qui est de changer celuici en une* „ *poudre immuable, qu'il avoit poussé la chose si loin,* „ *que lui même il ne pouvoit plus faire reparoître le vif* „ *argent. Les plus exacts,* (*ajoute fort bien notre Au-* „ *teur, mais je ne sais si c'est eu égard à ceci ou à ce* „ *qui suit,*) *ne sont pas absolument exemts de fautes,*

„ *mais alors ils sont les plus promts à les découvrir, &*
„ *d'ordinaire à les avouër. Boerhaave avoua que le ni-*
„ *tre, qu'on croyoit qu'il avoit tiré du* Mercurius præ-
„ cipitatus per se, *ne venoit que d'une mauvaise produ-*
„ *ction de ce genre, qui, par l'addition frauduleuse du ni-*
„ *tre, pour épargner le feu, eut été dans ce cas aussi per-*
„ *nicieuse à la Philosophie, qu'elle l'a été dans d'autres à*
„ *la constitution animale; car, &c".*

On trouve enfin, dans la troisiéme Section un détail des leçons publiques de BOERHAAVE, & de quelques découvertes en Medecine, qui lui sont attribuées. *J'ai traduit ce dernier morceau en entier, & on le trouvera à la fin de cet Essai. La Thèse de Médecine de Boerhaave en latin mais un peu abrégée, & un pêtit abrégé de sa vie trouvé parmi ses papiers, & inséré par Mr. Schultens dans son Eloge, sont les prémieres pièces de l'Appendix de l'Ouvrage Anglois. Il contient outre cela des extraits de quelques lettres originales de Boerhaave, le Catalogue de ses ouvragus, & de ses leçons publiques. On retrouvera tout ceci à la suite de notre Essai.*

Tel est en gros le livre Anglois, dont je ne puis que recommander la lecture à ceux qui entendent la langue dans laquelle il est écrit. Je n'aurois certainement pas entrepris mon ouvrage après la publication de celuici, & je me serois tout au plus contenté de le traduire; mais la chose étant faite j'ai pris le parti d'arrêter l'impression de mon Essai, & de profiter a la hâte du livre Anglois pour perfectionner le mien. J'ai fait partout honneur à l'Auteur de ce que j'ai emprunté de lui. Malgré son attention & la mienne à glaner de tous cotés, il reste encore bien des choses à ajouter, & des corrections à faire à nos travaux. Heureux si nous pouvions engager les personnes plus éclaireés & mieux instruites, à nous communiquer les unes & les autres.

Quoi-

Quoiqu'il en soit, telles ont été mes vuës; c'est au Public a décider sur l'exécution. S'il m'est permis, ou plutôt s'il est possible de prévenir ce redoutable Juge, par quelque considération, c'est par l'exposition de mes vuës, & par le titre d'Essai, sous lequel je lui présente ce petit ouvrage, & qui sans doute ne lui convient, qu'à trop d'égards.



ESSAI



ESSAI

Sur le Caractere du

GRAND MEDECIN

OU

Eloge critique de

BOERHAAVE.

LE Discours que j'ai mis à la tête de cet Essai, me dispense d'un nouveau préambule ; & je vais entrer en matiére, après avoir indiqué l'ordre que j'ai dessein de suivre.

L'Eloge d'un homme de lettres *Division.* suppose nécessairement le *savoir* : mais c'est dommage qu'il coute souvent quelque chose à la *modestie* du savant. L'accord peu commun de ces deux qualités n'en est

sans doute que plus glorieux; & il devient par cela même, d'autant plus propre à caractériser un grand homme. J'en trouve un second dans ses *erreurs* mêmes: Il me semble en éfet, que lorsque *l'humanité* les excuse, & que *l'humilité* les répare, elles lui font presque autant d'honneur que ses lumiéres. J'ai enfin & principalement égard à *l'usage* qu'il fait *de ses connoissances*. Je m'intéresse peu à un savant, qui ne l'est que pour lui seul; Je l'admire, s'il sait l'être pour le public. Voilà trois points de vuë différens; mais voilà aussi trois caractéres assez rares. On seroit tenté de n'en pas croire la réünion possible, à moins que de la découvrir dans un modéle: mais enfin ce modéle existe; & je n'en veux d'autre preuve que Boerhaave.

ARTICLE. I.

Deux maniéres de mesurer le savoir.

Le premier point de vuë sous lequel je me représente Boerhaave, c'est celui que me fournit la réunion du savoir & de la modestie. Mais comment mesurer ce savoir avec

avec quelque justesse ? sera-ce par ses éfets ? J'avouë qu'en parcourant les écrits, les leçons, & les cures de Boerhaave, on pourroit se former de justes idées de sa capacité : je sens même que cette discussion seroit d'une grande utilité, si elle étoit faite avec exactitude & sur-tout avec gout : Mais outre sa difficulté & sa longueur, elle ne conviendroit guére qu'à des savans, & peut-être qu'à des Médecins. La revuë des talens & des travaux de l'illustre défunt, me paroit un moyen plus facile & plus général ; & il me plait d'autant plus, qu'il s'accorde mieux avec le but que je me propose, de rendre l'exemple de Boerhaave utile à tous ceux qui voudroient l'imiter.

Celle à laquelle on se détermine ici.

On honore volontiers du titre de génies transcendans, des hommes, dont l'esprit vif & avide de nouveautés semble ne penser que par saillies, & dédaigner le secours de la méditation. Auteurs de découvertes, quelquefois utiles, souvent chimériques, mais toujours ingénieu-

La vivacité de l'esprit

ſes, ils ſe font aſſés aiſément & aſſés univerſellement admirer. Avouons-même, qu'ils inſpirent aux autres du gout pour les ſciences, & qu'ils paroiſſent les perfectionner, à force de les rendre riantes. C'en ſeroit trop, ſi leur imagination, dupe de ſa propre fécondité, ne s'exhaloit ſouvent en idées plus ébloüiſſantes que réelles. Auſſi quelque précieux que ſoit ce talent, il en eſt un autre plus eſtimable, plus rare, & par malheur, preſque incompâtible avec le premier. C'eſt un eſprit juſte, un diſcernement exquis; qualité lente, mais ſure dans ſes opérations. Je ne crains pas de l'attribuër à Boerhaave. Une exactitude ſcrupuleuſe ne l'abandonnoit jamais dans ſes recherches. Peu content d'éfleurer les matiéres, il s'étoit convaincu, que pour les approfondir, il n'en falloit point précipiter l'examen. Les idées qu'il acquéroit de cette maniére, étoient extrèmement nettes; & l'habitude qu'il avoit contractée de ſe les repréſenter ſouvent & ſous toutes leurs

Eſt plus commune, mais moins précieuſe que ſa justeſſe.

leurs faces, ſoutenuë par une mémoire excellente, (1) les lui avoit renduës auſſi familiéres que diſtinctes. Il s'étoit formé ainſi un ſyſtême de vérités, liées les unes aux autres, dont ſon eſprit méthodique avoit ſaiſi les différens rapports. De là cette facilité à ſe les rappeller, & à les mettre dans le jour le plus frapant; cette exactitude à démêler le fort & le foible des argumens & des ſyſtêmes; cette ſagacité à diſcerner les divers dégrés de probabilité d'une opinion; cette attention à tirer de ſes expériences, toutes les conſéquences qui en réſultoient, & à n'en déduire, du moins pour

(1) *Un jour qu'il étoit avec Mr. le Conſul Sherard, un etranger entra, & comme le fort de celui-ci étoit la connoiſſance des Poëtes Eſpagnols, Boerhaave qui aimoit à ſe proportionner au gout de ceux qui le viſitoient, ne manqua pas de le mettre d'abord ſur ce ſujet, & dans le cours de la converſation, récita plus d'une page d'un des plus célèbres Auteurs de l'Eſpagne, qu'il n'avoit cependant (à ce qu'il dit enſuite à ſon ami Sherard) lu de vingt ans.* (Voy. Account &c. p. 66.) *Un Gentilhomme Lorrain m'a aſſuré que Boerhaave l'avoit ſouvent entretenu ſur l'Hiſtoire de ſon Pays, & qu'il lui avoit paru mieux au fait ſur cet Article, que diverſes perſonnes du Pays même, qui ſe piquoient d'en ſavoir l'Hiſtoire.*

pour l'ordinaire, que celles-là ; enfin cette hardieſſe à ne donner que peu de choſe à l'autorité d'un grand nom, aux préjugés de la foule, & à la preſcription de pluſieurs ſiécles.

Le gout de la nature eſt auſſi mépriſé, Cette premiére qualité du grand homme, produiſit en lui une grande application à étudier la nature. Il la cherchoit partout ; il étoit attentif à ſes moindres mouvemens ; pouvoit il ne la pas *prendre* ſouvent *ſur le fait ?* (1) Peu de gens s'attachent à la connoître ; moins encore ſe ſoucient de l'imiter. On la croit trop populaire ; & plus on s'en éloigne, plus on ſe félicite de l'art. Boerhaave a connu l'illuſion, & il a oſé la combattre. Dans une harangue deſtinée à fixer la véritable gloire du Médecin, il ne l'a faite conſiſter que dans une ſervitude abſolue aux régles de la nature. *Nous ne connoiſſons*, dit-il (2), *de la plus pe-*

(1) FONTENELLE *Eloge de* TOURNEFORT.

(2) „ Cernis, Te, de fabrefacti corporis particula minutiſſima, nihil quidquam intelligere poſſe, niſi quod naturæ acceptum debeas uni, quatenus ſe per ſenſus obſervandi copiam tibi „ fe-

petite partie du corps humain, que ce que la nature ſeule nous en découvre, en nous fourniſſant les occaſions de l'obſerver, par le moyen des ſens. . . . . Si après avoir étudié avec ſoin les forces de la nature, on s'attache conſtamment à l'imiter, alors on pourra ſe flatter de réuſſir à conſerver la ſanté.

Mais en vain s'attache-t-on à la nature, ſi l'on ne ſait l'obſerver comme il faut. La choſe eſt moins facile qu'elle ne le paroit; & ſi le grand nombre de découvertes que l'on a faites, depuis que cette étude eſt devenuë plus commune, eſt capable d'animer ceux qui la cultivent, les exemples de pluſieurs grands hommes, qui y ont échoué, doivent leur inſpirer de la défiance de leurs forces. Pour avoir les ſuccès d'un Newton, d'un Boerhaave, d'un Réaumur, il faudroit poſſéder leurs talens. La Nature ne ſe *Que difficile à acquerir.*

„ fecit. . . . . Si quis, diligenter vim ſpeculatus naturæ, conſtans imitetur, tum ſperet lætus, vere ſe ſanitatem tueri poſſe „ *Orat.* VII. in *Opuſcul.*. *p.* 61: 62.

se découvre à nous que par un petit nombre d'éfets, elle semble nous cacher les moyens dont elle se sert pour les produire, & ce n'est que par une application constante, & par une pénétration peu ordinaire, qu'on parvient à la deviner.

Il y a plusieurs choses à observer, pour y réüssir,

Je n'ai pas dessein d'entrer ici dans le détail des diverses maniéres d'étudier la nature, des diverses régles qu'il faut observer dans cette recherche, & des divers obstacles qu'on y rencontre; détail qui seroit déplacé ici, & sur lequel nous avons jusqu'à présent plus de préceptes que d'exemples (1). Je ne puis cependant m'empêcher d'indiquer deux précautions, tant parce qu'elles me paroissent & plus essentielles & plus négligées, que parce qu'il me

Et entr'autres ces deux précautions.

(1) *On voit à la tête de presque tous les cours de Physique, des régles & des directions nécessaires, pour réüssir dans cette étude; mais on les trouve assez communément violées dans le corps même de ces ouvrages. Je renvoye ceux qui souhaiteront de les connoître à la IV. Harangue de Boerhaave, & surtout à celle que M. Musschembroek a placée à la tête de Tentamina, &c. Et que Mr. Deslandes a imitée & publiée en François dans son* Recueil de Traités de Physique.

me ſemble que Boerhaave ſe les étoit principalement propoſées.

La premiére, c'eſt de ne s'engager dans cette étude qu'avec un eſprit vuide de préjugés, ou, ce qui revient ici au même, de ſyſtêmes. Un homme, imbu d'avance de certaines opinions, ne cherche & ne voit de la nature, que ce qui les favoriſe. Un attachement trop grand aux idées Péripatéticiennes, entraîna autrefois Galien dans cet écueil. Trop prévenu de la généralité des principes de l'ancienne école, & ſéduit par de légères conformités, il trouva les *quatre élémens* dans quelques unes des humeurs du corps humain, & réduiſit tous les remédes, auſſi bien que tous les poiſons, ſous je ne ſais quelles *qualités Cardinales*, qui, malgré leurs différens *dégrés*, n'étoient nullement ſuffiſantes pour les renfermer. A peine concevrions nous, qu'un génie de cet ordre eut pu donner dans de telles viſions, ſi treize ſiécles d'eſclavage ſous leur joug n'avoient vérifié, qu'il n'eſt point d'extravagances dont l'eſprit humain ne puiſſe

1. écarter tout ſyſtême.

Succeſſion des diverſes ſectes dans la Médecine.

s'entêter. Les Chymiſtes furent les premiers à les rejetter. Mais peu contens d'avoir démontré l'imperfection du précieux dépôt, que les Arabes tenoient de Galien, ils introduiſirent dans la Médecine leurs nouvelles chiméres, à la place des anciennes. Quelques expériences faites dans un ſiécle, où les expériences étoient quelque choſe d'auſſi nouveau que le raiſonnement, les animérent à en tirer des conſéquences trop générales, & à expliquer les actions & les maladies du corps humain, par les rélations particuliéres de certains corps. On ne parla plus alors que de fermens, d'efferveſcences, de combats de ſels & de ſoufres, &c. Deſcartes, également propre à renverſer & à inventer des ſyſtêmes, ſemble n'avoir indiqué aux hommes les véritables régles de la Phyſique, que pour leur montrer, par ſon exemple, à les violer. Après avoir formé dans ſon imagination le plan d'un monde auſſi différent du nôtre, que les reſſorts, qu'il y ſuppoſoit, ſe ſont trouvés oppoſés aux phénoménes, il

Il appliqua ses hypothéses aux diverses parties de l'univers. Substituant la fiction à la réalité, & passant légérement du général au particulier, il feignit un nouvel homme, plutôt qu'il ne décrivit celui, que l'Etre supréme a formé. Son systême eut le sort de tout ce qui n'est que systême; il fut suivi aveuglément, jusqu'à ce que les expériences l'ayent fait presque entiérement oublier (1). Cependant, & ne deussions nous à Descartes que les premiéres idées de la maniére d'expliquer mathématiquement & par les Loix générales de la Nature, les phénomènes de l'Univers, & en particulier ceux de la Médecine, nous lui aurions une obligation infinie. Mais on ne sauroit disconvenir, qu'on n'ait encore abusé de ceci, en outrant l'application, d'ailleurs nécessaire & autrefois trop négligée, des Méchaniques à la Médecine. On a voulu tout expliquer par les Loix du Mouve-

(1) *Voyez sur tout ceci* BOERHAAVE Prælectiones in proprias Institutiones &c. *cum notis* A. Haller, Vol. I. *προλεγόμενα, & toutes ses harangues, surtout la troisiéme, in p.* 21. 22.

vement, sans songer que peut-être tous les Corps, ont entr'eux des rélations particuliéres, indépendantes de ces Loix primitives, ou du moins dont la liaison avec elles nous est jusqu'ici inconnue. (1) Je pourrois

(1) *Boerhaave dans plusieurs de ses discours, mais principalement dans le dernier, paroit avoir eu en vuë de s'opposer à cet abus. Après y avoir montré que toutes les actions de notre Corps dépendent, non de telles ou de telles Causes particuliéres, mais de leur assemblage, qu'il appelle la* NATURE, *il passe aux effets des rémedes & des poisons sur ce Corps. Il parcourt ce que plusieurs d'entr'eux ont de singulier, & que* l'Anatomie, la connoissance de nos humeurs, celles de leur circulation, les Mathématiques, la Physique & tous les autres Principes de la Médecine ne sauroient expliquer. Disons la vérite, *ajoute-t'il*, la nature humaine a cette rélation avec ces poisons, ils ont cette rélation avec elle. C'est là qu'aboutit toute notre science &c. *Ceci est tout autrement vif dans les termes memes de l'Auteur; Les voici.* „ Quid „ Anatome? Quid humorum cognitio? Quid „ perspectus eorum circuitus, quid Mathesis? „ Quid Physice, omnisve alia scientia Medica „ juvat? Si vera loqui juvat, natura humana ita „ se habet ad venena, hæc ita ad illam. Hic „ subsistit prudentia „ &c. *Orat.* VIII. *in Opusc. p.* 63. *Avec combien de justice l'Auteur Anglois de l'Histoire &c. de Boerhaave ne dit-il donc pas?* La mode dans ce siécle-ci, a peut-être trop été d'expliquer méchaniquement tous les phénomènes; C'etoit dans le précédent, par la Chymie. La scene est changée du tout au tout, excepté pour la partialité. *An Account* &c. *p.* 38.

rois alléguer divers autres exemples de ce désordre dans le Médecine ; désordre, qui sans doute n'autorisoit que trop Boerhaave à écarter, au commencement de ses cours & de ses écrits, les divers systêmes, ou, comme il les appelloit, les diverses *sectes*, aussi inconstantes dans leur durée, qu'incertaines dans leur fondement. Heureux si lui même n'eut jamais risqué d'hypotheses, & n'eut cherché à élever un édifice, sans avoir assés de matériaux (1).

2. Ne négliger aucun éfet dans la recherche des causes.

Une seconde précaution, du moins aussi importante que la précédente, c'est qu'il ne faut négliger aucun éfet, dans la recherche des causes naturelles. Il est également dangereux & ordinaire de croire la nature trop composée, ou de la croire trop simple. Le premier de ces préjugés nous fait soupçonner du mystére, où souvent il n'y en a point ; le second nous flatte de l'espérance d'être au fait de l'énigme, lors même que nous en sommes encore fort éloignés. Les causes des phénoménes naturels sont fort sim-

(1) *Plus bas. Art.* II.

ſimples, parce qu'elles ſuppoſent le moins de combinaiſon, qu'il fut poſſible d'imaginer, pour les produire; mais la prodigieuſe diverſité de ces phénomènes ne peut que les rendre très variés. La nature agit rarement de la même maniére, parce que rarement ſes éfets ſont parfaitement les mêmes (1). Plus nous nous rendons attentifs à en obſerver les différences, ſouvent preſque imperceptibles, & plus nous découvrons, que la nature eſt auſſi magnifique dans ſes plans qu'oeconome dans l'exécution (2). Le ſeul moyen d'éviter ces deux écueils eſt donc, d'obſerver avec exactitude les moindres circonſtances des

(1) *Ceci ne contredit nullement la généralité de certains principes, que nous découvrons partout dans l'Univers, tels que ceux du mouvement, de l'attraction, &c. mais ſuppoſe notre ignorance de diverſes autres loix de la nature, & la combinaiſon de celles, que nous connoiſſons déja. Remarqués encore, que je n'ai pas deſſein de porter la moindre atteinte à cette branche de la Certitude Morale, que nous nommons Analogie, & qui nous eſt ſi néceſſaire pour la conſervation de notre vie. Mais ſouvent on la ſuppoſe dans des cas, où elle ne ſe trouve point, & où il n'y en a qu'une trompeuſe apparence.*

(2) *Voy.* FONTENELLE Entretiens ſur la Pluralité des Mondes, I. Soir.

des phénomènes, dont nous recherchons les causes; Et la principale raison, qui rend ces écueils si communs, c'est la négligence de quelques-unes de ces circonstances. Ainsi attribuoit-on, même après les découvertes d'Harvée, la chaleur, la couleur, & la fluidité du sang, tantôt à l'effervescence de divers liquides, tantôt au mélange de certaines particules nitreuses, & tantôt aux parties élastiques & oscillatoires de l'air. Une observation plus exacte des divers phénomènes, a fait évanouïr toutes ces mystérieuses causes, & a tout réduit au seul mouvement de nos humeurs (1). D'un autre coté, lorsqu'il s'agissoit d'expliquer l'action de l'estomac, les uns ne l'attribuoient qu'à la chaleur de ce viscère, les autres qu'à son mouvement musculaire, ceux-ci à l'acide vital, ceux-là au ferment de la bile, &c. Mais chacune de ces causes en particulier, étoit insufisante pour produire l'éfet entier, & l'on s'est enfin trouvé réduit

(1) BOERHAAVE Instit. Médic. *passim à* §. 130. ad 230.

duit à rassembler plusieurs de ces causes, à en écarter quelques unes, & à en joindre de nouvelles (1). Boerhaave a montré une exactitude peu commune, à réünir ainsi & les divers phénomènes & les diverses causes de nos actions, & si l'on peut lui reprocher quelque chose à cet égard, ce n'est peut-être, dans un petit nombre d'occasions, qu'un excès de scrupule (2).

Nécessité de ces deux précautions dans la Pratique. C'est sans doute beaucoup pour un Médecin, que d'avoir des principes si judicieux; C'est plus encore, lorsqu'il sait en faire usage dans l'exercice de son art. On ne peut s'empêcher de déplorer, lorsque l'on observe la pratique ancienne, peut-être même la moderne, qu'on ait si souvent négligé les deux règles, qu'on vient de voir. De l'oubli de la prémière, dépend cet attachement outré à de certaines méthodes, plus conformes aux systêmes

(1) Ibid. § 58. *& passim à* § 57, ad § 107.

(2) *Je rapporte à ceci le dessein que Boerhaave avoit de réünir les Systêmes de Malpighi & de Ruysh sur la fabrique, & sur l'universalité des glandes*, Ibid. § 240. 8.

mes particuliers qu'aux opérations mêmes de la nature. L'abus des cordiaux dans la petite vérole a été & est peut-être encore quelquefois si funeste dans cette maladie, qu'on remarque *qu'elle a emporté plus de monde, depuis qu'on les a connus, que dans des siécles moins éclairés mais plus sages* (1). D'un autre coté

(1) Plures inter vulgus jugulavit hic morbus, ex quo *Mithridatii*, *Diascordii*, *Decocti C. C.* „ *&c.* usum didicere quam in sæculis *indoctioribus* „ quidem, at magis *sapientibus*; Cum in singulis „ fermè ædibus reperiatur stolida aliqua ac sciola „ muliercula, quæ in hominum perniciem, quam „ non didicit, Artem exerceat. „ SYDENHAM Variol. regular: An. 1667. 68. & partis 69. *Ce célébre Auteur semble n'attribuer les inconvéniens de ce régime qu'*aux femmelettes, qui, à la destruction des hommes, *dit-il*, pratiquent un art, que jamais elles n'ont appris. *Souvenez vous de grace, que c'est Sydenham qui parle de cette maniére; Et permettez moi d'ajouter que, s'il a raison, c'est en partie la faute des Médecins. C'est en épiant leurs méthodes, quelquefois trop peu variées, & en retenant quelques-unes de leurs décisions, souvent trop légérement hasardées, mais plus souvent mal comprises, que nos bonnes femmes font leurs cours de Médecine. Moins de promtitude & d'uniformité dans leurs opérations, & plus de réserve dans leurs discours, seroit donc le parti le plus utile pour le Public. Il est vrai qu'alors on leur reproche d'être mystérieux dans leurs démarches, & avares de leurs paroles. Comment faire?*

té un régime trop rafraichiſſant, & peu proportionné aux divers climats & aux diverſes circonſtances, n'a guéres moins été nuiſible dans la même maladie. La négligence de la ſeconde régle a produit deux inconvéniens, ſelon que les Médecins ſe ſont jettés dans deux extrémités preſque oppoſées. Les uns trop prévenus qu'une maladie déſignée par un certain nom, pouvoit, dans tous les cas, être guérie par un ſeul & même reméde, ont perdu dans une vaine recherche de ſpécifiques & beaucoup de tems, & ſans doute beaucoup de malades. Les autres trop frappés de la diverſité des Symptômes, qui ſouvent ſe trouvent dans la même maladie, ſe ſont trop attachés à les combattre en détail, & en ont par cela même trop négligé la réünion. C'étoit cependant à cela qu'il falloit principalement s'appliquer, vû que c'eſt-là le ſeul moyen de découvrir la ſource du mal, & par cela même la nature du reméde. C'étoit-là le deſſein de Boerhaave, dans ſes deſcriptions & dans ſes

cures de maladies. Il pouſſoit l'exactitude à raſſembler les ſignes & les Symptômes juſqu'au ſcrupule, s'il étoit poſſible d'outrer les choſes à cet égard. Mais ce n'étoit que dans la vuë de découvrir, avec plus de préciſion & de certitude, la cauſe cachée des maux, & d'oppoſer enſuite des remédes éficaces à cette cauſe ainſi découverte. Sûr que, s'il pouvoit réüſſir à la détruire, les Symptômes ne manqueroient pas de ceſſer d'eux mêmes, il ne s'arrêtoit à ces derniers, que lors qu'ils devenoient trop preſſans, ou que la guériſon complette lui paroiſſoit impoſſible. Ainſi la Médecine lui ſervoit à écarter les obſtacles, qui pouvoient retarder ou empêcher les opérations de la nature, à l'aider, lorſqu'elle paroisſoit s'éteindre, à l'imiter, lorſqu'elle n'étoit plus ſufiſante (1).

On

(1) *Je ne fais preſque encore ici que traduire, les expreſſions mêmes de Boerhaave*; „ Hippocrates. . . . agnovit. . . . Medicum ejus (*naturæ*) „ miniſtrum, obſervando, recordando, comparando, ex his ſolis ratiocinando, decere, ut „ li-

Et dans la Chymie. On avoit encore plus méconnu les loix de la nature dans la Chymie. Peu s'en falloit même que les mauvais procédés de ceux, qui l'avoient obſcurcie, ne l'euſſent tout à fait décriée. Boerhaave l'a tirée de cet état d'humiliation, où elle étoit plongée, en prouvant que, ſi l'abus de la Chymie avoit été la cauſe de pluſieurs erreurs, ſon légitime uſage fourniſſoit le meilleur moyen de les corriger, & procuroit un grand nombre de vérités & de ſecours (1). Il a porté le flambeau de la raiſon, & le reſpect de la nature, dans un Art, qui en paroiſſoit ſi éloigné. Suivant toujours dans ſes opérations l'ordre du Phyſicien & la préciſion du Géomêtre, il a réduit en ſyſtême le cahos immenſe des expériences Chymiques. Et, ſans ſe perdre dans les ſombres myſtères des Alchymiſtes, deſavoués juſqu'ici par l'expérience, & qu'il eſt ſi dangereux

„ liberalis offerat neceſſaria, amoliatur providus „ obſtacula, naturam juvet, hanc ſequatur. „ *Orat.* VIII. *in Opuſc. p.* 64.

(1) *Orat.* V. De Chemia ſuos Errores expurgante *in Opuſc. p.* 36.

reux & peut-être si inutile de trop approfondir, il a sû assigner un objet plus intéressant & plus déterminé à la Chymie, & en faire encore l'imitatrice de la nature, & la dépositrice de ses secrets.

L'ardeur au travail.

Les talens les plus précieux ne sufisent pas pour faire un grand homme; Ils deviennent même inutiles, lorsqu'on ne les exerce pas. Boerhaave joignit à ses autres qualités, une ardeur infatigable au travail. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à parcourrir ou son cours de Chymie, ou ses Mémoires sur le vif argent. (1) On y verra des opérations continuées sans interruption, pendant des années entiéres; on en trouvera de répétées 448 fois,

(1) Elementa Chemiæ 2. *Vol. in 4. Lugd. Bat.* 1732. *On a depuis ce tems-là multiplié les éditions de ce livre, de même que de tous les autres de Boerhaave en divers formats, en diverses langues, & en divers païs de l'Europe. L'autre ouvrage que j'ai indiqué est intitulé.* De Mercurio Dissertationes duæ. *Il y en a trois qui se trouvent dans les Transactions Philosophiques* No. 430. 443 *&* 444. *La seconde est aussi dans les Mémoires de l'Academie des sciences de l'Année* 1734. *& les deux premiéres ont été réimprimées dans les opuscules p.* 129.

fois, d'autres 511 fois, d'autres 877 fois &c. car l'abondance de mon sujet m'interdit les détails.

La répétition des opérations ne marque pas toujours le manque de succès.

Qu'on ne s'imagine pas au reste, que cette répétition des mêmes opérations vint d'un défaut d'exactitude, ou d'un manque de succès. Notre laborieux Chymiste ne réïtéroit les siennes, du moins pour l'ordinaire, que pour observer la somme des changemens imperceptibles, qu'elles faisoient sur le même corps. *Ses opérations sont lentes*, disoit un de ses plus illustres disciples à un de mes amis; *Il se donne un soin extrême pour s'en assurer la réüssite, aussi lui manque-t-elle bien rarement, en sorte qu'il soit obligé d'avoir recours à une nouvelle opération* (1). Quels progrès un homme, qui travaille beaucoup, & qui ne travaille que de cet-

(1) *Quoique je n'aye jamais assisté à ses cours de Chymie, le témoignage de ceux, qui y ont été présens, m'autorise également à assurer, que rien n'est supérieur à la promtitude aussi bien qu'à l'exactitude des expériences tant Physiques que Chymiques qu'il y faisoit. On peut juger de la délicatesse de ces expériences, par le détail qu'il en a donné lui-même dans ses Elémens de Chymie.*

cette maniére ne doit-il pas faire ?

Boerhaave n'étoit pas moins avide de savoir qu'infatigable au travail. La plûpart des sciences sont unies les unes aux autres, elles se communiquent des secours mutuels, & de nouveaux dégrés de difficulté. La Médecine a l'avantage, dirai-je, ou l'incommodité d'être ainsi associée avec beaucoup d'autres sciences. Il y en a plusieurs, dont elle ne sauroit se passer. De ce genre sont la Botanique, la Chymie, la Pharmacie, l'Anatomie, la Chirurgie, la Théorie, & enfin la Pratique de la Médecine. On me dispense sans doute de montrer, que toutes ces connoissances sont, du moins dans quelque dégré, absolument nécessaires à un bon Médecin; Et que Boerhaave les a possédées dans un dégré très émiment. En tout cas le choix de mes preuves pour ce dernier article ne m'embarasse guéres. Je renvoye les savans aux écrits de Boerhaave, ses éléves à

L'étenduë des connoissances

Nécessaires à un Médecin.

ses leçons, les simples curieux à ses tîtres. (1).

Utiles pour la perfe-ction de son art. Mais s'il seroit honteux à un Médecin d'ignorer les sciences, dont je viens de parler, il en est d'autres, sans lesquelles il n'excellera jamais dans son art. On ne m'accusera pas, je pense, d'outrer les choses, si je ne mets dans ce rang que les Langues, les Mathématiques, & l'Histoire Naturelle. Je n'aurois peut-être rien risqué de ranger ces sciences dans la classe précédente.

L'étude des langues. On ne peut presque plus être membre de la République des lettres, sans savoir le latin; C'est la la langue du païs. Divers monumens de notre art sont en grec. Les diverses parties de l'Europe fournissent, je ne sai combien de livres ex-

(1) *Les voici*, H. Boerhaave Philosophiæ & Medicinæ Doctor; Medicinæ, Botanicæ, „ Chemiæ & Collegii Practici Professor, Collegii Chirurgorum Præses &c. „ *C'est-à-dire qu'il étoit* Docteur en Philosophie & en Médecine, Professeur en Médecine, Botanique & Chymie, de même que du collége de Pratique, & Président du Collége des Chirurgiens.

excellens ſur toutes les parties de la Médecine. Il ſeroit facheux d'être obligé de ſe priver de tous ces ſecours, faute d'entendre les ouvrages, dans leſquels ils ſe trouvent. Boerhaave en connoiſſoit trop le prix, pour ne pas s'être mis de bonne heure en état d'en profiter. Le latin lui étoit auſſi familier que ſa langue maternelle. Il poſſédoit parfaitement le grec. Il avoit lu & relu les anciens Auteurs, & de l'école Grecque & de l'Arabe. Il en recommandoit ſouvent & peut-être trop fortement, (1) la lecture à ſes diſciples. Pour leur faciliter celle des anciens ſucceſſeurs d'Hippocrate, il avoit deſſein avec un célèbre Médecin, & Magiſtrat de Leide (2), de donner au pu-

(1) *Il eſt à craindre que le fruit que l'on peut retirer de pluſieurs de ces ouvrages, ne ſoit peu proportionné au tems que l'on met à les lire. D'ailleurs un jeune homme court riſque de ne pas faire un bon choix, & peut-être de s'embrouiller plus que de s'éclairer l'Eſprit. La Crainte de m'attirer à dos les Zélateurs de l'Antiquité m'empêche pour le préſent de pouſſer cette réflexion.*

(2) *Mr.* J. van Groenevelt, *Docteur en Droit & en Médecine.*

public des Editions plus exactes, plus utiles, & avec cela moins rares & moins cheres de leurs Ouvrages. Ils n'ont exécuté ce projet qu'à l'égard d'un seul Auteur (1); Mais on a pu voir par cet échantillon, combien ils étoient en état de l'exécuter à l'égard de tous les autres. Quelque estime que Boerhaave eut pour ces premiers fondateurs de la Médecine, il n'avoit cependant garde de négliger les Auteurs modernes. Il avoit appris les principales Langues de l'Europe, & s'exprimoit même dans la plupart de ces langues, d'une maniére, sinon tout à fait correcte, du moins très intelligible. (2)

C'e-

(1) Aretæi Cappadocis de Causis & Signis acutorum morborum, Libri IV. &c. *Lugd. Bat.* 1731. *in fol. Les Auteurs du Journal Littéraire Tom.* XVII. *p.* 2. *Art.* VI. *terminent le détail où ils entrent au sujet de cette Edition, en assurant qu'elle est préférable à toutes celles qui l'ont précédée. Le Nicandre & l'Aetius dont ces deux Médecins se proposoient de nous donner ensuite les Editions, étoient, dit-on, fort avancées. An Account*, &c. *p.* 132.

(2) *An Account*, &c. *p.* 58. Tous ceux qui ont le bonheur de vous connoitre particuliérement (*lui disoit l'illustre Sécrétaire de la société Royale*, Mr. *Cromwel Mortimer*, *en lui dédiant le*

XXXIX

C'etoit autrefois un probléme, & il paroit que c'en est encore un pour bien des gens, que de décider si les Mathématiques sont utiles à un Médecin. Il seroit peut-être à souhaiter qu'aucun homme de Lettres, & surtout qu'aucun Ecrivain, ne se crut dispensé d'en avoir du moins quelque teinture. Si dans toutes les Etudes & dans toutes les professions, il importe d'avoir l'esprit juste, il me semble qu'il n'y a point de moyen plus sûr & plus facile pour y réüssir, que de se former de bonne heure à la Logique des Mathématiciens. Je m'arrête à la Médecine. Doutera-t-on qu'elle ne doive aux Mathématiques, & en particulier à la Physique une grande partie de sa perfection? Les articulations de nos os, le jeu de nos muscles, les mouvemens de nos membres ne supposent-ils pas la plus fine Méchanique? *Celle des Mathématiques.*

XXXIX. *Volume des Transactions Philosophiques*, sçavent que non seulement la langue Angloise, mais encore toutes les autres, dans lesquelles quelques piéces tendantes à la perfection des Sciences ont été publiées, vous sont également familiéres.

que? L'Hydraulique ne sert-elle pas à nous donner une légere idée du cours merveilleux de nos humeurs? Et connoîtrions nous quelque chose aux actions des poumons & du cœur, si l'on n'avoit découvert quelques-unes des propriétés de l'air & du feu? Boerhaave ne songea à la Médecine qu'après avoir été Mathématicien, & après avoir donné des leçons sur les Mathématiques (1). On pourroit peut-être même soutenir, qu'en qualité de Physicien, il n'a pas moins mérité de la République des lettres, que par la supériorité de son art il ne l'a fait de tout le genre humain.

Et même l'Histoire Naturelle.

Mais comment excuser son gout pour l'Histoire Naturelle? Il n'est pas possible de le dissimuler; Et l'on m'attend peut-être à ce détroit. Ses correspondances dans les païs les plus éloignés, ses rélations avec les principaux Naturalistes de l'Europe, ses trésors de curiosités exotiques ramassées de tous cotés avec autant de dépense que de soin, sufisent pour indiquer le

(1) *Voy.* SCHULTENS &c. *p.* 17. 26.

le penchant, qui le portoit vers cette aimable étude. (1) Bien des gens cependant la traitent de ſimple amuſement, curieux à la vérité, mais frivole & ſtérile. Qu'ils ſe détrompent, notre Art doit plus qu'ils ne ſe l'imaginent à l'Hiſtoire Naturelle. Par elle on eſt ſouvent venu à bout de découvrir dans les animaux, les plus vils & les plus imparfaits en apparence, la ſtructure & les uſages de nos propres organes.

(2) *On voit dans une de ſes lettres (ci-deſſous N°. I.) des éclairciſſements ſur un point curieux de l'Hiſtoire Naturelle, ſur lequel il avoit été conſulté par l'Ambaſſadeur de Portugal. J'ajouterai ici un fait à peu près pareil. Je fus chargé dans l'année* 1737. *de conſulter mon illuſtre Maître ſur une eſpecè de Vanille commune à Suriname, & qu'on avoit deſſein d'y cultiver. Je lui en fis remettre deux Gouſſes, & le lendemain* 29. *de Mars*, N. S. *il me donna le billet ſuivant.* " Vanilla flore viridi & albo, fructu nigreſcente; Plum. Pl. Americ. p. 25. La Vanille de Labat Tom. VI." *c'eſt-à-dire*, la Vanille à fleur verte & blanche, au fruit preſque noir de Plumier dans ſes Pl. Ameriq. p. 25. *Il me dit en même tems de bouche, qu'il croyoit que cette Vanille pourroit égaler celles de Carthagène, de Cayenne* &c. *ſi on ſavoit la préparer; que c'étoit-là la difficulté. Il m'indiqua là-deſſus la méthode qu'il conſeilloit d'eſſayer, & que je ne rapporterai pas vu qu'elle ſe trouve à peu près dans Labat, Voyages de l'Amérique* Tom. II, p. 383, 384. *de l'Ed. in* 4°.

nes. C'eſt elle, qui nous à fait connoître les poiſons les plus pernicieux & les remêdes les plus utiles. Surtout, c'eſt elle, qui nous dévoile la nature, & qui, en nous rendant ſenſibles à ſes beautés, nous met au fait de ſes opérations, & nous porte à les imiter. Que ſi après tout-cela, on s'obſtine à reprocher á Boerhaave quelque excès à cet égard, il eſt juſte de le lui paſſer à tître de délaſſement, néceſſaire à un grand homme plus encore qu'à tout autre. Cette étude, la Muſique, & l'exercice du cheval ont preſque été les ſeules récréations, qu'il ſe ſoit permiſes dans tout le cours de ſa vie. Peut-il y en avoir de plus innocentes (1)?

Rëünion des ſciences, Les premiers projets de Boerhaave, avoient été de ſe dévouër au Miniſtère. Comme il ſe feroit peu ſoucié du ſimple tître de Théologien, il s'étoit empreſſé de le mériter, & lorſqu'enſuite il ſe vît forcé de changer de deſſein (2), il ſe trouva un fonds de connoiſſances

(1) SCHULTENS &c. *p.* 83.
(2) *Ibid. p.* 22, 23.

ces, en apparence peu liées avec ſes nouvelles études; Mais il ſût n'en pas perdre le fruit; il les rapporta à la nouvelle profeſſion, qu'il embraſſoit. Celles même, qui à de tout autres yeux que les ſiens, n'euſſent pas paru avoir la moindre rélation avec la Médecine, lui ſervirent à s'y perfectionner. Les grands hommes rapprochent toutes les ſciences.

Boerhaave avoit ſenti de bonne heure, que pour être bon Théologien, il falloit être bon Critique. L'étude des langues avoit fait ſa première occupation. L'Hébreu & le Chaldaïque joints au Grec, l'avoient mis en état de lire nos ſaints livres dans l'original, & de puiſer, dans les vrayes ſources, les Vérités de la Religion (1). Il s'étoit auſſi beaucoup attaché à l'Hiſtoire, & poſſédoit à fonds, non ſeulement l'Hiſtoire Ancienne & Moderne, mais encore l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Quelque incompatible que la Philoſophie paroiſſe, *Celles qui ſont néceſſaires à un Théologien.*
&

(1) SCHULTENS *du p.* 13—17. *&c.*

& soit même d'ordinaire avec toutes ces études, il avoit trouvé l'art de les concilier. Les essais de Métaphysique, par lesquels il se fit connoître de bonne heure au Public (1), n'étoient pas moins recommandables par les graces du stile, & par l'érudition, que par l'importance des matiéres, & la solidité des raisonnemens. Voilà les sciences, qui devoient servir à la Théologie de Boerhaave; voyons quel usage il en fit dans la Médecine.

Peuvent devenir utiles à un Médecin.

Fruit, qu'il peut retirer de la Littérature.

Il se servoit de la Littérature, pour démêler les prémiers vestiges de la Médecine. Il suivit cet art dans tous ses divers périodes, & en découvrit successivement les révo-

(1) *En* 1689. *il avoit prononcé publiquement un Discours, pour prouver, que* Ciceron avoit bien compris & solidement réfuté le sentiment d'Epicure sur le souverain bien. *Il étoit alors âgé de* 21 *ans. L'année suivante il fût fait Docteur en Philosophie, & publia à cette occasion sa Dissertation sur* la Distinction de l'ame & du corps. *Ce ne fût qu'en* 1693. *qu'il reçût le titre de Docteur en Médecine. La délicatesse des lecteurs François m'oblige à mettre le titre de ses Théses Médicinales en Latin*; De utilitate explorandorum excrementorum in ægris, ut signorum. *Voy.* SCHULTENS *&c. passim à p.* 14. *ad* 22.

volutions & les progrès. Il importe beaucoup de connoître l'histoire de la science à la quelle on s'attache. On s'instruit soi-même, en observant les premiéres vuës de l'esprit humain, les tentatives qu'il fait, pour s'élever par dégrés à de nouvelles connoissances, les moïens par lesquels l'art se perfectionne à la longue. Les écarts même de ceux, qui l'ont cultivée, nous sont utiles ; ce sont autant d'erreurs, qu'ils nous ont épargnées (1). Convaincu de ces vérités, notre Professeur ne commençoit jamais ses leçons de Médecine, sans les faire précéder par une histoire abrégée de cet art, que ses réflexions rendoient également intéressante & utile.

De la Philosophie.

La Philosophie lui fût encore d'un plus grand usage, soit qu'une inclination plus vive le portât à s'y appliquer avec plus d'ardeur, ou que l'affinité de l'objet de cette scien-

(1) *Lisez les sages & ingénieuses réflexions, que Mr. de Fontenelle fait sur ce sujet, dans sa* Digression sur les Anciens & sur les Modernes.

ſcience avec celui de la Médecine lui parût plus marquée. Auſſi la mit-il utilement en œuvre, pour démêler autant que nos foibles lumiéres peuvent le permettre, les éfets de l'union de l'ame avec le corps (1), pour diſtinguer les maladies de l'imagination de celles de la machine, pour aſſigner de juſtes bornes à la Médecine, & la purger des ſubtilités de l'ancienne Ecole, des rêveries des Chymiſtes, &, pour tout

(1) *Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, que, dans le cours de ſa dernière maladie, Boerhaave s'eſt convaincu de la différence eſſentielle & de l'union intime de ces deux ſubſtances, par ſentiment plus vivement encore que par réflexion. Peſez ces paroles, que Mr. Schultens rapporte, & que je tranſcris, ſans oſer les traduire.* " Inſinuabat, ſe animæ immortalis ſpiritualem naturam, certiſſimamque apud ſe diſtinctionem à corpore; & tamen mirificam ſub corpore obnoxietatem, quamdiu voluntas Creatoris nexum vitalem non reſolveret, multo vividius, profondiuſque experiundo ſenſiſſe ac perſpexiſſe, infinita cum admiratione Potentiæ & Sapientiæ imperveſtigabilis, quam unquam meditando & philoſophando aſſequi quis poſſet. Videlicet Menti quidem conſtare ſuum illud perenne principium cogitationum, à Materia toto cœlo diſſidens & ſejunctum, ſed tamen id ipſum ad Triſtia ac Læta incomprehenſibiliter Materiæ ſubjectum, per vim & legem, nulla unquam acie penetrandam." *Ibid. p. 64.*

tout dire, des fictions de Descartes (1).

Enfin véritable Théologien par gout & par étude, Boerhaave ne cessa pas de l'être dans la Médecine. On l'a remarqué de tout tems; si la fausse sagesse produit l'Athéïsmi, la vraye Philosophie conduit à la Religion, & le respect pour la Divinité est ordinairement la marque d'un génie supérieur. Notre savant a confirmé cette vérité par sa conduite (2), non moins que par ses

Et de la Théologie.

(1 *C'est-là le sujet d'une des harangues de Boerhaave, dans laquelle, après* avoir purgé la Médecine, *ce sont ses termes*, il en montre la facilité & la simplicité. " *Orat.* III. Qua repurgatæ Médicinæ facilis asseritur simplicitas. " *Opusc. p.* 19.

(2) *Dès sa jeunesse la Lecture* des Livres sacrés, & des Auteurs qui donnent des directions pour servir Dieu, *lui étoit familière, & pendant tout le cours de sa Vie, il consacra à des exercices particuliers de dévotion le commencement & la fin du jour. C'etoit à ces exercices qu'il attribuoit la tranquillité de son Ame, la force de son esprit, & le pouvoir qu'il avoit acquis sur ses passions, & en particulier sur celle de la colère. La compassion pour les malheureux & la résignation à la Volonté de Dieu me paroissent avoir été & les caractéres & les preuves de sa Religion. Disciple* d'un Maitre doux & humble de cœur, *il disoit souvent que c'est par la bonté que nous nous approchons le plus près de la Di-*

ses écrits. On découvre dans tous ses ouvrages les plus vifs sentimens de piété. Il semble même, que sa vénération pour le Créateur croissoit avec ses connoissances. Les merveilles de l'univers, la structure du corps humain, les éfets de la nature dans la santé, ses ressources dans les maladies, l'insuffisance de l'art dans une infinité d'occasions, tout le ramenoit à la premiére cause.

Accord de la Médecine & de la Religion. On accusé volontiers les Médecins de n'être pas dans ces dispositions; c'est un reproche qu'on fait à leur art; & un proverbe assés connu condanne les deux tiers de ceux qui l'exercent, à ne croire pas même en Dieu. (1) Engagés par leur profession, à étudier scrupuleusement la nature, ils ne ménagent peut-être pas assez les erreurs populaires. Ils manquent d'égards

Divinité. Voy. SCHULTENS &c. *p.* 16. 26. 60. 61. *Account* &c. *p.* 51-54. *Jugez, si dans tous ces endroits & dans plusieurs autres, il ne s'agit simplement que de marques extérieures & par cela-même équivoques de Religion & de piété.*

(1) „ Tres Medici, duo Athei; " *c'est-à-dire*, Trois Médecins, deux Athées.

gards pour l'ignorance, la foule & la ſuperſtition. Il eſt preſque également défendu à l'Aſtronome de ſe déclarer pour le mouvement de la terre, & à l'Anatomiſte de troubler les mânes des morts, en diſſéquant leurs cadavres. Malheur à eux, s'ils réſiſtent. Dès lors, le premier eſt un impie, & le ſecond un ſacrilége. Eſt-il naturel que la raiſon l'emporte ſur le préjugé? Mais, ſans inſiſter plus longtems ſur cette réflexion, qu'on me permette de ſéparer les intérêts de la Médecine de ceux des Médecins; elle n'eſt nullement reſponſable de leurs diſpoſitions. L'exemple de Boerhaave ſufiroit pour le prouver, & toutes choſes d'ailleurs égales, plus ſes diſciples profiteront de ſes lumières, & plus ils éprouveront ſes ſentimens. Ceci paroîtra peut-être une digreſſion; je reviens à mon ſujet.

Il eſt auſſi louable que difficile de s'avancer, malgre les ob-

Le haſard décide ſouvent de la réputation. Un génie humain placé dans des circonſtances déſavantageuſes ne ſe perfectionnera qu'à la longue & difficilement. Peut-

ſtacles, qu'on rencontre.

être même languira-t-il faute de ſecours dans l'obſcurité & dans l'oubli. *Il n'y a perſonne*, dit un ancien Auteur (1), *qui ait reçu d'aſſez beaux talens pour s'élever, à moins qu'il n'ait des ſujets, des occaſions, des amis, & des protecteurs.* Quelle ne doit donc pas avoir été la force d'eſprit de Boerhaave, à qui preſqne tous ces avantages manquèrent dans ſa jeuneſſe, & qui eſſuya dans le cours de ſes études des contretems & des dégouts, qui euſſent découragé un homme ordinaire ! Les douleurs d'un ulcére malin, la perte de ſon Pére, la modicité de ſon patrimoine, le défaut d'occaſions & de leçons Académiques, la néceſſité de ſacrifier une partie de ſon tems à l'inſtruction des autres, les calomnies, par leſquelles on chercha à le noircir, tout cela ne fut pas capable de le rebuter ni même de le ral-

(1) *C'eſt Pline le jeune, voici le paſſage même de ſes lettres*; „ Neque cuiquam tam ſtatim clarum „ ingenium eſt, ut poſſit emergere, niſi illi ma„ teria, occaſio, fautor etiam, commendatorque „ contingat, "

rallentir dans sa course (1). Il osa la poursuivre avec d'autant plus d'ardeur, qu'il y rencontroit plus de difficultés, & ce ne fut qu'au travers de tant d'obstacles qu'il s'éleva à la perfection & aux honneurs.

Il l'est encore plus de ne se pas laisser aller à l'orgueil, lors qu'on les a franchis.

Mais de cela même naît une espèce de prodige, auquel on ne sauroit faire trop d'attention. Plus il en a couté pour devenir habile, & plus il est difficile de résister aux illusions de l'amour propre. Quand on se peut dire avec justice, (souvent on se le dit bien légèrement.)

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée (1),

il est rare qu'on ne se le répete avec complaisance. Boerhaave fut au dessus de cette chimère, Tant de connoissances acquises, tant d'obstacles surmontés, tant d'heureux travaux ne lui inspirérent jamais une vanité, qu'ils eussent renduë, sinon légitime, du moins pardonnable. Il étoit savant, sans cesser d'être modeste. Plus la premiére proposition est évidente, & plus on a lieu

(1) SCHULTENS *&c. p.* 10---26.
(1) P. CORNEILLE Remarcîment à Ariste.

lieu d'être févère fur les preuves de la feconde. Faut-il que le favoir & la modeftie foient une efpéce de contrafte? Quand les vertus feront-elles inféparables des fciences?

Idée de la vraye modeftie. Il eft difficile de parler de foi même d'une maniére convenable; c'eft ce qui rend tant de gens ridicules ou odieux. L'un fait groffiérement confidence au Public de la bonne opinion qu'il a de lui-même, & ne fent pas que cet aveu fufit feul, pour obfcurcir fes plus belles qualités. Un autre, plus Difcret en apparence, affecte de fe méprifer, lors même qu'il mérite des éloges; mais par la fatisfaction qu'il témoigne d'être contredit fur cet article, il découvre fon orgueil en feignant de s'humilier. Un troifiéme trop frappé de fon imperfection, & plus févère à fon égard que ne l'eft le Public, l'invite affez fouvent par cela-même, à lui refufer la juftice & l'eftime qui lui font duës. Le moyen d'éviter ces inconvéniens, c'eft de parler peu de foi-même. Mais pour prendre un parti fi pru-

dent,

dent, il ne faut pas moins qu'être modeſte. Il faut avoir étudié ſon propre caractère, ſe ſufire en quelque maniére à ſoi-même, dédaigner l'oſtentation. Sentir préciſément ce qu'on eſt, ſans chercher avec trop d'empreſſement & hors de ſaiſon à le faire ſentir aux autres, voilà la vraye & la ſincére modeſtie (1); Et voilà auſſi celle de Boerhaave. Il parloit rarement de lui-même; & lorſqu'il ne pouvoit l'éviter, quelle ſimplicité dans ce qu'il en diſoit! Vous communiquoit-il ſes penſées, il vous ſembloit que vous les auriez vuës ſans lui; Ses ſentimens, vous les éprouviez; ſes opérations, elles vous paroiſſoient ſimples; ſes ſuccès, vous vous y attendiez; ce n'étoit pas la peine d'en être ſurpris. Mais la réflexion vous découvroit tout le prix de ces idées, de ces ſentimens, de ces travaux, de ces ſuccès, qu'il vous avoit ſimple-

Elle paroît dans les diſcours, qu'on tient de ſoi-même.

(1) *Sur les diférentes ſortes de Modeſtie, liſés les Diſcours* 257. 373. *&* 484. *du Spectateur Anglois. Les deux premiers, ſont le XXXIII. du Tome III. & le XVIII. du Tome IV. de la verſion Françoiſe. Je ſuis fâché que le dernier ſoit du nombre de ceux, que le Traducteur a omis.*

plement fait connoître, sans vous forcer à les admirer. Ce n'étoit ni par manque de gout, ni par affectation qu'il en usoit de cette maniére. Il se connoissoit en mérite, & il aimoit à louer. Les grands hommes, dont il rapportoit les découvertes, recevoient toujours de lui des louanges, d'autant plus glorieuses, qu'elles étoient raisonnées. Et comme un nom célébre ne lui en imposoit pas sur une erreur, elle ne l'empêchoit jamais aussi de donner à ceux, à qui elle étoit échappée, les louanges qu'ils méritoient d'ailleurs. Il louoit le savant, en combattant l'illusion, & sans chercher à se faire une fausse gloire aux dépens d'autrui, il ne cherchoit la sienne que dans l'amour des sciences, & de ceux qui les ont perfectionnées.

Et des autres,

Dans les livres, qu'on publie.

Les livres de Boerhaave n'ont pas moins prouvé sa modestie, que ne l'ont fait ses discours. C'est presque toujours le désir de paroître, qui fait les Auteurs, & nous devons leurs meilleurs ouvrages à leur amour de la gloire. Ce motif n'est

n'eſt en lui-même ni mépriſable ni odieux; l'excès ſeul en eſt blamâble, & c'eſt celui où tombent divers Ecrivains, qui cherchent uniquement dans la multitude de leurs écrits, celle de leurs titres à l'immortalité. Boerhaave a réſiſté à cette tentation; & cependant qu'eut-il riſqué en s'y livrant? Aſſuré du gout du Public par la réüſſite de ſes ouvrages, il en eut pû ſans doute publier un grand nombre d'autres. Mais malgré les ſollicitations des Libraires & des Savans, il a crû, qu'écrire beaucoup c'étoit faire moins pour le Public, que perfectionner ſes premiers ouvrages, ou acquerir de nouvelles connoiſſances. La plûpart des Livres qu'il a fait imprimer, étoient néceſſaires à ſes diſciples, pour les guider dans les leçons qu'il leur donnoit. Tel eſt le caractére de ſes *Inſtitutions de Médecine*, de ſes *Aphoriſmes*, de ſon *Recueil de remèdes & de recettes*, & de ſa *Liſte des Plantes du Jardin Académique* (1). Tous les jours il ſe voyoit cha-

(1) Inſtitutiones Medicæ in uſus Annuæ exerci-

chagriné par de nouveaux écrits, qu'on publioit ſous ſon nom, & que ſon nom faiſoit rechercher. On y trouvoit d'ailleurs de bonnes choſes, que l'on avoit recueillies de ſes leçons. Mais comme tout n'eſt pas du même prix dans les leçons des plus grands hommes, il auroit été à ſouhaiter, que ceux qui publioient celles de notre Profeſſeur, euſſent ſéparé ce qui n'étoit deſtiné que pour des inſtructions familiéres, de ce qui étoit pour le Public. Bien loin de là, le nombre de fautes qui ſe gliſſoient dans ces écrits, y ajoutoit un nouveau dégré d'imperfection. Il n'eſt donc pas ſurprenant, que l'Auteur, à qui l'on enlevoit ainſi ſes productions, en deſavouât la publication.

ercitationis domeſticos *Lugd. Bat.* 1708. Aphoriſmi de cognoſcendis & curandis morbis in uſum doctrinæ domeſticæ; *Ibid.* 1709. Libellus de Materia Medica & Remediorum formulis *Ibid.* 1719. Index Plantarum, quæ in horto Academico Lugduno-Batavo reperiuntur 8. *Ibid.* 1710. *Tous ces ouvrages ont été diverſes fois réimprimés, & le dernier a été entiérement refondu, & imprimé in 4. en* 1710. *ſous ce titre;* Index alter Plantarum, quæ in Horto Academico Lugduno-Batavo aluntur.

tion (1). Cela même eut peut-être engagé tout autre, à les faire paroître dans un état plus digne de lui; Et il semble que c'étoit là l'intention de ceux, qui faisoient imprimer sous son nom des ouvrages de cette nature; mais l'Evénement n'a qu'imparfaitement répondu à leur attente; Ces impressions furtives

(1) *Voici l'avertissement qu'il fit mettre sur ce sujet dans la Gazette de Leide.* Comme quelques Libraires & de ce Pays & des autres, uniquement poussez par le désir du gain, m'ont fait beaucoup de tort, & ont trompé scandaleusement le Public en imprimant sous mon nom divers Livres tirés (à ce qu'ils Prétendent) de mes Leçons par quelques-uns de mes Auditeurs, qui, si la chose est vraye, s'acquitent bien mal de mes efforts à leur être utile; je me trouve obligé de déclarer que je ne reconnois pour miens aucun de ces écrits, publiés frauduleusement sans ma connoissance & contre ma Volonté, pleins de si grandes & de si dangereuses bévuës, qu'elles tendent à la fois, à mon deshonneur & au préjudice des Lecteurs qui s'en rapporteroient à eux; Que je suis de plus occupé à chercher soigneusement les Auteurs de cette injustice, dans l'espérance d'en obtenir une satisfaction égale & de prévenir à l'avenir des entreprises de même genre. HERMAN BOERHAAVE Professeur dans l'Université, de leurs Nobles Puissances, à Leide le 9. Octobre 1726. *Voy. Account &c. p.* 166. *Il ne put pourtant jamais obtenir l'arrêt qu'il sollicitoit, comme il nous l'apprend lui-même dans la Préface de sa Chymie.*

tives n'ont en éfet arraché à Boerhaave, que son *Recueil de remèdes*, & ses *Elemens de Chymie*, & la bonté de ces deux livres, & surtout du dernier, nous fait d'autant plus regretter, que sa tendresse paternelle pour ses ouvrages mutilés, ne se soit réveillée que deux fois. On m'avouëra, qu'une telle insensibilité tient de l'Héroïsme, & qu'elle désigne nécessairement la plus parfaite modestie.

Surtout dans les bornes, qu'on met à ses projets.

Que si l'on en veut une preuve plus forte encore, il ne me sera pas difficile de la donner. L'amour propre est aveugle; il ne sait jamais finir. Boerhaave a sû le faire: il a sû se dire le premier, trop de travaux; assez d'honneurs; j'ai besoin de tranquillité. C'est ce qui l'engagea à solliciter lui-même à être déchargé de deux de ses emplois, je parle de ceux de Professeur en Chymie & en Botanique. En vain ses Supérieurs résistoient-ils à sa demande, & ses Auditeurs le pressoient-ils de continuër ses fonctions, par leur concours, & par leurs applaudissemens, il fallût enfin

enfin lui accorder sa démission, qu'il rendit solemnelle par une harangue publique. C'est-là que l'on trouve l'abrégé de sa vie, la justification de sa conduite, & j'ajoute, le précis de sa modestie. Vous y voyez ce grand homme se montrer à découvert, demander grace pour ses défauts, & immortaliser sa reconnoissance. Il se disculpe du reproche de témérité, d'avoir réüni dans sa personne tant de caractères différens; il reconnoit publiquement les divers secours, qui l'ont mis en état de les soutenir avec succès; enfin il y expose les raisons, qui l'engagoient à se dépouiller de quelques-uns d'entr'eux. Son âge, des maladies violentes, le besoin de tranquillité, voilà les motifs qu'il allégue. *J'espère*, c'est ainsi qu'il s'addresse à ses Disciples, *que vous ne me saurez pas mauvais gré de la résolution, que j'exécute aujourd'hui. Pour vous je me suis dévoué pendant vingt-six ans, aux exercices de la Chymie. Pendant vingt, à ceux de la Botanique. Permettez, souhaitez même,*

me, que j'aye égard à mon âge, à ma réputation, à ma ſanté, à vos propres intérets & que las de tous ces travaux, je goute enfin quelque repos (1). Je n'ai rien à ajouter à ces énergiques paroles; & comme je crois avoir ſufiſamment inſiſté ſur le premier article de cet Eloge, je me hâte de paſſer au ſecond.

ARTICLE. II.

Jugemens du Public, ſur les foibleſſes des grands hommes.

LE Public eſt inexorable ſur les foibleſſes des grands hommes. Plus ils méritent de louanges, & plus ils ſont ſujets aux cenſures, plus ils acquiérent de connoiſſances, & moins on leur fait grace ſur leurs erreurs; plus ils ont de réputation, & plus ils doivent craindre de tomber dans le moindre défaut, qui, ignoré, ou du moins excuſé dans

(1) „ Exſpecto à Vobis, quod animo ægro „ laturi non ſitis hodiernum inceptum. Poſtquam „ labores Chemicos veſtra ad commoda ſex & „ viginti annorum curriculo exantlavi, poſtquam „ in re Herbaria ſolidos viginti annos, Vobiſcum „ ſudavi & alſi; velitis, jubeatis, ſtudioſi, ut „ ætati, famæ, valetutidini, Vobis ipſis deni- „ que, conſulens, ab his feſſus tandem requieſ- „ cam. *Orat.* VII, *in Opuſc.* p. 58.

dans un homme du commun, fait ſouvent une tache inéfaçable à la gloire d'un Héros.

Injuſtice de ces déciſions.

Ces jugemens rigoureux du Public ont leur ſource, dans l'amour propre & dans la malignité du cœur humain. On ſouffre, quand on eſt contraint d'applaudir. Cet homme, qui vous oblige à lui donner des louanges, vous humilie. Il ſe fait connoître à vous pour plus grand que vous ne l'êtes vous même; il fait plus; il vous force en quelque manière d'en convenir: oh! il eſt bientôt votre ennemi. Quel plaiſir de le mortifier! Vous ne pouviez aller de niveau avec lui, il étoit trop élevé; le moindre faux-pas l'abbaiſſe & le met de pair avec vous.

Il faut avouër, que les grands hommes contribuënt ſouvent eux-mêmes à leurs propres chutes, lorſqu'enfin l'on découvre leurs erreurs ou leurs défauts. C'eſt qu'eux-mêmes ne s'en croyoient pas capables, ils s'imaginoient être plus qu'hommes. Les voilà donc redevenus comme les autres, & le Public ne

leur demande pas ſeulement compte de ces erreurs, de ces défauts; il leur reproche encore la vaine opinion, qu'ils avoient d'eux-mêmes. La faute, qu'ils ont faite, paroit d'autant plus grande, qu'ils l'eſtimoient plus au deſſous d'eux.

Nature des défauts des grands hommes.

Si Boerhaave a été un ſavant du premier ordre, il n'a pas été exempt de toute imperfection. Je n'ai garde, en faiſant ſon éloge, de conſacrer ſes erreurs & ſes fautes. Le deſſein que je me ſuis propoſé, exige, qu'après avoir parlé des grandes qualités de Boerhaave, j'indique auſſi ſes défauts. Il faut le caractériſer par ſes foibleſſes, après l'avoir fait connoître par ſes talens; il faut prouver, que que s'il a eu des défauts, c'étoient des défauts difficiles à éviter, & des foibleſſes d'un grand homme.

De quelle maniére il convient d'en parler.

J'avouë, qu'il n'eſt point de partie de cet Eſſai, que j'entreprenne avec plus de répugnance, & moins d'apparence de ſuccès. Ce n'eſt guéres que rélativement à nous-mêmes, que nous prononçons ſur les défauts des autres. Une régle

auſſi

aussi peu fixe ne peut que rendre nos jugemens incertains, & souvent injustes. Un défaut que nous reprochons à un grand homme, n'est peut-être qu'une belle qualité, que nous-mêmes nous n'avons pas, & que nous méprisons à cause de cela. La même disposition, qui nous fait envier les avantages de la fortune, nous fait dédaigner ceux de l'esprit, dont nous sommes privés. D'ailleurs ce qui nous paroit défectueux, en celui que nous critiquons, pourroit bien ne nous pas paroître tel, si nous avions une idée complète de son caractére. Ce qui est une faute dans un homme, ne l'est pas dans un autre, & devroit être loué dans un troisième. Ce n'est donc qu'en tremblant, que je hasarde mes pensées sur les foiblesses de Boerhaave, je les propose comme des doutes, car c'est ainsi qu'il convient toujours de parler des foiblesses des grands hommes.

Il me semble d'abord, que Boerhaave a quelquefois, quoique bien rarement, défendu de nouveaux sy- *Hasarder des systêmes.*

ſyſtêmes, ſans en avoir des raiſons ſufiſantes. Je dis rarement: car je crois appercevoir, dans tous ſes ouvrages, cet eſprit de ſcrupule & de timidité qui déſigne le vrai Phyſicien. Partout vous le voyez ſe défier de la généralité & de la clarté de certains principes, crûs trop facilement univerſels & évidens (1). Je ne ſais même, ſi à la rigueur on peut lui reprocher le défaut, que je viens d'indiquer, en plus de de deux occaſions. On ſent aiſément, je m'aſſure, que j'ai ici en vuë ſes conjectures ſur le feu & ſur l'air. Refuſer à ces deux corps la gravité ſi univerſelle à tous les autres, eſt une idée ſi extraordinaire, & ſi oppoſée à l'analogie de tout l'univers, qu'elle méritoit ſans doute les preuves les plus fortes pour l'admettre. Or, ſi je ne me trompe, il s'en faut bien que celles que Boerhaave allégue, ſoient de

(1) *Liſez l'excellent Diſcours de Boerhaave ſur* la manière de parvenir à la certitude en Phyſique; „ Orat. IV. De comparando certo in Phyſicis; „ *in Opuſc. p.* 27.

de ce genre (1). Je n'ignore pas que notre illustre Auteur ne propose

(1) *Une hypothèse ne peut-être admise, que, lorsqu'elle satisfait à tous les Phénomènes & lorsqu'il n'y a qu'elle qui y satisfasse. Examinons suivant ces deux principes les idées de Boerhaave sur le feu & sur l'air.*

1. *Et d'abord, la principale ou plûtôt la seule raison, qui l'engage à révoquer en doute la pesanteur du feu, c'est qu'il est impossible d'en découvrir aucune marque dans des barres de fer rougies de cinq & de huit livres de poids, & dans une autre fort grande d'airain.* (*Chem. p.* 253: 260. 362.) *Ces expériences sont certainement frappantes, & elles le deviennent encore d'avantage, si l'on songe, que* cette égalité de poids s'est retrouvée dans des masses de fer, depuis une livre jusqu'à deux mille livres. (*Voy. Pièces présentées à l'Ac. des sc. pour le prix de* 1738. *No.* 6. *p.* 102. & *No.* 7. *p.* 176.) *Mais ne va-t-on pas trop vite dans les conclusions, qu'on en tire? Jugés-en par les considérations suivantes.* 1. *Nous ignorons jusqu'ici le rapport qu'il y a de la quantité du son avec ses éfets. Nous ne savons pas, si les parties agissent uniquement à proportion de leur nombre, ni si une double quantité de ces parties ne produit qu'un double éfet.* (*Chem. p.* 238.) *Bien plus, il y a lieu de soupçonner, que cela n'est pas.* (*Ibid. p.* 240.) *Comment décidérions nous donc, que la quantité de feu qui se trouve dans les barres de métal rougies est fort différente de celle qu'elles contiennent réfroidies?* 2. *Mais supposons qu'elle le soit, que s'ensuit-il? que le poids du feu n'est pas sensible dans de pareilles masses, & non pas qu'il est nul. Un être, (car on ne nous permet pas même d'appeller le feu un corps,) dont les parties sont plus subtiles que celles d'aucun corps connu,* (p.

pose ses hypothèses que comme des doutes; mais comme des doutes,

(*p.* 390.) *dont le mouvement, si la lumiére est un éfet du feu, est si rapide qu'il parcourt, en sept ou huit minutes de tems, l'espace immense qu'il y a du soleil jusqu'à nous, & qui est du moins de quelques vingt trois millions de lieuës* (NEWTON *Optic. L.* II. *Part.* III. *Pr.* XI. L. III *Qu.* XXI.) *ne peut guères avoir un poids sensible dans les masses, que nous pouvons peser, à moins d'y être ramassé dans une quantité prodigieuse.* 3. *D'illustres Physiciens tirent des expériences-mêmes faites sur les barres de fer rougies, des preuves pour la pesanteur du feu. Ils remarquent, que ces barres sont pesées dans un fluide qui est l'air; qu'ainsi, en le dilatant, elles devroient réellement peser moins, & que*, puis qu'elles conservent le même poids, le feu a celui, qu'elles auroient du perdre, en vertu de l'augmentation de leur volume. (MUSSCHEMBROEK *Physic.* § 559.) 4. *D'autres expériences semblent prouver, que le feu communique un poids réel dans les corps qu'il pénètre, dans une quantité fort considérable.* (HAMEL *Hist. Ac. Reg. L.* I. *Sect.* II. C. I. *Mem. de l'Ac. des sc. pour* 1700. *p* 88. *& pour* 1709. *p.* 522. *Ed. de Holl.* LEMERY *Chymie Ch. V. &c.*) *Je sais, que ces expériences ne sont pas au dessus de toute exception*; (BOERH. *Chem. V. p.* 361. 362.) *mais les autres le sont encore moins; & il vaut mieux, ce semble, laisser la question indécise, que de faire du* besoin *ou de* l'amour du systême une raison, *pour la décider.*

II. *Venons à ce qui regarde l'air. Voici, si je ne me trompe, le précis du raisonnement de Boerhaave sur ce sujet.* 1. *Une très grande quantité d'eau est continuellement répanduë dans l'air. Les exhalaisons, les pluyes, diverses expériences le prouvent; &* per-

tes, qui lui plaisent; comme des conjectures probables. Or de simples

personne ne le conteste. (p. 463.) 2. Le sel Alcali fixe, attire cette eau, & l'attire avec une force, & dans une quantité très considérable. (p. 464. 465.) 3. Des expériences, qu'on ne spécifie pas, montrent, que l'eau constituë la plus grande partie du poids de l'air. (p. 467.) 4. Les autres corps qui nagent dans l'air, pésent, à ce qu'on croit, du moins autant tout ensemble que l'eau, qui s'y trouve. (p. 484—495. 500.) 5. On conclut de tout cela, que la partie propre de l'air, ou, si vous voulez, l'air pur n'a de même que le feu aucune gravité. (p. 501. 502.) Mais, 1. Si tous ces calculs sont justes, ne devroit-on pas aller encore plus loin, & donner à l'air un poids négatif? L'absurdité de la conséquence n'autorise-t-elle pas quelque soupçon sur les prémisses. 2. Comment en éfet découvrir la véritable quantité des corps hétérogènes mêlés à l'air, vû que ces corps y sont inégalement dispersés, & que l'air est différent dans divers lieux & dans divers tems. (p. 435.) 4. Les nouvelles expériences de Mr. Hales prouvent immédiatement, que la quantité de l'eau répanduë dans l'air est moindre que Boerhaave ne la détermine. Car si l'air, par le moyen de la glace a pû être réduit, dans un espace dixhuit cent-trente-huit fois plus petit, que celui qu'il occupoit, (HALES *Hæmostaticle. Append. p.* 348. MUSSCHEMB. *ubi Supra* § 794.) *il s'ensuit, que, quand même il n'y auroit dans l'air aucun autre corps non élastique que l'eau, elle n'en fait pas la* $\frac{1}{1838}$ *partie, au lieu d'en être suivant ce calcul de Boerhaave la* $\frac{1}{570}$ *partie. Or le poids de cette quantité d'eau ne seroit au poids ordinaire de l'air que comme quinze à sept, à peu près, & supposant avec Boerhaave le poids des autres corps nageans dans l'air* $\frac{3}{17}$ *du poids total, & c'est*

ples hypothèses sont toujours dangereuses en Physique, surtout lorsque

c'est le moins qu'on puisse lui donner, si l'on réunit les calculs de Boerhaave, avec les expériences de l'illustre Anglois, que je viens de citer. (*Compar. Chem. p.* 461. 500. 501.) 4. *Si, dans toute une annéel'eau qui s'élève, de même que celle qui tombe, va à la hauteur de trente pouces.* (*p* 463. 464.) *&* *si d'un autre coté le poids de l'Atmosphère est équivalent à celui d'une colomne d'eau de* 32 *à* 35 *pieds, il s'ensuit que le poids de l'eau qui s'exhale dans toute une année, n'est que la* $\frac{1}{13}$ *ou la* $\frac{1}{14}$ *partie de celui de l'Atmosphère. Or, qui oseroit assurer que l'air contient actuellement une quantité d'eau egale à celle, qu'il n'attire & qu'il ne rend ensuite à la terre que dans un an entier?* 5. *Est-il bien sûr, que ce que l'on nomme l'air pur, ou la partie propre de l'air soit quelque chose de réel, & de différent des diverses exhalaisons, & des divers corps, qui s'y trouvent? Nous ne pouvons jamais parvenir à le décomposer, & les propriétés du mélange peuvent bien être différentes de celles de chacune des parties qui y entrent, sans que nous soyons forcés de recourir à un corps différent, qu'aucun des mortels n'a, que je sache, pû découvrir jusqu'ici. Les raisons d'un illustre Auteur, pour en prouver l'existence, ne sont peut être pas au dessus de toute exception?* (MUSSCHEMBROEK *Ibid.* § 778.) 6. *Ne nous opposons pourtant pas sans nécessité au sentiment commun; ce corps imperceptible peut bien avoir un poids insensible pour nous, quoique réel. Nous ignorons en éfet la distance des particules de cet air l'une de l'autre; ou, ce qui revient au même, la quantité & la grandeur des pores de ce corps merveilleux.* 7. *Enfin des raisons immédiates semblent prouver que, si ce corps existe, il a quelque poids* (MUSSCHEMB. *ubi supra.*) *Jugez après tout ceci, jusqu'à que point les nouvelles conjectures sur le feu & sur l'air sont vraisemblables.*

Ceux,

que c'eſt un grand homme, qui les haſarde. Car, outre qu'elles autoriſent les autres à en former, ce qui ne peut qu'introduire de nouveau la confuſion & l'incertitude dans la Phyſique, elles empêchent encore plus directement ſes progrès. Elles influent en éfet plus ou moins ſur l'eſprit des obſervateurs, leur communiquent des préjugés, & agiſſent tellement ſur eux, qu'ils font enſuite leurs expériences, moins pour découvrir la vérité, que pour ſoutenir ou pour contredire tel ou tel ſyſtême particulier. Avouons-le; les idées de Boerhaave ſur le feu & ſur l'air ſont ſi ingénieuſes; elles ſont mêlées avec tant de découvertes brillantes, & elles ſont fondées ſur des expériences ſi ſéduiſantes, que ceux même qui ſeroient le plus portés à le condanner de les avoir trop légèrement haſardées, ſeroient dans le

Ceux, qui trouvent cette note trop longue, pourront aiſément la rendre courte, en ne la liſant point. *Les autres, à qui la matière pourra paroître intéreſſante, me ſauroient peut-être gré de m'y être arrêté plus longtems; & j'avouë, que c'eſt avec regret que je la quitte pour le coup.*

le fonds fachés qu'il ne l'eut pas fait. Certainement il n'y avoit qu'un grand homme, qui pût tomber dans une pareille faute, & le pas étoit si glissant, qu'il étoit bien difficile, sinon impossible, d'éviter une si petite chute.

Retenir trop fortement de vieilles idées.

Un second défaut que l'on reproche à Boerhaave, & qui, quoique opposé en apparence au précédent, pourroit bien partir de la même source, c'est un peu trop d'attachement à des opinions & trop légérement admises, & trop fortement enracinées. Cette ténacité, si j'ose me servir de ce terme, ne peut lui être que bien rarement reprochée, quelque difficile qu'il lui dût être de l'éviter. La Médecine n'étoit guéres avant lui, qu'un amas d'expériences & d'hypothéses. Chacune des diverses sectes, qui successivement étoient devenuës dominantes, y avoit introduit ses erreurs avec ses découvertes. (1) Il s'agissoit de rassembler soigneusement celles-ci, & d'é-

(1) *Voyez, ci-dessus Art. I. p. 9.*

d'écarter ſcrupuleuſement celles-là. La perfection de l'art dépendoit de la juſteſſe du choix, & il ne falloit certainement ni peu de courage, pour l'entreprendre, ni peu de pénétration pour s'en acquiter avec ſuccès. Boerhaave l'a fait. Il a pris de chaque ſyſtême ce qu'il avoit de bon, & formé un corps complet de divers membres diſperſés. Faut-il s'ètonner, que, dans une entrepriſe auſſi pénible, il lui ſoit arrivé, quoique rarement, de manquer ou de fermeté ou d'impartialité, dans le choix des parties, qu'il y faiſoit entrer dans ſon plan (1). Si l'on ſonge, combien il eſt difficile de renoncer à des opinions, qui nous ſont à la longue devenuës familières, ſurtout lorſque nous

(1) *Comme le détail ſur cet article me mêneroit trop loin, je me contenterai d'indiquer l'opinion, que Boerhaave avoit après Rau, ſur l'inſertion de la machoire inférieure (Inſt. § 59.) & ſon explication de la déglutition, quoiqu'il ait beaucoup corrigé cette derniére dans l'édition de ſes Inſtitutions de l'année* 1734. (§ 70—72.) *Voyez ſur le premier de ces ſujets* ALBINI *De Oſſibus* § 110; *& ſur le ſecond* ALBINI *Hiſt. Muſ.ul.* L. III. C. LVIII. *& ſeqq.* & F. B. ALBINI *Diſſertatio Inauguralis De Déglutitione p.* 72. *& paſſim.*

nous croyons les avoir autrefois examinées, n'excusera-t-on pas dans Boerhaave ce que chacun de nous a tous les jours lieu de se reprocher à lui-même. La prévention déguise tous les objets. Elle transforme des notions obscures en idées lumineuses; de fausses raisons en argumens invincibles; & de solides objections en misérables subterfuges: & telle est la foiblesse de l'esprit humain, que souvent les plus grandes connoissances donnent lieu aux plus forts préjugés.

Affecter le mystère. Me sera-t-il permis de remarquer en troisième lieu, que Boerhaave semble avoir marqué un peu trop de réserve, dans quelques endroits. Je ne parle pas de cette obscurité que l'on trouve dans quelques-uns de ses Traités, & qui n'est peut-être qu'un éfet de l'abondance des matières, jointe à la briéveté & à la précision du stile. Celle que j'ai ici en vuë est plus volontaire, quoique plus pernicieuse; & il seroit à souhaiter, qu'on se donnât plus de soin pour l'éviter, qu'on ne l'a fait trop souvent. Un

air

air de myſtére à été de tout tems le foible des plus grands hommes. Sans rechercher ici trop ſcrupuleuſement leurs diverſes vuës, contentons nous de remarquer, que leur conduite a rarement eu le ſuccès qu'ils en attendoient. Les Auteurs myſtérieux ont été rarement lûs, & bientôt oubliés. Auſſi ſuis-je charmé de ne trouver le défaut que je viens d'indiquer, que dans deux ou trois endroits de cèt ouvrage de Boerhaave, dans lequel il étoit le plus excuſable en toutes maniéres (1). Il ſemble y avoir eu deſſein d'engager ſes lecteurs à des opérations, dont il leur recommande un peu trop vaguement l'utilité, en leur en cachant & l'évènement & les moyens. C'eſt ſans doute connoître les hommes, que de les porter au travail par le myſtère qu'on leur fait du fruit qui peut leur en revenir. Irritez notre curioſité, & vous nous mênerez où il vous plaira (2). Des opérations entrepri-

(1) *Elem. Chem. Vol.* I. *p.* 661. 699. 751 868.

(2) *Je pourrois oppoſer cette réflexion à la maxime*

prises sans dessein, & fondées sur l'espoir d'un succès inconnu, ont souvent été heureuses. *Toutes les Sciences*, dit fort joliment Mr. de Fontenelle, *ont leur chimère, après laquelle elles courent, sans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoissances fort utiles* (1). Cependant n'est-ce pas acheter trop chérement des succès, que de les acheter à ce prix? Je conviens, que, lorsque les Arts & les Sciences étoient dans leur enfance, ceux qui s'y attachoient étoient à peu près obligés de travailler à l'avanture, & que leurs découvertes n'étoient guéres que d'heureux hazards. Mais à présent, que le but & les usages des diverses études sont plus déterminés, pourquoi suivre par choix la mê-

*me d'un fameux Auteur moderne, qui prétend, qu'*un Bien, dont nous n'avons point d'idée, ne nous touche que foiblement. *A l'ambiguité & à la généralité des termes, on sent assez à quoi on voudroit l'employer. Mais héureusement & la maxime & l'application sont, si je ne me trompe, également fausses.*

(1) *Dialogues des morts; Entre Artemise & Raimond Lulle.*

même route, à laquelle on se trouvoit autrefois forcé par la nécessité? D'ailleurs, combien d'inventions auxquelles tout le Public avoit droit, ont été perduës ou du moins ensevelies parmi un petit nombre d'initiés? Et combien de gens ne se sont pas égarés dans une carrière aussi obscure, en comparaison de ceux, qui, s'il faut les en croire, y ont réüssi? Car on ne peut guéres disconvenir, que plusieurs n'ayent affecté cet air de mystére, uniquement pour cacher leur manque de succès. Après tout, ces secrets merveilleux sont réellement utiles, ou ils ne le sont pas. Nous les cacher, c'est dans le premier cas manquer d'humanité; comme c'est violer les loix de la sincérité, que de nous les vanter dans le second. Je n'ai garde d'attribuër aucune de ces dispositions à Boerhaave. Le livre même, où je crois avoir trouvé quelques exemples de cette foiblesse, contient d'ailleurs les plus belles découvertes exposées, avec une clarté & une méthode inconnuës avant lui aux Chymistes. Il a ren-

rendu leur Art plus noble, en le mettant à la portée de tout le monde, & en le dépouillant d'un faux air de grandeur. Si donc lui-même a quelquefois négligé dans ce livre là même, les règles qu'il paroit s'y être prescrites, quand même nous ne pourrions pas alléguer d'autres raisons de ce contraste (1), nous serions fondés à y soupçonner moins de dessein que de foibesse.

Se prévenir pour de certains Auteurs. Un peu trop d'indulgence pour les anciens, & surtout pour les Chymistes, n'auroit-il pas produit les legéres taches, que je viens d'indiquer? Ces Auteurs nous fournissent en éfet des exemples de tous ces défauts. Aussi enclins à feindre qu'à observer, ils semblent n'avoir décrit fidélement quelques-unes de leurs découvertes, que pour débiter plus impunément leurs hypothèses & leurs fictions. Copistes les

(1) *Il paroit par quelques endroits de sa Chymie* (*V.* II. *p.* 480. 496.) *qu'il avoit dessein d'écrire plus amplement sur ces matiéres, & c'est ce qu'il avoit commencé d'exécuter dans ses mémoires sur le vif argent.*

lés uns des autres, ils ont soutenu les rêveries de leurs prédécesseurs, par des rêveries plus outrées encore. Enfin ténébreux Auteurs, ils ont affecté le mystére dans les opérations, après avoir affecté la singularité dans les éfets. On trouve, il est vrai, parmi tout ce cahos des idées sublimes & de belles découvertes, qui montrent assés, qu'il ne leur manquoit que du jugement dans leurs travaux, & de la candeur dans leurs descriptions. Leur ardeur au travail, quoique peu réglée, & si j'ose le dire fanatique, nous a valu divers secrets utiles, dont nous serions peut-être privés sans eux. Voilà la raison, qui engageoit Boerhaave à porter un jugement si doux de leur caractére & de leurs visions. Sa modération en leur faveur part d'une cause si noble, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer, même en la trouvant outrée (1). En éfet, si l'on compare

(1) *El. Chem. V. I. p.* 116—124. 848—868. *Dissert. De Mercur. in Opusc. p.* 129. *&c. Je ne puis éviter d'entrer de nouveau ici dans quelque détail,*

pare le procédé des Alchymistes avec leurs protestations, leurs dé- cou-

tail, tant, pour ne pas paroître condanner trop légèrement ces Auteurs, que pour faire connoître les raisons qui rendoient Boerhaave si retenu à leur égard. Au hasard de me mettre moi-même dans la classe de ces ignorans, qui au rapport de Boerhaave, jugent témérairement de ces illustres, je vais rapporter en peu de mots leurs premesses, les raisons qu'on allégue en faveur de leur témoignage, & celles qu'il y a d'en douter. Les secrets des Alchymistes se réduisent assés naturellement à ces trois; 1. La Médecine universelle; 2. La Pierre philosophale, & 3. l'Alcahest, ou le dissolvant universel. Voilà sans doute de grandes promesses, & elles le paroîtront bien d'avantage, si on les considére en détail ou dans leurs ecrits, ou plutôt dans les endroits de la Chymie de Boerhaave que je viens de citer; GAUBII Oratio *De vanâ vitæ longæ, à Chemicis promissa, expectatione; & KAAU* Declamatio *Academica*, De Gaudiis *Alchemistarum. Il ne s'agit plus que de la preuve, & nous n'avons à cet égard que le témoignage même des Adeptes, car les descriptions de leurs opérations sont si obscures, qu'il faut être Adepte soi-même, pour les comprendre & pour les vérifier. Cette obscurité est affectée; ils ne s'en cachent pas; & elle consiste dans des allégories inintelligibles, & dans un usage extraordinaire des termes. Puis qu'on ne peut les entendre, voyons, si l'on doit les en croire. La question paroit suffisamment décidée contre eux, à l'égard de la premiére de leurs promesses. Il ne s'agit guéres plus que des deux autre, & principalement de la seconde. Voici je crois à peu près ce qu'on peut dire de plus fort en leur faveur. 1. Il n'y a point d'Auteurs, qui ayent & plus profondément pénétré, & (lorsqu'ils sont intelligibles,) plus clai-*

couvertes avec leurs erreurs, surtout le mal qu'ils ont fait dans le mon-

clairement expliqué la nature & les actions des divers corps; & ainsi ce que nous comprenons dans leurs écrits doit nous donner bonne opinion de ce que nous n'y entendons point. (El. Chem. V. I. p. 116. 120.) 2. *Les raisons qu'ils alléguent pour justifier leur obscurité, étant fondées sur la crainte de rendre un mauvais service à la société, doivent nous engager à avouër notre ignorance, plutôt qu'à les accuser de vanité.* (p. 101. 120.) 3. *La considération de plusieurs éfets crûs impossibles, & que l'on traiteroit d'incroyables, si la coutume ne les rendoit familiers, doit nous rendre fort réservés, lorsqu'il s'agit de prononcer sur la possibilité ou l'impossibilité de ceux, que les Alchymistes nous vantent.* (p. 104—112. 124.) 4. *Quand même ils n'auroient pas réüssi dans le grand oeuvre, ils ne laisseroient pas que de nous avoir été fort utiles, semblables à ce pére, qui anima ses fils à la culture de son champ, par la promesse frivole d'un trésor caché.* (p. 121.) *J'aurois bien des choses à dire sur tout ceci, & montrerois facilement que les deux dernières raisons ne vont point du tout au fait; mais je me borne aux considérations suivantes, que j'emprunte principalement de Boerhaave.* 1. *Les Alchymistes ont presque toujours agi sans méthode & sans règle, & leurs applications de la Chymie à la Médecine prouvent assés la foiblesse de leur raisonnement.* (Orat. V. in Op. p. 41. Chem. p. 1. 2.) 2. *L'Histoire de leur vie, & le témoignage de quelques-uns d'entr'eux nous donnent lieu de soupçonner, qu'il n'y en a aucun, qui ait réellement possédé la Pierre philosophale, & qu'ils ont plûtôt décrit ce qui pouvoit ou devoit arriver selon eux, que ce qui leur étoit arrivé en éfet.* (p. 121.

monde avec les avantages, qu'ils nous ont procurés, on sera moins disposé d'imiter sa générosité. Nous lui avons une grande obligation d'avoir étudié avec soin les écrits des Alchymistes, d'avoir vérifié plusieurs de leurs travaux, & de nous avoir décrit leurs découvertes d'une maniére intelligible; & je ne sais, si ce qui reste à présent dans leurs ouvrages, ne doit pas être condanné à cette obscurité,

121. 122.) *Or puisque leur Logique étoit vicieuse, peut-on compter sur des secrets déduits par raisonnement, plûtôt que découverts pas expérience. 3. Leurs promesses sont si extraordinaires, si opposées au cours ordinaire de la nature, & ils s'accordent si peu entr'eux sur la nature & sur la grandeur des éfets, sur la matière de leurs opérations, & sur la préparation de leurs secrets, que ce n'est pas être trop incrédule, que de révoquer en doute leur témoignage. 4. Les raisons, qu'ils alléguent, pour justifier leur mystérieuse obscurité, devroient ce semble les avoir empêché de rien écrire sur ce sujet. Ils ne paroissent pas être en général si scrupuleux amis du genre humain.* (p. 13. 120.) 5. *Leur bonne foi n'est pas moins suspecte que leur jugement; car, quoiqu'ils se soient vantés de merveilleux secrets pour prolonger la vie, & ayent soutenu cette chimère par de grossiéres impostures, ils sont tous morts sans l'avoir eu, & la plûpart dans un âge peu avancé.* (p. 26. GAUB. Orat. *& passim.*) *Qu'après cela l'on juge ce que l'on doit penser des Alchymistes & de leurs secrets.*

té, qu'ils ont également affectée & méprisée.

Tels sont les principaux caractéres d'imperfection, que j'ai crû remarquer dans Boerhaave. Je n'ai pas eu en vuë de rassembler toutes les erreurs qui peuvent lui être échappées, & toutes les fautes qu'il peut avoir faites. Une telle tâche n'auroit pas répondu au but que je me suis proposé dans cet Essai, & je la laisse aux ennemis de ce grand homme. Pour moi, à qui elle déplairoit trop, & qui craindrois d'inspirer au Public des préjugés trop violens, j'aime mieux m'attacher à les prévenir. En supposant dans Boerhaave ces taches & ces erreurs, je voudrois repousser les conclusions sinistres, que la malignité ou l'envie se plaisent à en tirer; & c'est à ce but que je destine les réflexions suivantes.

Les foiblesses des grands hommes sont excusables,

Le plus léger retour sur nous-mêmes sufit pour nous convaincre, que nos lumiéres sont aussi imparfaites que nos facultés. Le Créateur a proportionné la grandeur des talens qu'il nous a donnés, à la

à cause de la foiblesse de l'esprit humain,

quantité de ſavoir qu'il nous a permis d'acquerir. L'eſpace que notre eſprit peut parcourir nous paroit vaſte. Qu'il paroîtroit borné à une Intelligence ſupérieure! & rélativement à l'immenſité de l'univers; qu'eſt-il? un point, ce qu'eſt la petite motte de terre, qui renferme le moindre inſecte, à l'eſpace infini qui l'environne. Borné à la parcourir, c'eſt bien tout ce qu'il peut faire que d'y marcher d'un pas ferme; il tombe dès qu'il ſe néglige le moins du monde. Mais cet inſecte c'eſt l'homme même. Celui-ci borné de même que celui-là dans ſa carriére, s'égare, dès qu'il manque d'attention. Dieu en donnant à l'homme des moyens pour parvenir à la connoiſſance de ces vérités qu'il a miſes à ſa portée, a permis qu'il y rencontrât divers obſtacles, qu'il peut vaincre, mais auxquels il doit ſouvent ſuccomber. Un homme qui ſeroit toujours en garde contre les préjugés & les paſſions; qui, content de ſuivre pas à pas la nature, ſe ſouviendroit, dans toutes les occa-
ſions,

fions, de ce qu'il auroit déja appris; qui, écartant de son esprit tout ce qui est étranger à son sujet y fixeroit toute son attention; un tel homme seroit aussi parfait qu'il est permis à l'homme de le devenir. Mais qui peut se flatter de l'être, si ce n'est celui qui en est le plus éloigné? quel est l'homme qui cherche des hommes parfaits, si ce n'est celui, qui n'en a jamais vû, & qui se méconnoit lui-même. Tout homme est sujet à l'erreur, par cela-même qu'il est homme. Le plus parfait est celui, qui erre le moins. Boerhaave étoit homme, & il n'étoit point parfait. Il a donc pû errer; mais il l'a moins fait que la plûpart des autres hommes. Que ceux, qui le nient, comptent exactement ses erreurs, qu'ils les pésent, qu'ils les comparent avec celles des plus grands hommes. C'est ma premiére réflexion.

On est plus exposé à l'erreur, à mesure que l'on devient plus savant, & ceci me fournit un second article de justification pour Boerhaa- *& à proportion de l'étenduë de leurs connoissances.*

haave, & un nouveau trait glorieux pour lui, dans ses erreurs-mêmes. Le petit insecte, (cette comparaison mène loin,) qui se tient tranquille au milieu de sa petite demeure, n'est pas exposé à tomber, comme celui qui entreprend d'en faire le tour. Plus ce dernier ose parcourir de terrein, & plus il hasarde de chûtes. Un homme, qui ne cherche ni à cultiver ses talens, ni à étendre ses connoissances, & qui, pour ainsi dire, laisse dormir son esprit, ne tombera pas dans les précipices, qui ont fait échouër les Aristotes & les Descartes, peut-être même les Newtons & les Boerhaave. Les grands génies ne s'avancent qu'en risquant de s'égarer, plus ils s'élèvent, plus ils risquent. Quoiqu'on trouve dans toutes les sciences plusieurs obstacles à vaincre, & plusieurs régles à observer, il en est, qui sont hérissées d'un plus grand nombre de difficultés, & qui exigent un exercice plus assidu & plus pénible des régles & des précautions que j'ai indiquées dans l'article précédent. Mais si

cela

cela est, que doit-on penser de la Médecine? Formée de l'assemblage d'un grand nombre d'autres sciences, on ne sauroit presque s'y attacher sans travailler à devenir universel. Il s'y agit d'ailleurs, la plûpart du tems, des ressorts les plus subtils & des mystères les plus cachés de la nature. Qu'il est glorieux dans une science si compliquée, dans un art si difficile, de ne s'égarer que rarement! Après cela pourroit-on disconvenir, que Boerhaave, dont les erreurs & les fautes furent & si rares & si petites, au milieu de tant de sciences, & par cela même de tant d'écueils, ne mérite de grands éloges d'être approché de si près de la perfection?

Il y a de mauvais succès inséparables de la pratique de la Médecine.

Ajoutons en troisiéme lieu, que la profession de la Médecine, quelque noble & quelque solide qu'elle soit, ne permet pas d'être assûré de la réüssite dans tous les cas. J'ai craint en avançant ceci, de fournir des armes à ceux qui méprisent notre art sans le connoître. Je n'ai garde de faire l'éloge de Boerhaave

aux dépens de la Médecine. Elle ne permet pas de prononcer toujours avec une évidence complète, & même elle se trouve plus d'une fois dans l'impossibilité d'agir avec succès; mais avec tout cela elle ne laisse pas que d'être très utile. Il y a en éfet un grand nombre de cas, où elle promet à ceux qui l'exercent un succès assuré; elle fournit, dans ceux qui sont plus douteux, des secours & des régles, pour se conduire avec prudence; & le plus souvent elle découvre ceux, où elle est tout-à-fait impuissante. N'insistons pas sur tous ces articles, & supposons pour un moment avec les ennemis de la Médecine, qu'elle n'a jamais de véritable certitude, qu'en veut-on conclurre? Quand on est en suspens sur quelque action, la prudence exige, qu'on se détermine au parti le plus sûr, & que, s'il faut courir quelque risque, ce soit le moindre qu'il est possible. On ne pardonnera pas à un homme de s'exposer à de grands dangers, si en agissant d'une autre maniére, il n'en

n'en eut eu ni autant, ni d'auſſi grands à courir. Mais ces maximes, ſi vrayes dans toute la conduite de la vie, ceſſeroient-elles de l'être dans la Médecine? S'il eſt démontré, que ſur un grand nombre de cas, les plus apparens reviennent le plus ſouvent, un Médecin qui ſuit les régles de la probabilité, guérira beaucoup de perſonnes, qui ne ſeroient pas échappées, ſi on les avoit abandonnées au haſard. Je n'ajoute que deux mots. Un homme, qui dans les cas douteux, ſait faire un calcul juſte des probabilités; qui choiſit enſuite le parti le moins incertain, eſt un homme d'autant plus grand, que les ſciences fondées ſur les vraiſemblances ſont plus épineuſes que celles, où l'on n'agit que par l'évidence. S'il eſt plus pardonnable à un homme qui marche dans un chemin raboteux de tomber, qu'il ne l'eſt à celui qui en ſuit un uni, un Médecin qui commet des fautes, eſt plus excuſable que tout autre ſavant, dont l'art roule ſur un ſujet moins variable. On doit

preſ-

presque s'étonner, lorsque le premier n'en commet qu'un petit nombre; & sur ce pié-là, pourroit-on encore refuser les plus grands éloges à Boerhaave, qui malgré les incertitudes de la Médecine a cependant si peu erré.

Surtout plus elle est étenduë & difficile.

On en conviendra facilement, si l'on fait réflexion en quatriéme lieu, que Boerhaave a du presque nécessairement avoir plus de mauvais succès que la plupart des autres Médecins. A ne regarder encore la Médecine que comme une science, où l'on se conduit suivant la vraisemblance, il est clair, qu'on ne sauroit toujours y réüssir. Si le succès en éfet suivoit constamment les opérations, elles ne seroient pas simplement probables, comme on veut qu'elles le soient, elles seroient certaines. Mais cela étant, plus un Médecin aura de pratique, plus aussi, s'il suit les mêmes régles, aura-t-il de mauvais succès. La chose saute aux yeux, & l'application est facile. Boerhaave a eu une pratique très étenduë, & en supposant qu'il ne se soit conduit

duit

duit que ſuivant les mêmes régles de vraiſemblance que les autres Médecins, il doit avoir eu plus de mauvais ſuccès, que ceux, qui étoient moins employés que lui. Ce n'eſt pas tout. Le caractére des maladies, qu'il avoit à traiter, rendoit ſa pratique encore plus pénible & plus riſqueuſe. Il en eſt en éfet de plus compliquées & de plus intraitables les unes que les autres, & c'étoit principalement ſur celles de ce genre, qu'on conſultoit un Boerhaave. Si donc il a eu plus de maladies composées, difficiles & riſqueuſes à traiter, que n'en ont beaucoup d'autres Médecins, il ne ſe peut, qu'il n'ait eu auſſi plus de mauvais ſuccès, à moins qu'il n'ait eu une habileté ſupérieure. Tout homme de bon ſens ſera donc encore plus porté à l'admirer, pour avoir ſi bien réüſſi dans une pratique ſi étenduë & ſi épineuſe, qu'à le reprendre de n'avoir pas toujours rencontré juſte.

Mais quand même tout ceci ne ſeroit pas auſſi certain qu'il me le paroit, l'humilité de notre grand hom- *L'humilité répare les erreurs.*

homme prévaut sur quelques erreurs, & elle éface bien des taches. S'il est rare de voir des génies supérieurs penser modestement d'eux-mêmes, il l'est encore plus d'en trouver, qui en parlent humblement, & qui se fassent justice sur leur ignorance, leurs erreurs & leur gloire. Boerhaave a eu cette force d'esprit, il a osé reconnoître publiquement les bornes de son savoir, & il a montré par son exemple à tous les Médecins, qu'il leur convient de conserver, dans des études si pénibles, le sentiment de leur imperfection. Combien de fois n'a-t-il pas déclaré à ceux, qui venoient le consulter, qu'il ne voyoit goute à leurs maux; que son art ne lui fournissoit aucun reméde contre leurs infirmités; & qu'il n'avoit garde d'entreprendre une cure, à laquelle il ne voyoit aucune apparence de succès. Ceux à qui il faisoit ces aveux, s'ils eussent toujours été gens à réflexion & à raisonnement, n'eussent fait que l'en estimer d'avantage. Mais le commum des hommes n'est que trop

Elle se manifeste dans l'aveu de notre ignorance

trop porté à imprimer un caractére flétrissant à un Médecin, qui avouë son ignorance dans de certains cas particuliers. Il faut donc avoir bien de la grandenr d'ame, pour risquer ainsi une partie de sa réputation chez des ignorans, chez des gens qui ne savent pas juger, mais pourtant chez des gens qui font la foule. C'est ce que Boerhaave a fait, dans un grand nombre d'occasions, & non seulement de bouche, mais encore par écrit. Il a même mieux aimé publier ses mauvais succès, que ses cures. Les descriptions de deux maladies cruelles (1), à la guérison desquelles il avoit été appellé, quoique sans succès, ont été les seules qu'il ait fait imprimer. Je veux, que l'intérêt du Public l'engageât à faire connoître deux cas si singuliers, mais un motif de gloire bien excusable n'eut-il pas dû l'engager à les confondre avec quelques-unes de ses

(1) Atrocis nec descripti prius morbi Historia, secundum Medicæ Artis leges conscripta. *Lugd. Bat.* 1724. *in* 8. Atrocis rarissimique morbi Historia altera; *Ibid.* 1728. *in Opusc. p.* 98. & 111.

ſes cures ; (& quel catalogue n'eut-il pas pu en fournir ?) Le Public y auroit également gagné, & la gloire de Boerhaave en eut été plus élevée au-deſſus des éforts de l'envie.

Dans celui de nos erreurs ;

Je ne ſaurois ici paſſer ſous ſilence les raiſons qu'il a miſes à la tête de ſon cours de Chymie, pour s'excuſer de *ſurcharger le Public*, (ce ſont ſes termes,) d'un nouvel ouvrage ſur cet art. Il y déplore le peu de tems, qu'il a pû y mettre ; & il déclare, que ſon livre eſt bien éloigné du dégré de perfection, auquel il auroit ſouhaité de le porter. (1) Ces aveux il les

(1) „ Coactus denique laborem ſuſcepi ingratiſſimum, opusque, quo publicum jam onero, „ vi extortum palam ajo. .... Ego millenas paſſus „ interpellationes, abrupte hæc conſcripſi, longe „ alia daturus, ſi quæſitum ſeceſſum haberem, „ & otia. .... Tu mi Lector. .... ignoſcas mihi „ te onerandi, Evulgandi audaciam imputa avi- „ ditati, qua deterior liber exceptus fuit a pu- „ blico." *El. Chem. V. I. præf. Il fait à peu près les mêmes aveux au ſujet de ſes Aphoriſmes, dans la Préface de ſon livre ſur la Matiére Médecinale. Lib. de Mat: Med. Præf. Qu'on me permette d'ajouter ici un morceau d'une lettre de Boerhaave à ſon ami Mortimer, au ſujet d'un Ecrivain Anglois, qui*

les a répètés fort souvent ; il a reconnû, que la rapidité avec laquelle il avoit composé ce Traité y avoit introduit plusieurs fautes, (& véritablement il y en a quelques-unes ;) qu'il y en soupçonnoit un grand nombre d'autres, qu'il auroit corrigées, si la grandenr de l'objet, le nombre de ses occupations, & les circonstances fâcheuses, dans lesquelles il s'étoit trouvé, le lui avoient permis.

J'ai encore un trait de son humilité, plus frapant encore que tous ceux, que je viens de rapporter. Je le tiens d'un de mes amis, qui m'a assuré, que dans le fort de sa der- *Et dans celui de notre insüfisance.*

qui, un an après la publication des Elémens de Chymie, en avoit fait paroître un prétendu Abrégé, joint à une misérable Critique, sur lequel voyés Account &c. p. 146. Je suis fâché que l'excellent Homme (*c'est Mr. Rogers Dr. en Médecine, qui dans une Lettre au même Dr. Cromwel Mortimer rembarra d'importance l'injuste Critique*) ait perdu quelque partie de son tems à mon sujet, en réfutant un Homme qui n'a pas traité équitablement mes éforts. Comme on m'en a arraché par force la publication, je n'en fai pas moi-même un fort grand cas. Si je croyois avoir donné lieu à mon Censeur, j'en aurois régret, & je lui en demanderois pardon. *Voy. dans notre supplément Lettre,* IV.

dernière maladie, on lui avoit inſinué la perte que l'on feroit en lui. *On a eu de moi*, répondit-il, *une trop haute opinion. Accablé d'un mal qui me ſera funeſte, j'en ignore la cauſe.* Paroles que je trouve ſupérieures encore à ce mot d'un grand Miniſtre (1), qui, dans ſon lit de mort, & dans le tems qu'une foule de Courtiſans s'entretenoient d'une Comète, qui faiſoit craindre pour ſes jours, s'écria humblement, *La Comète me fait trop d'honneur.* Après cela ne conviendroit-on pas, que l'humilité perfectionna le caractére de Boerhaave, & que, s'il participa à l'humanité par ſes foibleſſes, il s'éleva au-deſſus d'elle par cette vertu? Si donc l'on unit cette conſidération aux quatre autres, on ne pourra s'empêcher d'en conclurre, que, dans ſes erreurs même, il doit être l'objet de notre admiration, & peut nous être propoſé comme un modèle. C'eſt encore comme tel, que je vais le faire enviſager, en montrant en troiſiéme lieu l'uſage

(1) *Le Cardinal* MAZARIN.

ſage qu'il a fait de ſes talens & de ſes connoiſſances.

ARTICLE. III.

JE l'ai déja inſinué commençant cet Eſſai, un homme n'eſt pas véritablement grand, s'il ne s'empreſſe à ſe rendre utile à la ſociété. Les nœuds de l'humanité, le beſoin qu'il a des autres hommes, les ſecours qu'ils lui ont fournis l'y engagent, & malheureux celui, qui ſage uniquement pour lui-même oublie, que l'inſtitution du Créateur, la reconnoiſſance, & même ſon propre intérêt, l'appellent à l'être auſſi pour tous les hommes. Mais ſi cela eſt, on ne ſauroit nier, que plus un homme, &, (pour me borner à mon ſujet,) plus un Savant travaille à ſe rendre univerſellement utile, plus auſſi il devient véritablement grand (1).

L'utilité du Public doit être le but de tout homme, & en particulier de tout ſavant.

Etre

(1) „ Eſt præſtabilior quisque, quo magis ci„ vium animos ornat ſapientiâ, valetudinem cor„ poribus tuetur, & præclarâ artium culturâ „ civili vitæ commoda miniſtrat. . . . . Utilis „ agniti celebratio gloria cenſeatur; quæ ſtulta, „ quoties utili caret, ſi Jovis auditur ad Palladem „ reſponſio." *Orat.* VIII. *in Opuſc. p.* 59. 60.

Etre utile de diverses maniéres, l'être souvent, l'être enfin à plusieurs, c'est se multiplier soi-même, & réünir en soi le caractére de plusieurs citoyens. Or c'est-là le caractére, que j'ai dessein de faire admirer en Boerhaave (1), en le considérant 1. comme membre de la République des lettres; 2. comme Professeur; & 3. comme Médecin.

Et principalement de tout Auteur.

I. Et d'abord on ne sauroit nier, qu'il n'ait occupé une place très distinguée, dans la République des lettres en qualité d'Auteur, du moins, si ce n'est pas par le nombre seul des ouvrages qu'on estime le mérite d'un Ecrivain. Qu'on pése ceux de Boerhaave, & qu'on les

pése,

(1) *Je ne puis me refuser de rapporter ici un passage de Mr. de Reaumur au sujet de Boerhaave. C'est dans ses Mémoires sur les insectes Tom. V. p. 209. de l'Ed. de Paris.* " L'Illustre Mr. Boerhaave, dont nous ne serions pas réduits à „ pleurer la perte, si la durée de la Vie de chaque Homme étoit proportionnée à l'utilité dont „ elle est au Public: Mr. Boerhaave, que plusieurs des plus grands Médecins de l'Europe „ se font gloire de reconnoître pour leur maitre, „ qui a donné tant d'excellens ouvrages de Médecine & de Physique; Mr. Boerhaave, dis-je &c." *Qu'il est glorieux d'être loué de cette maniére par un tel Homme!*

péſe, par rapport à cette quantité de *matiére*, dont ils ſont *chargés* (1), & je conſens à rayer cet article de mon Eloge, s'ils ne l'emportent ſur des tas de volumes bien légers en comparaiſon.

Comment l'on doit juger des Ouvrages.

Pour mettre tout le monde en état de décider ſur ce ſujet, il faudroit examiner les divers écrits de ce grand homme, en faire une analyſe critique, & en fixer ainſi le véritable prix. Mais je n'oſe entrer dans ce détail. J'ai eu occaſion en divers endroits de cet Eſſai, de faire mention de la plûpart des livres qu'il a compoſés. Il y en a quelques-uns, dont l'uſage eſt général; & chercherois-je à faire connoître des ouvrages, que tout le monde lit? Il en eſt d'autres, qui roulent ſur des ſujets uniquement rélatifs à la Médecine; en ferois-je des extraits ennuyeux pour la plûpart de mes lecteurs, & trop imparfaits pour

(1) *J'oſe ainſi imiter en François l'énergie des expreſſions de Boerhaave dans la préface d'un ſes livres*; „ En libellum, mole parvum, gravem materie, nec ſine labore natum. „ *Aphor.*

pour les autres ? Je me bornerai donc à donner une légére idée de deux des principaux livres de Boerhaave, je parle de ses Institutions & de ses Aphorismes. Quoiqu'ils ne roulent que sur la Médecine, ils ne laissent pas de mériter d'être connus de tous les savans. Toutes les sciences peuvent devenir intéressantes, par la maniére dont elles sont traitées.

Caractére des Institutions de Médecine. Le premier des ouvrages que j'ai en vue, fut composé par Boerhaave à l'usage de ses disciples, pour leur servir de guide, dans les leçons qu'il leur donnoit sur la Théorie de la Médecine. Il contient le plan des études d'un Médecin, un abrégé de l'histoire de son art, & un détail des connoissances préliminaires qui lui sont nécessaires. Ce dernier article est le principal, & presque le seul objet de ce livre, & est lui-même divisé en cinq chefs principaux. Le 1. roule sur la description des parties & des actions du corps humain ; le 2. sur les diverses altérations, auxquelles elles sont sujettes ; le 3. sur les signes de

la ſanté & des maladies; le 4. ſur la maniére de conſerver l'une, de prévenir les autres, & de prolonger la vie, & le 5. enfin ſur les ſecours de l'art dans les maladies. Voilà en gros le précis de ce livre, & quiconque le comparera, ſoit du coté de la méthode, ſoit du coté de l'exactitude, avec ce que nous avions de plus parfait en ce genre, en ſentira ſufiſamment & la difficulté & le mérite. Vous y remarquerez une grande lecture des principaux Auteurs, une critique ſage de leurs travaux, & un choix judicieux de leurs découvertes. Notre Auteur, à l'exemple de Newton, dont il ſuit les principes dans cet ouvrage, y montre partout ce vrai gout de Phyſique, que les progrès des Mathématiques, la méthode expérimentale, & l'établiſſement des ſociétés y ont, quoiqu'à la longue, introduites. Il n'y découvre pas une moins grande connoiſſance de l'Anatomie, que les diſſections plus fréquentes & ſurtout du corps humain, de même que l'invention des microſcopes & des injections

ont si fort perfectionnée. En un mot, à la réserve de quelques légers défauts (1), qu'il étoit si difficile d'éviter dans un ouvrage de cette nature, on peut dire avec vérité de son Auteur, qu'il a lû avec gout, observé avec attention, jugé avec

(1) La source des défauts qu'on trouve dans cet excellent ouvrage, doit, si je ne me trompe, être cherchée dans la nature même des premiéres études anatomiques de son Auteur. On voit par l'Histoire de sa vie que dans ses premiéres années Académiques, il eut peu d'occasions d'assister à des démonstrations d'Anatomie, il paroit même que son gout l'entraindit plus dans sa jeunesse vers les expériences Chymiques que vers les dissections. Quelque bon ménager qu'il fut ensuite de son temps, il étoit difficile qu'il en eût pu trouver assez, pour suppléer à ce premier défaut comme il auroit fallu. Il y rémédie pourtant, par la lecture constante des meilleurs ouvrages d'Anatomie, & quelque différence qu'il y ait dans cette étude entre la vuë & l'autorité; le gout & le jugement de Boerhaave la firent presque disparoitre. Je dis presque, car enfin on ne laisse pas de l'appercevoir de tems en tems dans ses écrits. S'agit-il de la Botanique? Boerhaave décrit les Plantes qu'il a vuës; De la Chymie? il rapporte ses propres opérations; De la Physique? l'expérience & le raisonnement sont presque ses seuls Guides. Mais, dans l'Anatomie il hésite quelquefois; disons plus, il s'en fie au témoignage des autres; & si souvent il les corrige, en les comparant les uns avec les autres, il lui arrive d'autres fois de s'égarer avec eux.

avec lenteur, & recueilli avec discernement.

Un an après la publication de cet ouvrage, Boerhaave donna au Public ses Aphorismes à l'imitation d'Hippocrate, mais peut-être dans un meilleur gout. Il s'agissoit de faire, pour la pratique de la Médecine, ce qui avoit été fait pour la Théorie, je veux dire de ranger les diverses maladies du corps humain dans un ordre simple & facile, de les expliquer par des principes clairs & certains, & d'indiquer les méthodes les plus sûres pour la guérison. Chacun de ces articles étoit nécessaire, pour faire un systême méthodique, & aucun d'eux n'étoit facile. Les maladies de notre corps sont en si grand nombre; elles sont si variées & si combinées les unes avec les autres, qu'il ne paroissoit guéres praticable, surtout après les mauvais succès de ceux qui l'avoient entrepris avant lui, de les réduire jamais sous des classes générales & distinctes. Après avoir franchi ce premier obstacle, il falloit en surmonter un second,

Et des Aphorismes de Boerhaave.

& expliquer les maladies après les avoir fait connoître. Aucun des Auteurs qui avoient précédé Boerhaave, ne pouvoient encore ici lui être que d'un foible ſecours. Chacun d'eux en éfet avoit ſuivi dans la recherche des cauſes des maladies tel ou tel ſyſtême particulier ; &, comme tous ces ſyſtêmes étoient défectueux par cela-même qu'ils étoient trop généraux, leurs explications ne pouvoient être qu'imparfaites. Il falloit donc, après avoir fondé une Théorie nouvelle, ou plûtôt après avoir raſſemblé dans un corps, ce qu'il y avoit de vrai dans chacun des ſyſtêmes précédens, choiſir dans chacun de ces ſyſtêmes la véritable ſource des maladies. La même difficulté ſe trouvoit par la même raiſon dans le choix des remédes; Il y avoit de plus une autre ſource de confuſion & d'embarras ici, produite par l'attachement de la plûpart des Auteurs à des ſpécifiques chéris, qui fondés uniquement ſur des expériences détachées, ou ſur des hypothéſes gratuites, ne devoient pas être

être admis à la légère, & ne pouvoient être vérifiés que difficilement. Tels étoient quelques-uns des obstacles que Boerhaave avoit à vaincre dans la composition de ses Aphorismes, & l'on ne peut guéres nier, qu'il ne les ait en éfet surmontés, du moins en grande partie. On trouve donc dans cet ouvrage une description concise mais nette & circonstanciée des divers dérangemens du corps humain (1), de leurs symptômes, de leurs suites, & de leur guérison. L'Auteur commence par déterminer quels sont les maux les plus simples, à la connoissance desquels il nous soit possible d'arriver, & de combinaison en combinaison, il passe par

(1) *Il faut avouër, que ce cours de pratique, bien que supérieur à tous égards, à ce que nous avons de plus parfait sur ce sujet, n'est cependant pas encore tout-à-fait complet. Diverses maladies, (& la chose ne pouvoit guéres être autrement,) y sont omises. On n'y trouve rien sur les maladies de la peau, sur celles des organes des sens, peu de chose sur les maladies du séxe, sur les desordres hystériques, &c. Il seroit à souhaiter, que quelque habile main en expliquant sur les mêmes principes, & dans le même ordre, les maladies omises dans les Aphorismes, achevât de rendre ce Traité parfait. Après tout, quel Ouvrage humain est sans défauts, & combien en trouve-t-on, qui en ayent aussi peu que celui-ci?*

par dégrés aux plus compliqués. Il en fait remarquer la liaison & les rapports, en décrit les signes & les éfets, en déduit les causes, & indique enfin la méthode, qui lui paroît la meilleure pour les guérir. L'attachement à des hypothéses incertaines, ou à des spécifiques mystérieux, est évité scrupuleusement, & l'on ne cesse d'y montrer les inconvéniens de l'un & de l'autre. Le stile de ce livre est pur, mais laconique; l'ordre en est naturel, mais précis. Vous n'y trouverez rien d'inutile; point d'expressions superfluës, ni de circonstances déplacées. Chaque mot renferme un sens; chaque chose conduit au but. Les symptômes préparent aux éfets, & les indications résultent des uns & des autres. En un mot, (que les Arithméticiens me permettent d'emprunter leur langage,) les Aphorismes sont la *preuve* des Institutions, & celles-ci ont été le fondement des Aphorismes. Il y a des ouvrages sur divers sujets, où l'on affecte de suivre la routine des Mathé-

thématiciens. Vous n'y voyez qu'*Axiomes*, & que *Théorèmes*; on y démontre, on y conclut toujours, & ſouvent l'on y conclut fort mal. Je n'en ſuis pas ſurpris, & ſi c'en étoit ici le lieu, je pourrois peut-être prouver, qu'il n'eſt guéres de ſciences, qui n'exige une méthode différente, je dirois volontiers un gout particulier de démonſtration. Mais il ſeroit à ſouhaiter, que les Auteurs s'attachaſſent, à ce qui fait l'eſſence de la méthode des Mathématiciens. Il faudroit ne poſer que des principes indubitables, écarter les incidens inutiles, ne paſſer à un autre ſujet, qu'après avoir approfondi le précédent. Chaque propoſition devroit être, ou une vérité accordée d'avance, & ſuë d'ailleurs; ou bien un fait fondé ſur des expériences ou ſur des autorités certaines; ou enfin une conſéquence néceſſaire de choſes déja prouvées. Il ſeroit important de diſcerner le faux du douteux; l'obſcur de l'abſurde; l'incertain du vraiſemblable; & le probable de l'évident. Voilà ce que

En quoi conſiſte l'eſſence de la méthode des mathématiciens.

les

les Mathématiciens font, & dont ils donnent des exemples dans leurs Traités. C'eſt à ces ſignes qu'on peut reconnoître ceux qui ont profité dans leurs écoles; & ces marques peuvent ſe trouver, dans une hiſtoire; & même dans un ſyſtême de Théologie, de même que dans un Traité de Mathématiques. C'eſt dans ce ſens, que les Aphoriſmes de Boerhaave ſont peut-être un des ouvrages les plus Géométriques, qui ayent parû. Que ſi l'on ſe plaint, qu'il eſt obſcur & difficile, j'en conviendrai: mais, qu'on ſe ſouvienne, que c'étoit un ſyſtême, que le défunt expliquoit lui-même tous les ans; ſurtout qu'on faſſe des éforts pour l'entendre, & pour penſer ſoi-même, & peut-être qu'alors il deviendra moins difficile.

Uſage des ſociétés. Les deux ſociétés les plus célébres de l'Europe ſurent s'attacher un ſi digne ſujet par les liens les plus intimes. L'Académie des Sciences, après en avoir fait ſon correſpondant en 1715, l'admit à l'aſſociation en 1728; & la ſociété Roy-

Royale suivit cet exemple deux ans après (1). Il se rendit véritablement utile à ces deux célébres Compagnies, & par ses correspondances avec plusieurs de leurs membres (2), & par les mémoires de sa façon, qu'il leur communiqua, & par leur canal, au Public (3). Si ses occupations le lui avoient permis, & si sa vie n'avoit pas été trop courte, il auroit sans doute rempli la promesse, qu'il leur faisoit,

(1) *Voy.* SCHULTENS *&c. p.* 37.

(2) *Quoique je ne sois pas en état de fournir au Public une liste complète des savans de l'Europe, qui étoient en correspondance avec Boerhaave, je ne laisserai pas d'en mettre ici une, que je tire principalement des divers endroits des ouvrages de Boerhaave, & en particulier de sa septiéme harangue. Et pour commencer par sa propre patrie, il y avoit pour amis & correspondans Mrs.* de Graaf, Leeuwenhoek, Ruysch, Deventer, Fahrenheyt, *&c. en France Mrs.* Homberg, Du Verney, Vaillant, Jussieu, Nissole, Danty, Tristan, D'Isnard, &c. *en Angleterre Mrs.* G. *&* J. Sherard, Hans Sloane, Mead, Cromwel, Mortimer, &c. *en Italie Mrs.* Marsigli, Malpighi, Monti, Pontedera, Roland, Salvador, Tozei, Tilli, Michéli, &c. *en Allemagne Mrs.* Rivin, Volkamer, Beeringer, Clein, Breyn, Helwing, &c. *en Suisse Mrs.* Scheuchzer, Zwinger, Helwinger, &c. *aux Indes, Mr.* Rumf. &c.

(3) *J'ai déja parlé de ces mémoires ci-dessus pag.* 21.

soit, à la fin-même de ses mémoires, de leur donner divers autres écrits de la même nature (1). S'il étoit glorieux à Boerhaave de participer aux travaux & aux honneurs de ces deux illustres corps, il étoit bien doux pour eux de le compter parmi leurs membres, & d'enrichir leurs mémoires de ses écrits.

C'est obliger le Public que de lui donner les écrits des autres.

Ce n'est pas seulement par ses propres ouvrages, qu'il a obligé la République des lettres; il l'a encore fait en faisant paroître les ouvrages de plusieurs autres grands hommes. Je ne m'arrête pas ici aux éditions, qu'il a procurées d'Au-

(1) *Je ne puis m'empêcher d'apprendre ici au Public qu'une partie du moins des manuscripts de Boerhaave, vient d'être transportée en Russie, par Mr. H. Kaaw son neveu. C'est le sort de ce grand Empire de s'enrichir de nos trésors.*

Je dois aussi faire mention de deux de ses projets, qu'il est d'autant plus fâcheux qu'il n'ait pas exécutés, que peu de gens en sont aussi capables. Le premier c'étoit de donner une Histoire Chronologique des Alchymistes, éclaircie par des expériences, & qui tendoit à prouver que depuis GEBER jusqu'à STAHL ils avoient tous échoué contre un seul & même écueil. *Le second consistoit* à publier les expériences laborieuses, qu'il avoit faites pendant plusieurs années sur les métaux & particuliérement sur le vif argent. *Voy. Account*, &c. *p.* 157.

d'Auteurs tant anciens que modernes, en les enrichissant de ses préfaces. (1) Je me borne plus particulièrement à ces ouvrages d'Auteurs modernes, qui n'auroient peut-être jamais vû le jour sans lui, ou qui du moins ne l'auroient vû de longtems, & dans un état moins parfait. Et quels ouvrages je vous prie? ceux des Marsiglis, des Vaillants, & des Swammerdams. Le premier contient une Théorie toute nouvelle de la mer & de ses productions (2); l'autre une description

(1) *J'en indiquerai ici quelques-uns*; A. VESALII Opera omnia, &c. cura H. BOERHAAVE &c., & B. S. ALBINI &c. *Lugd. Bat.* 1725. 2 *Vol. Folio.* Aphrodisiacus sive de Lue Venerea &c. AL. LUISINI cum præfatione H. BOERHAAVE. *Ib.* 1728. 2 *vol. Fol. Cette préface a été imprimée diverses fois séparément, & traduite en diverses langues* L. BELLINUS De Urinis & pulsibus cum præf. H. BOERHAAVE. *Ib.* 1730. *in* 4. P. ALPINUS De præsagienda vita & morte cum præf. H. BOERHAAVE *Ib.* 1733. *in.* 4. N. PISONIS Selectiores Observationes &c. cum præf. H. BOERHAAVE *Ib.* 1718. *in* 4. *Ejusdem* De cognoscendis & curandis morbis cum præf. H. BOERHAAVE *Ib.* 1736. *in* 4. *&c.*

(2) Histoire Physique de la Mer par le Comte MARSIGLI *Amst.* 1725. *in fol.*

tion de diverses plantes, enrichie de tailles douces, supérieures peut-être à ce que nous avons de plus parfait en ce genre (1); & le dernier, des recherches subtiles sur l'Anatomie des Insectes, remplies de vuës curieuses & utiles sur la structure & sur l'œconomie de notre propre corps (2). Ces derniers trésors appartenoient à Boerhaave; il les avoit achetés, & il aimoit à confesser, qu'il en avoit retiré une très grande utilité. Cependant, il se reprochoit d'en être le seul possesseur. Il se détermina donc à en faire part au Public; il les revit avec soin, les fit imprimer avec exactitude, & du moins également de magnificence, en procura une traduction aussi élégante que fidèle, (3) & les augmenta même en composant & en plaçant à leur tête la

(1) S. VAILLANT Botanicon Parisiense, ou Dénombrement des Plantes des environs de Paris *Leid.* 1727. *fol.*

(2) J. SWAMMERDAM Biblia Naturæ, Sive Historia Insectorum. *Ib.* 1737. 2 *Vol. folio.*

(3) *C'est à Mr.* GAUBIUS *illustre disciple & Collègue de Boerhaave, que le Public est redevable de cette traduction.*

la vie de l'Auteur. Il n'appartient sans doute qu'à un homme aussi riche de son propre fonds, d'être aussi généreux.

II. Il ne l'a pas parû moins en qualité de Professeur; & c'est le second trait, que j'ai indiqué. Dès sa jeunesse accoutumé à enseigner, il donna des leçons sur diverses sciences, avant que d'avoir aucune vocation particuliére dans l'Académie. Ce ne fût qu'en 1701 (1), que les illustres Curateurs de l'Université de Leide, convaincus de sa capacité, & par les liaisons que son mérite lui avoit fait contracter avec quelques-uns d'entr'eux, & par les rapports unanimes de ses disciples, se hâterent de le fixer dans leur Académie, avant même qu'il y eut de chaire de Professeur de vacante. Cette premiére vocation fut suivie successivement de plu-

Véritable maniére d'enseigner les sciences,

(1) *Le 18. Mai, Il fut appellé à donner des leçons sur la Théorie de la Médecine, à la place de Mr. Drelincourt, & fit à ce sujet-là son premier Discours,* pour recommander la lecture d'Hippocrate. " De Commendando studio Hippocratico." *Or. I. p. 1. Voy.* SCHULTENS *&c. p. 26.*

plusieurs autres (1), & il a donné des leçons sur les principales, & presque sur toutes les parties de la Médecine. L'affluence de ses Disciples justifia l'empressement de ses Mécènes; & il n'est presque plus besoin de dire, que Boerhaave eut des Etudians, des divers, des plus reculés, & même des plus barbares climats de l'Europe. Le lieu, où il donnoit ses leçons contenoit à peine ceux qu'un désir d'instruction ou un simple motif de Curiosité y attiroit. On étoit obligé de se presser, & de venir une demi-heure à l'avance, pour s'assû-

(1) *Le 18. Fevrier de l'année 1709. il succéda à Mr. Hotton en qualité de Professeur en Médecine & en Botanique. J'ai fait mention ailleurs (p. 35.) de la harangue qu'il prononça dans cette occasion. En 1714, le 8. Aout il fût fait Professeur du Collège de Pratique, à la place de Mr. Bidlóo, & en 1718. le 21. Septembre, il obtint la chaire de Professeur en Chymie vacante par la mort de Mr. le Mort. (Voy. le titre de son Discours Inaugural plus haut p. 20.) Mais dès l'année 1703, à la sollicitation de ses Disciples, il leur avoit donné des leçons de pratique & de Chymie. Sa seconde harangue.* Sur l'usage des raisonnemens de Méchanique en Médecine *fut faite alors* „ Or. II. De usu Ratio- „ cinii Mechanici in Medicina „ *in opusc. p. 9. Voy. aussi* SCHULTENS, *&c. p.* 26—38.

ſûrer une place, & ceux qui étoient moins diligens, étoient obligés de ſe tenir debout. C'étoit à un tel Auditoire, que Boerhaave donnoit ſes leçons les quatre premiers jours de la ſemaine. Cet homme, ſi plein d'idées ſublimes, ſavoit là ſe mettre à la portée de tous ſes Auditeurs, fourniſſant une preuve illuſtre, que les ſciences ne ſont épineuſes que par la maniére dont elles ſont enſeignées. Jamais il ne ſe ſervoit de cahiers (1), & cependant, jamais il ne ſe trouvoit embaraſſé; jamais il ne devenoit obſcur. Ses leçons étoient toûjours parfaitement liées, & tous les ans, les mêmes pour les choſes, quoique variées pour le tour & l'expreſſion. Il commençoit par les choſes les plus ſimples, y conformoit ſes termes & ſes geſtes, & varioit continuellement ſon ſtile, ſelon la nature des ſujets. Il ſuivoit avec exactitude l'ordre de ſes matiéres, & paroiſſoit ainſi apprendre lui-même avec ceux qu'il in-

(1) Excepté dans ſes cours Chymie & dans ſes leçons publiques: voyez *an account* &c. *p.* 66.

instruisoit. Il s'insinuoit dans leur esprit, & par la gravité de son action, & par le tendre intérêt, qu'il paroissoit prendre à leurs progrès. On comprenoit facilement, & on pouvoit retenir longtems ce qui sembloit ne lui rien couter à digérer ni à énoncer. Les applications fréquentes & d'ordinaire justes, qu'il faisoit de passages d'Auteurs & surtout de Poëtes anciens, ne contribuoient pas peu à éclaircir ou du moins à égayer ses sujets. Il ne manquoit non plus jamais de comparaisons familières, ou d'histoires particulières, qui, en lui servant d'exemples ou de preuves, réveilloient l'attention de ses auditeurs, & leur rendoient faciles & l'intelligence & le souvenir de ses leçons. Je puis assûrer, que jamais, on n'en sortoit, sans se sentir pénétré d'une satisfaction intime, fruit de l'augmentation des connoissances, qu'on venoit d'acquérir. Suivez maintenant ce grand homme occupé dans le cours d'une journée à donner une heure, l'été dans le Jardin Académique, à la dé-

démonstration des plantes, & l'hiver dans le laboratoire, aux opérations de la Chymie, une autre dans l'Auditoire public à l'explication de quelque matière curieuse, soit de Médecine, soit même quelquefois de Philosophie, & deux autres à ses cours sur la Théorie & sur la Pratique de la Médecine. Représentez-le vous assidu à tous ces exercices remplacer les jours, que des solemnités, soit publiques, soit particulières, le forçoient de perdre, en y substituant ceux dans lesquels il étoit libre. Non content de ces travaux, il en sollicitoit lui-même de nouveaux. Il obtint que l'on rouvrit un hôpital de malades, qui avoit longtems été fermé aux Etudians. Quoique cet hôpital fût très peu considérable en lui-même, & par le nombre & par la qualité des maladies qu'il y avoit à traiter, il le devint extrèmement par les leçons de Boerhaave, qui venoit deux fois par semaine y visiter les malades, en présence de ses Disciples. C'étoit en éfet dans ces exercices, qu'éclattoit principalement

& de traiter les maladies. sa capacité. Pour se rendre utile à ses Auditeurs, il leur faisoit, au lit de ses malades, l'application de ses principes, & surtout de sa méthode. Il leur détailloit d'abord toutes les circonstances de la vie de ceux, qu'il s'agissoit de guérir, qu'il avoit pû découvrir, & qui pouvoient, en quelque manière servir à son but (1). Il leur faisoit ensuite remarquer avec soin tous les symptômes du mal, dont ils étoient spectateurs, & leur montroit l'usage, qu'il falloit faire de ces signes. De ces principes, sur lesquels il s'étendoit le plus, il passoit à la recherche de la cause, qui produisoit tous ces éfets. Il découvroit ainsi, (si la chose étoit pos-

(1) *C'est cette attention non seulement aux circonstances de la vie de ses malades, mais encore aux saisons, aux climats, aux changemens de tems, &c. que notre Auteur admiroit dans Hippocrate, & qui lui faisoit dire, que* lui seul avoit décrit plus de Phénomènes des diverses maladies, que les Médecins de tous les autres siécles ensemble." Sentio... „ omnes quorum memoria extat, omnium sæ- „ culorum viros medicos, tot in morbis phœ- „ nomena, ne junctis quidem operis descripsisse, „ quot nobis relinquenda curavit, solus ille ar- „ canorum vitæ scrutator." *Or.* I. *in Opusc. p.* 4.

possible,) le genre de la maladie présente. Il passoit ensuite au prognostic qu'on pouvoit faire des suites qu'elle auroit. Ce prognostic étoit en général fondé sur ces deux principes ; le dégré de violence des symptomes, & celui de vigueur des fonctions, Par le premier il déterminoit l'éfort du mal, & par le second les forces de la nature pour lui résister, en un mot ce qu'il y avoit à craindre & à espérer. Les indications résultoient nécessairement de tout ceci ; on découvroit ce qu'il falloit faire, pour s'opposer à la nature même du mal ; s'il y avoit quelque symptôme pressant, ce qui pouvoit l'addoucir ; & enfin ce qui pouvoit aider & soutenir la nature. Les remèdes répondoient à cette indication, & par le succès, dont ordinairement ils étoient suivis, les Etudians se voyoient animés à se régler un jour sur une pratique aussi méthodique & aussi raisonnée. Voilà une partie des soins, que notre Maître se donnoit pour nous. Un homme si capable d'enseigner,
 &

& si disposé à le faire, n'a-t-il pas dû former, pour la postérité, des Médecins, qui en suppléant à sa perte, la fissent par cela-même d'autant plus regretter.

L'étenduë de la pratique d'un Médecin, III. En troisième lieu enfin j'ai proposé Boerhaave, comme Médecin. On sait assez, que de tous les païs de l'Europe, (j'ai presque dit du monde,) on accouroit vers lui (1). Les personnes, qui ne pouvoient pas s'y rendre elles-mêmes, tâchoient de profiter de ses avis, en le faisant consulter sur leurs besoins (2). Tous les jours il recevoit des lettres de divers Médecins, (& en dernier lieu, la plûpart ses élèves,) qui s'addressoient à lui, en lui proposant les cas particuliers, sur lesquels ils demandoient ses vuës & ses conseils. Tel autrefois Hippocrate voyoit dans les diverses villes & de la Grèce & de l'Asie,

(1) *Il donnoit trois heures par jour aux malades qui venoient le consulter ; & le nombre de ceux-ci étoit, un jour portant l'autre, entre vingt & quarante.*

(2) *Il reçut une lettre d'une province reculée en Asie, avec cette adresse, à Monsr.* BOERHAAVE Médecin en EUROPE. Voyez *account* &c. p. 112

ſie, des Médecins qui lui faiſoient part des cas ſinguliers qu'ils obſervoient, & qui, en augmentant le tréſor de ſes connoiſſances, en recevoient en échange des lumières & des directions. Il étoit juſte, que celui qui eut une ſi grande conformité avec le Prince de la Médecine, par ſon exactitude à obſerver & ſa candeur à agir, en eut une également marquée avec lui, par l'étenduë de ſa réputation, & l'étenduë de ſes correſpondances.

Cependant, & par une des contradictions de l'eſprit humain, c'eſt ce concours même de diverſes perſonnes & de diverſes nations, qui révolte. Honteux d'être obligé d'admirer, on cherche à ſe dédommager par la critique. *Quoi*, dit-on, *ſeroit-il bien poſſible, que la pratique de ce Médecin fut ſi merveilleuſe? Ses remédes étoient-ils donc des ſpécifiques? Le voir étoit-ce être guéri? Qu'il ait été habile tant que vous voudrez, la multitude de ſes autres affaires, le nombre des malades, le peu de tems qu'il*

donne ſouvent lieu à des déclamations.

qu'il leur donnoit, doivent avoir rendu sa pratique aussi superficielle que précipitée. Quand on ne peut pas suivre le cours d'une maladie, peut-on se flatter de la guérir? Telle est l'objection, je n'ai garde de la dissimuler; & quand je le voudrois, le pourrois-je, sans paroître fuïr une discussion, qui dans le fonds tournera toujours à la gloire de mon Maître. Mais qu'on me permette de proportionner mes réponses au caractère de ceux qui répètent avec tant d'emphase cette objection.

ou méprisables, Lorsque des gens, qui réellement ont aussi peu de connoissance de la capacité de Boerhaave, qu'un aveugle en a des couleurs, se répandent en lieux communs, aussi injurieux que méprisables, sur son compte, lorsqu'ils disent, *au fonds il n'étoit pas plus grand Médecin, que tant d'autres; il s'est trompé comme eux; il ne s'est pas guéri lui-même; on y couroit, parce qu'il avoit la vogue;* &c. le silence convient à des déclamations de cet ordre. Que si cependant ils insistent,

la meilleure réponſe que l'on puiſſe leur faire, c'eſt de leur demander à leur tour ; vous qui taxez de préjugé la réputation de Boerhaave, ſi vous vous fuſſiés trouvez dans quelque état fâcheux, ignoré de vos Médecins, ou ſupérieur à leurs remèdes, qu'euſſiez-vous fait?

ou faciles à repouſſer.

Mais il eſt des perſonnes, qui font cette objection avec plus de lumières, quoique ſouvent avec moins de modération encore. J'ai des conſidérations plus directes à faire valoir, pour leur répondre ; & en voici quelques-unes.

Toutes choſes égales, plus un Médecin a de tems, mieux il doit réüſſir.

I. Il n'eſt pas douteux, que ſi Boerhaave avoit eu plus de tems, il auroit pû avoir plus de ſuccès. S'il n'avoit eu ni leçons à donner, ni travaux à achever, ni livres à mettre au jour, il auroit pû s'attacher avec plus d'application &, par cela-même, plus de bonheur encore à la cure des maladies. Un eſprit, quelque vif & quelque juſte qu'il ſoit, agit ſans doute avec plus de certitude, dans le calme & dans la liberté, que dans le trouble & parmi les diſtractions. Surtout il

est indubitable, que plus on peut mettre de tems à observer & à méditer, plus les jugemens que l'on porte sont assûrés. Ceci est principalement vrai dans la Médecine. Le meilleur moyen de réüssir, c'est de se déterminer avec lenteur. Si donc ceux qui font l'objection, ne veulent dire autre chose si ce n'est, que Boerhaave eut, toutes choses égales, mieux réüssi dans sa pratique, s'il eut eu moins d'occupations & plus de tems, ils n'avanceront rien, que l'on ne puisse facilement leur accorder. La question se réduira seulement à déterminer, s'il seroit à souhaiter, qu'il se fût borné à la cure des maladies. Mais alors que seroient devenus ses ouvrages, ses leçons, & même ses études? Il n'eut peut-être jamais acquis alors ce systême lié de connoissances, ces idées nettes des organes & des opérations du corps humain, cette facilité à discerner & à guèrir les maladies. Or, je le demande, tout cela est-il de si peu d'importance? n'est-il rien au prix d'un dégré supérieur de perfe-

fection dans la pratique, que je viens de prouver incertain? C'eſt à ceux, qui le ſoutiennent à peſer toutes ces choſes, avant que de porter un jugement ſi définitif.

Il eſt difficile d'évaluër le mérite de la pratique d'un Médecin.

2. Mais on va plus loin; on rabbaiſſe entiérement la pratique de Boerhaave, ſous prétexte qu'elle eut pû être plus parfaite: *Bien loin*, dit-on, *d'avoir été utile au monde, il a dû lui être nuiſible; & il ſeroit à ſouhaiter, qu'on eût préferé à ſes avis ceux de Médecins, peut-être moins habiles, mais au moins plus aſſidus & plus attentifs.* Mais de grace comment le ſait-on? Qu'on produiſe un calcul, où d'un coté l'on évaluë la ſcience de Boerhaave & celle des autres Médecins, & où de l'autre on balance les éfets, qui ont du ſuivre de leurs pratiques? Quand on ſe mêle de décider ſur des queſtions de ce genre, & d'eſtimer au juſte des différences délicates & peut-être inſenſibles, il faudroit ſe trouver en état de faire de pareils calculs. Mais juſqu'ici les plus grands Antagoniſtes de Boerhaave ſe ſont trop défiés de

de leur Arithmétique, pour en venir à une preuve auſſi peu équivoque.

Juſqu'où ſon étenduë peut ſervir de marque.

3. Il eſt difficile de concevoir, que ſi ſa pratique n'avoit pas été heureuſe, elle ſe fût ſoutenuë ſi longtems. Sa réputation bien loin de diminuër s'eſt augmentée tous les jours. Tous les jours on a vû chez lui une égale affluence de malades de diverſes nations. Le nombre s'en eſt accrû juſqu'à la fin de ſa vie, & les rapports de ceux qui venoient de le conſulter, en encourageoient d'autres à prendre le même parti. Et ici remarquez, qu'il ne s'agit pas de gens de la lie du peuple, mais de perſonnes aiſées, qu'une bonne éducation doit avoir renduës plus éclairées & moins crédules. Ce n'eſt pas un homme, qui s'exhale en promeſſes vagues; qui ſe conduiſe d'une manière myſtèrieuſe; qui cherche à impoſer par un jargon ſententieux; c'eſt un Médecin lent, ſimple, peu flatteur. Un ſimple préjugé a-t-il fait agir pendant un ſi grand nombre d'années tant de perſonnes de divers

cara-

caractères & de divers climats? Une prévention peu fondée les a-t-elle seule engagés, à supporter les fatigues de voyages souvent longs, les desagrémens d'un païs étranger, les dépenses inévitables en pareils cas (1)? En vérité les modes ne sont pas si constantes, lorsqu'elles sont accompagnées de tant de desagrémens; à moins qu'il ne s'y trouve quelque utilité réelle, qui dédommage ceux, qui les suivent: & l'on sera toujours porté à conclurre, que si Boerhaave a été si couru, c'est qu'il a été véritablement utile.

L'étendue de la capacité en fournit une Marque moins équivoque.

4. Après tout la chose est bien naturelle. Une science étendue, des correspondances fidéles, une pratique nombreuse, doivent nécessairement rendre un Médecin habile. Si ces caractéres sont peu communs, ils distinguent par cela-mê-

(1) *Je prie mes lecteurs de faire attention à toutes ces circonstances; elles peuvent servir à distinguer la vogue de certains charlatans, de celle qu'a eue Boerhaave.*

même avantageusement celui qui les réünit, de ceux qui n'en ont que quelques-uns, ou qui les ont moins parfaitement. Plus Boerhaave fut ſavant, plus il fut lié avec les ſociétés & les Médecins de l'Europe, plus enfin il eut d'occaſions d'exercer ſa pratique, plus elle doit avoir répondu à ſa réputation.

Un Médecin fort employé eſt ſurtout utile, dans les cas extraordinaires.

5. Remarquez enfin, que c'étoit le plus ſouvent ſur des cas rares & épineux qu'on venoit le conſulter, ſur tout en dernier lieu. Ces cas, qui avoient échappé à des obſervateurs ou moins attentifs ou moins employés, avoient quelquefois & ſouvent été obſervés par Boerhaave. Il ſe trouvoit par là mieux en état d'indiquer des ſecours contre des maux qui ne lui étoient pas inconnus, que ceux qui n'avoient pas encore eu occaſion de les obſerver. Lors même qu'il ne pouvoit pas ſuivre tout le cours de ces maladies ſingulières; en donnant ſon avis fondé peut-être ſur une obſervation unique, il indiquoit aux autres Médecins une route qu'ils pou-

pouvoient ſuivre. Ceux-ci en marchant ſur ſes traces achevoient ſouvent une cure, à laquelle il leur avoit frayé le chemin.

Concluſion de ces réflexions. En voilà ſans doute aſſez, pour engager les gens ſages, ſinon à ſe former les plus grandes idées de la pratique de Boerhaave, du moins à ne pas ſe précipiter dans l'excès oppoſé. Il ne me reſte plus qu'à le juſtifier d'un autre reproche qu'on lui a fait, pendant ſa vie, & dont on noircit encore ſa mémoire.

Plaintes ordinaires ſur la pratique des Médecins. On ſe plaint, qu'il n'avoit ni aſſez de politeſſe ni même aſſez d'égards pour ſes malades. Il leur faiſoit, dit-on peu d'accueil, les recevoit d'un oeil ſec, les congédioit bruſquement. On inſiſte avec plus de vivacité encore, & c'eſt, le croiroit-on? Sur ſa ſincérité pouſſée à l'excès. Il diſoit trop ingénument ſa penſée à ceux qui avoient recours à lui, ſoit en traitant leurs maux de bagatelles, ſoit en leur en annonçant trop cruëment les funeſtes ſuites.

Embarras, où ils se trouvent. Je ne puis m'empêcher ici de déplorer la situation des Médecins. On les consulte ; mais qu'il leur est difficile de répondre & d'agir d'une maniére satisfaisante ! Déclarent-ils ouvertement leur pensée, ce sont des Médecins fâcheux qui desespèrent ; la déguisent-ils, ce sont des flatteurs qui endorment. Différent-ils à se déterminer ; ce sont des ignorans qui n'entendent rien à la cause du mal ; (& souvent l'on dit vrai.) Prescrivent-ils dans les commencemens des remèdes peu éficaces, mais innocens, on taxe leur conduite de charlatannerie ; (pourquoi la leur rend-on nécessaire ?) Précipitent-ils la cure par des remédes violens ; ce sont des téméraires qui risquent le tout pour le tout. Agissent-ils lentement & par dégrés ; ils temporisent, ils trouvent leur compte à faire durer le mal. Avouënt-ils l'impuissance de leur art, & disent-ils, qu'il ne faut attendre du secours que de la nature ; on décide, qu'ils abandonnent le malade.

Dès

Dès lors on se croit autorisé à prendre indifféremment du premier venu quelque reméde, dont il exaltera les vertus merveilleuses, sur tout s'il en cache la préparation, comme si un Médecin n'étoit infaillible, que lorsqu'il craint un fâcheux avenir. Hé quoi! lorsque l'art ne peut plus aider la nature, n'y a-t-il plus moyen de lui nuire? & un cas presque desespéré, ne peut-il pas le devenir encore davantage?

Nécessité de la candeur, dans l'exercice de la Médecine.

Après cela est-il nécessaire de justifier Boerhaave de ces minuties, qu'on lui reproche? S'il déplut par sa simplicité, ce fût dans un siécle, où *un chat n'est plus un chat*. Pour lui, il avoit un compte trop exact à se rendre de son tems, pour le dissiper en vains égards, & en frivoles bassesses. Il se formoit des idées trop nobles & de l'homme & du Médecin, pour croire, qu'il fût de la dignité de l'un ou de l'autre, de mendier les suffrages & l'encens du Public. Surtout il étoit fermement persuadé, que la

candeur eſt la grande vertu du Médecin, & que par elle il répond, comme il le doit, à la confiance du malade. La nature de ſon engagement avec lui, les rélations de l'humanité, les loix de la Religion, voilà les motifs de ſa conduite. Pourroit-elle être blâmée par des perſonnes faites pour la ſociabilité, & pénétrées du Chriſtianiſme? Pourrois-je moi-même m'arrêter ſur une plus belle idée, & achever mieux le portrait de Boerhaave, qu'en tirant des reproches mêmes qu'on lui fait, des preuves évidentes de ſa probité & de ſa Réligion.

Portrait de Boerhaave. Je l'avouë; en réüniſſant les traits diſperſés dans cet Eloge, j'ignore dans quels termes je pourrois exprimer l'idée, que je me forme de ce grand homme. Il fût ſavant, ſans orgueil; humble, dans le ſentiment de ſes foibleſſes; & utile à tout le monde par l'uſage qu'il fit de ſes connoiſſances. Si donc ſa Patrie a conſacré ſes cendres, par des larmes pu-

publiques, ne doutons pas que la Postérité n'immortalise sa mémoire par ses éloges, & par son ardeur à profiter d'un si parfait modèle.

- - - - De tam magno restat...
Nescio quid, parvam quod non
bene compleat urnam,
At vivit, totum quæ gloria com-
pleat orbem.

Ovid. Metam. L. XII. ℣. 615.

Tel est l'homme, que nous possédions; Tel est celui que nous avons perdu. Apprenons de lui la vertu, & le véritable chemin des travaux & de la fortune. Réglons & notre vie & nos études sur son exemple. C'est ainsi que nous nous rendrons agréables à Dieu, & utiles aux hommes. Notre attachement aux beaux arts, pendant le court espace de la vie, nous attirera des louanges aussi glorieuses que méritées & durables; & la Postérité, pour prix de notre em- *Utilité d'un pareil modèle.*

preſſement à lui être utiles, conſervera à jamais notre ſouvenir (1).

(1) *C'eſt ainſi que j'irite les paroles mêmes de Boerhaave à ſes Auditeurs, dans ſon Eloge funèbre de ſon illuſtre Collègue Albinus.* „ Talem habuiſtis, „ talem amiſiſtis virum! Diſcite ex illo virtutem, „ & verum laborem, quæque his ſemper paratur „ Fortunam! Vitæ & ſtudiorum rationem ad „ hoc Viri exemplum componite. Ita cari Deo, „ hominibus utiles, honeſtæ laudis gloriâ immortales, & brevi hac vitâ ingenuarum artium invento cultâ, omnem pulchre merendo poſteritatem Veſtrûm facietis memorem." *Orat. VI. in Opuſc. p.* 53.

F I N.



SUP-

SUPPLEMENT I.

Extrait de l'Ouvrage Anglois sur l'Histoire &c.

DE BOERHAAVE,

OU

Quelques découvertes en Médecine qui lui sont attribuées. p. 173—183.

„ NOus avons marqué ci dessus, „ (Account &c. p. 38. & p. 11. „ de cet Essai) avec quelles restric- „ tions judicieuses, il vouloit qu'on „ se servit dans la Médecine de rai- „ sonnemens pris de la méchanique. „ Les Systêmes de l'ACIDE & de „ l'ALCALI, des effervescences, „ de la fermentation & de la putrè- „ faction, n'étoient pas moins en vo- „ gue autrefois dans l'explication „ des Phénomènes; Quoique les „ termes même dont on se servoit, „ fussent indéterminés & appliqués „ mal à propos. Quelquefois des

„ *Alcalis* étoient pris pour des *Acides*, & ceux-ci pour des *Alcalis*. La ressemblance du mouvement intestin faisoit, qu'on confondoit souvent l'*effervescence*, la *fermentation*, & la *putréfaction*, sans égard à la différence de leur cause & de leurs éfets. Les *esprits volatils*, soit *vineux* soit *alcalis*, étoient regardés, par des écrivains du premier ordre, comme étant d'une même nature sulphureuse; Et ce qui est plus absurde encore, les esprits animaux passoient pour participer à ces mêmes qualités. C'étoit sous ce faux point de vuë, que Boerhaave trouva ces importantes matières; Mais quiconque comparera *leur* histoire dans sa Chymie avec l'application qu'il en fait, dans les chapitres de ses Aphorismes, où il traite de l'altération la plus simple & la plus naturelle des humeurs animales, sera obligé de convenir, que tant la Philosophie que la Médecine en ont retiré des avantages considérables.

„ L'ex-

„ L'explication des fonctions de „ plusieurs viscères, dans la partie „ physiologique de ses Institutions, „ est à la fois & plus satisfaisante & „ plus succincte, que celle d'aucun „ autre Auteur qui l'ait précédé, sur „ tout pour ce qui regarde l'estomac „ & la ratte. Combien de différen- „ tes causes n'assignoit-on pas à la di- „ gestion & à la chylification? Après „ les avoir toutes pesées, il montre „ en quoi & jusqu'où elles contri- „ buënt réellement à cet usage. „ Celui qu'il attribuë à la ratte ex- „ plique, comment l'Animal peut „ après l'extraction de ce viscère „ continuer de vivre, pour quel- „ que-tems, dans un état passable.

„ Avoit-on démontré avant no- „ tre Auteur, que la chaleur de „ l'Animal dépend entiérement du „ frottement des fluides & des so- „ lides? Avoit-on observé que „ l'air, pendant qu'il est mêlé avec „ nos humeurs qui circulent, perd „ la propriété élastique de l'air ex- „ térieur, que la séparation de ses „ parties empêche qu'elles n'exer- „ cent l'une sur l'autre leur force „ ré-

„ répulsive ; Et qu'elles la regagnent, en se rapprochant, par la coagulation des fluides? Les Phénomènes surprenans d'un air échauffé, dans lequel un animal meurt en peu de minutes d'une fièvre maligne & presque pestilentielle ont été découverts par des expériences faites à sa requisition & suivant ses avis. *

„ Le chapître sur les *sens internes* montre l'utilité de la métaphysique appliquée à ce sujet. Ceux qui roulent sur le *sommeil* & sur la *nutrition* sont en quelque sorte nouveaux. Pour ce qui est de l'excellence supérieure des quatre dernières parties de ses Institutions, je veux dire de la *Pathologie*, de la *Semeïotique*, de *l'Hygiene*, & de la *Thérapeutique*, il suffit d'indiquer l'usage qu'en a fait le savant & ingénieux Médecin ARBUTHNOT † dans son Traité de la diéte.

„ Dans la partie Chirurgicale des *Aphorismes* de BOERHAAVE, „ les

„ * *Elem. Chem. Vol. I. p.* 275.

† Practical Rules of Diet. *Lond.* 1732. 8.

„ les chapîtres ſur *l'obſtruction*, & „ ſur l'inflammation paſſent, & à „ juſte tître, pour originaux. Ceux „ qui roulent ſur le *ſquirre*, le *can-* „ *cer*, & les *maladies des os* four- „ niſſent diverſes obſervations im- „ portantes, qui avoient échappé „ à d'autres Auteurs. Qui avant „ le nôtre avoit obſervé que *la* „ *membrane ædipeuſe & calluleuſe*, „ eſt le ſeul ſiège de tous les ulcè- „ res ſinueux & fiſtuleux? En un „ mot, tout ſon ſyſtême de Chi- „ rurgie n'eſt pas moins exact que „ concis.

„ On convient que ſes obſerva- „ tions ſur la *bile*, & les *maladies* „ *bilieuſes*, ſur *l'inflammation du* „ *foye*, ſur les diverſes eſpèces de „ *jauniſſe*, ſur la *mélancholie*, & „ ſur les *deſordres hypocondria-* „ *ques* ſurpaſſent tout ce qui avoit „ été écrit auparavant ſur ces ſu- „ jets. Avec quelle netteté cette „ obſcure, quoique vraye, doctrine „ d'HIPPOCRATE ſur *l'humeur* „ *atrabilaire*, n'eſt-elle pas confir- „ mée & éclaircie par les obſerva- „ tions de nôtre Auteur, & par

„ l'u-

„ l'usage qu'il fait des derniérs
„ découvertes en anatomie & en
„ chymie? Les marques les plus
„ vives d'un génie véritablement
„ pratique n'éclattent-elles pas
„ dans la composition de ces cha-
„ pitres?

„ Celui qui roule sur la *fièvre en*
„ *général* surpasse tout ce que nous
„ avons sur ce sujet. Quel auteur,
„ avant le nôtre, avoit donné une
„ définition de la fièvre, qui fût
„ au-dessus de toute exception?
„ personne; non pas même BEL-
„ LINI. Le *véritable usage du*
„ *Quinquina* dans les fièvres inter-
„ mittentes, & les *maladies chro-*
„ *niques*, causées par *l'abus* de cet-
„ te écorce, n'avoient été obser-
„ vées aussi exactement par aucun
„ écrivain, sans en excepter même
„ l'immortel SYDENHAM. La
„ description & la cure de la nom-
„ breuse cohorte des *maladies in-*
„ *flammatoires*, telle qu'il nous l'a
„ donnée, demeurera vraisembla-
„ blement aussi inaltérable que la
„ nature humaine.

„ Dans la classe des maladies
„ *chro-*

„ *chroniques*, le sujet de la rage, „ & tout ce qui a rapport à la *morsure d'un chien enragé* est de „ main de maître. Quoi qu'il n'ignorât pas la multitude des spécifiques prônés dans ce cas, de „ tous les autres le plus affreux, „ cependant (dit-il,) depuis l'origine de la médecine, les plus fameux dans cet art ont presque „ tous déploré, qu'il n'y avoit que „ peu de fonds à y faire. En éfet „ * *après la morsure, à peine un* „ *seul*

* „ L'Auteur paroit s'être exprimé d'une manière aussi forte, dans le dessein de nous animer à quelque nouvelle découverte. Quoique, „ depuis ce tems-là, deux de nos plus grands „ médecins ayent introduit l'usage du *pulvis antilyssus*, le succès n'y a pas assez répondu, „ sur tout pour peu que le mal soit avancé, pour „ qu'il y ait de la prudence à abandonner la méthode générale de la cure, qui se trouve dans les „ Aphorismes de BOERHAAVE. De nouvelles „ observations pourront nous apprendre ce que „ l'on peut espérer du *coronopus*, c'est l'herbe de „ corne de cerf, de l'étoile de terre, des préparations mercurielles, des vésicatoires, des saignées abondantes & réitérées, pour dissiper „ une hydrophobie confirmée : Nous devons cependant des remercimens à ceux, qui ont publié les premiers heureux essais.

Voilà tout ce que notre Auteur dit sur ce sujet ;

Sup-

„ *seul prophylactique*, ou préser-
„ vatif *a-t-il été découvert contre*
„ *l'hy-*

Suppléons à sa brieveté. Mr. C. Mortimer nous apprend dans les Trans. Phil. N. 443. *p.* 360. *que le* 16. *Nov.* 1671. le Chev. R. Moray présenta à la société Royale une certaine plante, (qui fut nommée par Mr. *Ray Lichen terrestris cinereus*) qu'il assûra être très bonne pour guérir des chiens *mordus par des chiens enragés*, fondé sur une expérience que son Altesse Royale (*le Duc d'YORK*) en avoit fait faire sur une meute de chiens mordus par un chien enragé, qui tous furent guéris à la réserve d'un seul, à qui on ne l'avoit pas donnée. (*Voy. aussi une lettre de Mr. Oldembourg; datée de Londres le* 6. *Juil.* 1672. *dans le recueil des lettres de Mr. Ray &c. publié par Mr. Derham en* 1718. *in* 8. *Philosophical Letters &c. p.* 110.) *Le Chev. Hans Sloane publia dans les Trans. Phil. N.* 237. *p.* 49. *une lettre de Mr. George Dampier au fameux voyageur Guillaume Dampier son frere, datée d'Exmouth du* 11. *Nov*, 1687. *dans laquelle il lui enseignoit & lui recommandoit pour la rage, une poudre composée de parties égales du Lichen susdit & de poivre noir. C'étoit un secret de famille, mais infaillible, & éprouvé sur lui-même.* (Probatum est, *dit-il*) *La dose pour un homme étoit de près de quatre scrupules le matin, après une saignée, & des ablutions de la tête, du visage, des mains, mais sur tout de la partie morduë, &c. Morison en parlant de cette herbe, qu'il appelle* Musco-fungus terrestris latifolius cinereus terrestris, Hepatica facie, *ajoute que c'est* un remède excellent contre la morsure d'un chien *enragé* (*Plant. Hist. Univ. &c. P. III. p.* 632.) *Boerhaave n'en donne pas tout-à-fait cette idée, quand il dit* ni le Lichen &c. élevé par d'autres jusqu'aux nuës; (aliisve in cœlum elato

„ *l'hydrophobie*, c'est le symptôme
„ d'avoir l'eau en horreur, *& il n'y*
a

elato Lichene cinereo terrestri Aph. §. 1147.) *Quoiqu'il en soit, la poudre de Mr. Dampier devint officinale à Londres en* 1720. *par le collège des Médecins de cette ville, à la recommandation de Mr. Sloane; qui en étoit alors le Président, & c'est ce que l'on nomme à présent* pulvis antilyssus. *On vit paroître en* 1735. *une feuille volante du célèbre Dr. Mead, dans laquelle il change la proportion des ingrédiens, en mettant deux parties de Lichen sur une de poivre noir. Le Dr. C. Mortimer, pour rendre ce remède plus efficace, voudroit, & ce semble avec beaucoup de raison, qu'on y ajoutât l'usage des bains & des fomentations chaudes, préférablement aux applications froides (Transf. Phil. N. 443. p. 318.) Il propose outre cela (Ibid. 360.) une nouvelle amélioration de la dite poudre, qui consiste à y ajouter, à parties égales, une autre herbe présentée à la société Royale le 7. Mars* $167\frac{1}{2}$. *par le même Chev. Moray, comme ayant réussi sur une meute de chiens du Duc d'YORK. Cette herbe nommée alors* Stellaria *ou* étoile de terre *faisoit le principal ingrédient d'un nouveau remède pour la rage, du Chev. Gordon; publié dans les Transf. Phil. N. 187. par ordre du Roi JAQUES II. Mr. Sloane également zélé pour l'avancement des sciences & pour le bien du genre humain, l'envoya de la part de la société Royale à Mr. Ray, dans une lettre du 21. Juin 1687. en lui en demandant son avis, car, quoiqu'elle crût en Angleterre; elle y étoit aussi peu connue qu'une plante des Indes. Mr. Ray, dans sa réponse, la rapporte au* Lychnis viscosa, flore muscoso, C. B. (*Voy. Phil. Lett. p.* 208. 209. *& Raji Hist. Plant. Vol. II. p.* 1002.) *& c'est cette herbe, qui, par son suc visqueux, arrête les mouches, & qui, pour cette rai-*

„ *a point d'exemple croyable d'aucune cure, après l'apparition de* „ *ce symptôme.* Notre Professeur „ avoit eu le courage de voir, jusqu'à leurs derniers momens, divers malades dans l'hydrophobie, „ & la description qu'il faisoit de „ leurs agonies étoit si vive, qu'un „ de ses auditeurs, homme nullement pusillanime, protestoit qu'il „ eut souhaité d'être absent, pendant cette partie de la leçon, & „ que de sa vie il ne voudroit l'entendre une seconde fois.

„ Quelle méthode de traiter la „ goutte a été trouvée aussi sûre &

raison, est aussi appellée Muscipula *& en Anglois* Spanish Catch-fly (Arrête-mouche d'Espagne) *dont-il s'agit ici. Je ne suis pas au fait de ce qui regarde le* Coronopus *ou* Corne de Cerf. *Pour ce qui est du vif argent, on trouve dans les Trans. Phil. N. 441. p. 244. une lettre du Dr. Rob. James au Chev. Hans Sloane, dans laquelle il rapporte divers essais du Turbith minéral faits sur diverses meutes, & même sur trois personnes. Comme cette lettre a paru en Hollandois dans un livre intitulé* Uytgeleeze Verhandelingen *&c.* in 8. 2 Deel. 2 stukje. *p.* 294. *& qu'on en trouve un extrait dans le Journal des Savans, je n'en dirai pas d'avantage pour ne pas allonger encore cette note, peut-être déja trop longue.* Not. du Trad.

„ & aussi utile que celle; qu'il a „ recommandée *?

„ Qui est-ce qui a décrit & distingué aussi exactement que lui; „ les *différentes espèces de scorbut*, „ qui exigent une cure aussi différente & même aussi contraire l'une à l'autre, qu'aucune des maladies les plus opposées? Mais, „ pour ne nous pas écarter de la „ brièveté, que nous nous proposons, n'insistons que sur ce qui „ est généralement reconnu, & qui „ par cela-même ne sauroit être ici „ passé sous silence, c'est que ses „ observations nous ont fourni de „ nouvelles lumières, tant dans les „ maladies vénériennes que dans la „ petite vérole †, & que nous avons „ éprouvé de plus heureux éfets de „ sa méthode dans ces maladies, „ que d'aucune autre, dont on se „ fût servi auparavant.

„ La *petite vérole* pouvant être „ regardée comme une *inflammation*;

* „ On la trouvera tout au long dans le livre „ du Dr. BENNET sur la goutte.

† „ Voyez le Traité du Dr. LOB sur la petite vérole. Préf. § 25. Tr. Ch. 9.

„ *tion cutanée*, jointe à une *éruption* „ *contagieuse*, exige d'ordinaire les „ remèdes généraux pour le premier „ de ces maux *, avec ceux, qu'on „ regarde comme spécifiques pour „ le dernier. Ceci le conduisit na- „ turellement à une méthode, par „ laquelle il pût non seulement a- „ doucir les symptômes, & ainsi „ diminuer le danger de cette ma- „ ladie, mais même quelquefois la „ *prévenir*. Il s'agit de l'empêcher „ de *venir à une éruption*, en la „ domptant à la première attaque, „ après que tous les symptômes, „ qui précédent communément „ l'éruption, auront paru dans un „ sujet capable de l'avoir, & exposé „ à l'infection dans la saison, où „ cette maladie est épidémique. Il „ ne doutoit pas, qu'on n'observât „ dans

* „ Quoique Mr. Lob desapprouve & tâche „ d'opposer à cette méthode générale antiphlo- „ gistique de saignées, &c. tant s'en faut que ceci „ offensât notre Auteur, qu'il permit au Méde- „ cin Anglois de publier au devant de son livre „ ce jugement, qu'il en avoit fait. *J'ai lu & „ j'approuve le Traité (Anglois) de Mr.* LOB *sur „ la petite vérole. Il est rempli d'une vraye scien- „ ce médicinale, & sera vraisemblablement d'une „ grande utilité au genre humain.* "

„ dans la ſuite des fièvres de petite „ vérole diſſipées quelquefois par „ ce régime, avant qu'elles pro- „ duiſent d'éruption varioleuſe. „ Il y a un article touchant cette „ maladie, qui intéreſſe de trop „ près le public, pour être ſuppri- „ mé, vû que notre auteur eut le „ malheur de différer en ceci de „ grandes autorités, de celles-mê- „ me, pour leſquelles il avoit en „ d'autres cas une grande déféren- „ ce *. C'eſt la *fatale conſéquen-* „ *ce*, qui a toujours ſuivi ſes eſſais „ les plus exacts de la *méthode pur-* „ *gative, dans la ſeconde fièvre de* „ *la petite vérole confluente*, quoi- „ que conduite avec toutes les pré- „ cautions recommandées, par les „ patrons de cette méthode.
„ Le ſiège ou plûtôt le *ſeul nid* du „ *venin vénérien*, de même que „ des ulcères & des fiſtules eſt, ſui- „ vant ſes obſervations, la graiſſe, „ l'huile, ou la moële. Les rava- „ ges de ce poiſon ſe bornent au „ *pannicule adipeux*, *& à la mem-* „ *bra-*

* *Les Drs.* FREIND *&* MEAD. Not. du Trad.

„ *brane celluleuse*. La chair, les
„ os, &c. ne sont détruits par cet-
„ te maladie, qu'autant qu'ils dé-
„ pendent de cette membrane, &
„ qu'ils sont corrompus au lieu d'ê-
„ tre garantis par l'humeur onctu-
„ euse, que la nature avoit destinée
„ à les entretenir dans un état de
„ souplesse & d'humidité, mais qui
„ alors devient corrosive par l'in-
„ fection. Ceci lui servoit à ren-
„ dre raison de l'impossibilité,
„ qu'il y a à conserver les os d'une
„ simple lame ou table (c'est à dire
„ qui n'ont ni diploé ni cavité,) lors-
„ qu'ils sont une fois infectés par
„ cette matière virulente. Toutes
„ ces considérations nous mettent
„ en état de résoudre divers *phé-*
„ *nomènes* de cette maladie, inex-
„ plicables sans cela, & nous four-
„ nissent une clé, pour suivre le
„ progrès de ce venin, au travers
„ de ses labirinthes. Il expliquoit
„ de plus méchaniquement l'opé-
„ ration du vif argent, dans la cu-
„ re de cette maladie. Il observoit
„ judicieusement que l'étendue de
„ son éficace, dans ces cas là, ne
„ pas-

„ passe pas celle de la circulation, „ & voilà pourquoi la salivation est „ infructueuse, lorsque le diploé „ ou la moële des os est infectée, „ dans une gonorrhée, & plus en- „ core, après la dissolution du sang, „ que produit la méthode des sueurs „ par le *guajac*. Que si son régi- „ me, pour déraciner ce mal, a pa- „ ru trop sévère, si l'on a crû, que „ sa circonspection, pour prévenir „ une rechute, étoit l'éfet d'une „ appréhension trop scrupuleuse, „ qu'il en avoit, c'étoient du moins „ des erreurs louables, au lieu que „ la méthode trop commune, qu'il „ condannoit, *d'appliquer des ex-* „ *siccatifs aux* petits ulcères nom- „ més chancres, *avant que la vi-* „ *rulence soit ou énervée ou chassée,* „ *par des remèdes internes, & par* „ *des fomentations convenables,* a „ toujours eu tôt ou tard des sui- „ tes fâcheuses. La cure, que no- „ tre Auteur recommande, est „ peut-être un peu ennuyeuse ; „ mais elle est sûre, elle est constan- „ te. Par la méthode opposée, le „ virus repoussé se répand par tout

 „ le

„ le corps. & après une cure prom-„ te, le mal reparoit sous une for-„ me plus fâcheuse, & ne peut a-„ lors être déraciné dans nos cli-„ mats, que par une salivation d'un „ mois.

„ On pourroit ajouter diverses „ observations * sur des qualités „ particulières de certains remè-„ des, dont on n'avoit dit mot, „ avant que BOERHAAVE eût „ donné des leçons en chymie, „ mais que depuis on a vuës im-„ primées, par exemple, que l'Æ-„ THIOPS minéral, préparé „ de la manière qu'il l'enseigne, „ (Elem. Chem. vol. II. p. 493.) „ quelque bien broyé qu'il soit, est „ trop grossier pour pénétrer dans „ les vaisseaux ou lactés ou absor-„ bans; Que l'usage *interne* du *sac-„ charum saturni*, ou sucre de „ plomb, prescrit autrefois par de „ grands médecins, (& recomman-„ dé depuis peu par un écrivain „ Anglois) est suivi des plus perni-„ cieux

* „ Il est vrai qu'on en trouvera le détail dans „ le livre de Mr. van SWIETEN, *Commentaria „ in Aphorismos.*

„ cieux éfets, vû que c'est un poi-„ son certain quoique lent; Que le „ vinaigre, à la chaleur du sang, „ & mêlé avec du sang fraichement „ tiré de la veine, & avant qu'il se „ refroidisse, découvre sa qualité „ atténuante †, en prévenant & en „ dissipant sa coagulation. (El. „ Chem. vol. II. p. 213.) Mais ce „ que nous avons dit peut sufire, „ pour être en droit de placer „ BOERHAAVE, parmi ceux, „ qui ont perfectionné notre scien-„ ce. "

SUP-

* „ Mr. FREIND & d'autres auteurs, qui „ donnent au vinaigre une qualité coagulante, „ ont été vraisemblablement séduits, en concluant „ trop à la légère, que les qualités médicinales de „ tous les acides, soit végétables soit minéraux, „ étoient à peu près les mêmes. "



SUPPLEMENT

II.

Extraits de quelques Lettres DE MR. BOERHAAVE

Publiés pour la première fois dans la nouvelle Histoire de sa vie & de ses Ecrits.

I.

Novembre le 12. 1728.

L'extrait d'une lettre de Mr. BOERHAAVE envoyé à sa Majesté Portugaise, qui l'avoit fait demander par son Ambassadeur à la Haye Don LOUIS d'ACHUNA.

LA Racine *Nindsin* ou *Nindsing*, croit originairement en *Corea*, & en *Japon*, de la longueur de trois ou quatre doits, & de l'épaisseur d'un doit, elle se fend presque toujours en deux vers embas.

Quand cette Racine est entiére, blanchâtre, tirant, tant soit peu, vers le jaune, presque pellucide, d'une

d'une consistence un peu dure & résineuse, elle est la meilleure.

La propriété, & la vertu de cette Racine est tenue si excellente chez les Chinois & Japannois, qu'il y a une loy publique de ne la jamais falsifier, & qu'on place des gardes militaires dans toutes les avenues au tems de la recolte.

Sa vertu principale est d'augmenter l'esprit vital, conforter le cerveau, le cœur & les nerfs, de reparer ceux, qui se sont épuisés par la débauche, & principalement de prolonger la vie, & de l'entretenir en vigueur & en santé : C'est pourquoi ils la préférent à tous les cordiaux du monde.

L'on prend une dragme de la Racine, qu'on coupe par le menu, on verse là dessus trois onces d'eau d'écorces de citron, on les laisse mitonner ensemble pendant la nuit dans un vaisseau de porcelaine bien fermé, que rien n'exhale, sans ébouillir; au matin, on le boit une heure avant que de se lever, une fois la semaine.

I I.

C. MORTIMER M. D.
R. S. Secret. H. B.

Julii 12. 1733.

Redux ex Britanniis illustris BASSANDUS mihi tradidit librum de variolis. (auctore T. LOBB M. D.) Quem perlegi, probavique, nam plenum vidi veræ scientiæ medicæ, promittentemque genti humanæ bona plurima, gratias ideo summas, misso pro Munere, ago tibi, Autorique. Veniam petenti des, quæso te, quod debitum diu responsum distuli; vix horula datur otii senescenti, & morienti invitos inter labores. Sed quid queror ineptus? qui interea loci alios labores quæro, in pervestigandis metallorum proprietatibus. Punctum si vacabit, brevi quid perscribam ad *societatem* de miris dotibus argenti vivi per laboriosissima experimenta explorati, unde equidem constabit, quod *alchemistæ* vere dixerint de eo. licet minus Latine, quod *sub*

jec-

jectum sit omnis mirabilitatis, non creaverit Altissimus mirabile magis in natura rerum.

Unicum est, quo animum laxo arte severa distentum, *Arboretum* scilicet, in quo colendo & amplificando totus insanio. Si hisce meis nugis velles favere, læta mihi sane parares gaudia * * * possum quippe Americanas frutices & arbores præsertim nostro submittere cœlo; Quare tanto easdem avidius cupiebam plantas.

III.

Eidem

Sept. 21. 1733.

Si placet, poterit egregius Lobbius evulgare sic, ut in literis meis ad te habetur, sententiam quam veri amor expressit,

IV.

Eidem

Feb. 18. 1734.

Pro Rogersiano munere gratias ago. Doleo eximium virum, mea cau-

causa, jacturam fecisse boni otii in refutando viro; qui minus æque meos conatus tractavit, quos tamen invito extortos vi nec ipse magni facio. Si scirem me causam dedisse censori, pœniteret me, rogarem veniam.

En observata laboriosissima de Mercurio. Si ea tanti putas, postquam perlegeris,ut non prorsus indigna sint, quæ legantur societatis illustrissimæ membris; oro te, velis ea ipsis offerre a me, unaque ipsis deferre testificationem obsequii, quo viros summos prosequor, & venerationis, qua ipsos colere semper affectabo.

V.

Eidem

April 8. 1734.

Gaudeo redditas tibi meas literas, una cum observationibus de Argento vivo. Imprimis quia non displicuere societati regiæ, quæ arbitra est, & domina ut curet, si tanti putet, inserendas actis suis: ubi umbra sua nitorem pulchrius mi-

micantibus conciliare poterunt. Summi noſtra tempeſtate Chemici dictaverunt Argentum vivum, ope ſinceri ignis, mutari in metalla ad ignem conſtantia: hinc fuere auctores aliis, ut bonum otium, curas ſuas, & opes impenderint huic operi. His obtuli ſententiam meam experimentis nixam certis, nec ulla neceſſitate repetendis per alios: quia fideliter enarravi, ut revocarem ab opere ſupervacaneo, temporis jactura & errore in ſcientia. Unum id mihi in hiſce propoſitum, ſufficit ſi obtinui, ſed ſimul ſtudui aſſerere veritatem dicto Gebri ſolventis gratias Altiſſimo, qui creavit argentum vivum adeo ſimplex, ut ſemper & ubique idem, vel totum ab igne fugiat, aut integrum in eo conſtet, nec in diverſa dividi patiens; modo ſincerum fuerit. Cæterum non metuendum, quod laborem ſophiæ temere revelabo profanis, nam ne ipſe quidem myſteriis initiatus ſum, longe minus adeptus. Si vero poſſum manifeſtare quam certiſſime quinam labores falſo commendentur; Id non alienum

num ab homine bono puto, idque faciam sedulo. Id etiam ægre fero, quod Veteres Auctores explodant ignari, dum re monstro, Ipsos paucis, planis verbis dixisse, quod ego per annos productis rerum experimentis didici verum esse. Illos igitur prudens eximet numero vanorum, qui rudissimi omnium rerum scribillant de difficillimis, elementa prima ignorantes. Quæ magis laboriosa in metallicis expertus sum; destinavi Academiæ regiæ scientiarum, ut prima illustrissimæ societati Britannicæ venerabundus obtuli.

V I.

Eidem

Martii 3. 1737.

* Quod diu debui, solvo nomen: quippe mitto tibi descriptionem laboris, quem vix expectes; nisi ab eo, qui insanienti sapientiæ devotus erat. Sed sacra hæc aliter non constant, tantæque molis eximere

* „ Hæc Epistola tertiæ experimentorum *de Mercurio* partis comes erat. „

mere præjudicatas opiniones, & cautos facere alienis periculis, ne operam perdant, & oleum nimis creduli. Tu optime, perlege intentus; si haud prorsus indigna habes, prælege sapientibus Britannis; imo & Actis insere. Si difficiles putant nugas, id tamen laudabunt, quod alios meis impensis dedoceam, quæ summi in arte principes nimis confidenter tradunt.

VII.

Eidem.

Maji 10. 1737.

De scriptoribus *chemicis* videris mea quidem sententia sapienter judicare. In rerum experimentis aperte, simulando aut dissimulando nihil, simpliciter, nulla circuitione usus enarro res, & rerum eventa: neque temere quid immisceo, quod non pertineat ad propositum; neque colligere inde volo quidpiam, nisi quod effectu patet. Contingit ergo, ut neminem labor meus offendere queat, licet forte præconceptæ opinio-

ni pugnet. Si quis vero ſapientior in arte, atque in opere fortunatior, alia adhibendo pulchriora detexit, illi mea non oppono; ſed cautus aſſero, ſi gradu ignis memorato argentum vivum ſic tractavit, tum utraque non mutata manere, neque ab eo igne, neque a reciproca inter ſe actione alieni quid pati. Moneo amice, ne ergo a talibus expectent promiſſa. Argentum vivum ebulliens calorem ab igne habet, qui ei tribui ab igne poteſt maximum, ſi quid novi; Ille vero adhibetur, dum à metallis puriſſimis exhalare cogitur. Inſtitui alia, dum jactata lenocinia, quibus acutus hydrargyrus putatur exenterare metalla, examinavi, & inveni prorſus eandem ſimplicitatem. Hæc, ſi proferam, miraberis pertinaciam improbi laboris, & videbis averſam ſpem alchemiſtarum primi ordinis, cæſaribus, regibus, principibus fructuoſè deprædicatam, caro venditam; ſed obruor negotiis, neque tamen unquam fugio amabilem inſaniam.

VIII.

Illuſtri Baroni BASSAND, Magn. Duc. Hetruriæ MED. H. B. S. P. D.

Mart. 16. 1738. *N. S.*

Me prehendit vomica in Pulmone, ſpiritum præfocans ad leviſſimos corporis motus, a tribus abhinc menſibus quotidie increſcens. Si cauſa augetur, opprimet, ſi vero rumpitur, eventus incertus. Quicquid fiet, id omne continget ex arbitrio ſuperioris Numinis. Cur ergo metuam, quid cupiam aliud? Adoremus DEUM! ſufficit. Interim curo ſedulo ut lectiſſima adhibeam remedia; ut leniam & maturem, ſecurus de exitu. Vixi ultra 68 annos, ſemperque lætus.

IX.

C. MORTIMERO. &c.

Sept. 8. 1738.

Æger animo & corpore ex violentiſſimo morbo & diuturno vix

ſane ſpirabam, dum decumbenti traduntur literæ, quas ad me dediſti Londini Idibus Auguſti. Harum argumentum deliciis atque officioſiſſimis refertum honorum verbis ita me refecit atque recreavit, ut calamo te ſalutare in animum induxerim, vel ea quidem gratia potiſſimum, ut teſtificarer, quanti faciam amicitiam atque benevolentiam, quâ parum meritum honoras. Novum tibi nomen ſum, dum mihi inſcribis volumen doctum & laborioſum * *Actorum Societatis*; gratias ago pro eo, quas poſſum maximas, proque honorifico benefacto obſtrictum memet profiteor.

Ætas, labor, corporiſque opima pinguitudo, effecerant, ante annum, ut inertibus refertum, grave, hebes, plenitudine turgens corpus, anhelum ad motus minimos, cum ſenſu ſuffocationis, pulſu mirifice anomalo, ineptum evaderet ad ullum motum. Urgebat præcipue ſubſiſtens prorſus, & intercepta, reſpiratio ad prima ſomni initia: unde ſomnus prorſus prohibebatur, cum

* Vol. 39.

cum formidabili ſtrangulationis moleſtia. Hinc hydrops pedum, crurum, femorum, ſcroti, præputii, & abdominis. Quæ tamen omnia ſublata. Sed dolor manet in abdomine cum anxietate ſumma, anhelitu ſuffocante, & debilitate incredibili: ſomno pauco, eoque vago, per ſomnia turbatiſſimo. Animus vero rebus agendis impar. Cum his luctor feſſus, nec emergo: patienter expectans Dei juſſa, quibus reſigno data; quæ ſola amo, & honoro unice.

III.

CATALOGUS OPERUM HERMANNI BOERHAVII.

OPERA GENUINA.

Oratio Academica, (*qua probabatur*) bene intellectam a Cicerone, (& *confutatam eſſe*) ſententiam Epicuri de ſummo bono.

Diſputatio Philoſophica inauguralis de diſtinctione mentis a corpore, *Lugd. Bat.* 1690. in 4.

- - - Medica inauguralis de utilitate

litate explorandorum in ægris excrementorum, ut signorum, *Harderovici* 1693. in 4. *Lugd. Bat.* 1742. in 8.

Oratio I. de commendando studio Hippocratico A. 1701. *in Opusc. pag.* 1.

- - - II. de usu Ratiocinii Mechanici in Medicina A. 1703. *in Opusc. p.* 9.

- - - III. qua repurgatæ Medicinæ facilis asseritur simplicitas. A. 1709. *in Opusc. p.* 19.

- - - IV. de comparando Certo in Physicis. A. 1715. *in Opusc. p.* 27.

- - - V. de Chemia suos errores expurgante. A. 1718. *in Opusc. p.* 36.

- - - VI. de Vita & Obitu Clar. Bernardi Albini. A. 1721. *in Opusc. p.* 44.

- - - VII. quam habuit, quum honesta missione impetrata, Botanicam & Chemicam Professionem publice poneret. A. 1729. *in Opusc. p.* 53.

- - - VIII. de Honore Medici, Servitute. A. 1731. *in Opusc. p.* 59.

Institutiones Medicæ in Usus annuæ exercitationis domesticæ. *Ed.* 1, 1708. 5. & *ult.* 1734. *Leid.* 8°.

Aphorismi de cognoscendis & curandis Morbis, in usum doctrinæ domesticæ. *Ed.* 1. 1709. 5. & *ult.* 1734. *Leid.* 8°.

Index Plantarum in Horto Lugd. Bat. repert. 1709. *Leid.* 8°.

Libellus de materia Medica & Remediorum Formulis quæ serviunt Aphorismis. *Ed.* 1. 1719. 3ª. & *ult.* 1740. *Leid.* 8°.

Index alter Plantarum quæ in Horto Lugd. Bat. aluntur. 2 *vol.* 1720. 1727. *Leid.* 4°.

Epistola ad Ruyschium de Fabrica Glandularum in corpore Humano. *Amst.* 1722. 4°. *in Opusc. p.* 67.

Atrocis nec descripti prius Morbi Historia, &c. 1724. *Leid.* 8°. *in Opusc. p.* 98.

Atrocis rarissimique Morbi Historia altera. 1728. *Leid.* 8°. *in Opusc. p.* 111.

Tractatus Medicus de Lue Aphrodisiaca, præfixus Aphrodisiaco. 1728. *Leid. fol. in Opusc. p.* 119.

De aliis ejus præfationibus hic nihil dicimus.

Tractatus tres de Mercurio, *in Transf. Phil.* N°. 430. *p.* 443, & 444. 2^m. *in Ac. Sc.* 1734. *p.* & *duo priores in Opusc. p.* 129.

Elementa Chemiæ 2. vol. 1732. *Leid.* 4°. *variis locis, & annis, & forma rëimpressa.*

OPERA SPURIA.

Methodus studendi Medicinam *Angl.* 1719. 8. *Lat.* 1726. 1734. 12°.

De Viribus Medicamentorum *Angl.* 1719. 8°. *Lat.* 1726. 1734. 12°.

Institutiones & Experimenta Chemiæ, 2 *vol.* 1724. *Paris.* 8°. *Angl.* 1725. 4°.

Historia Plantarum cum characteribus & virtutibus, 2. *vol.* 1727. *Rom.* 8°.

Praxis Medica, sive Commentarium in Aphorismos &c. 5. *vol.* 1728. *Pad.* 8°.

POST

POST OBITUM

Cl. Viri prodierunt.

H. Boerhaave Prælectiones Academicæ in proprias Institutiones; edidit &c. A. Haller. 4 *vol. Got.* 8°.

A Treatise on the powers of Medecine translated from the most correct Latin. edit. by J. Martin J. R. S. 1740. *Lond.* 8°.

Prælectio de calculo, 1740. *Lond.* 4°.

G. van Swieten M. D. Commentaria in *H. Boerhaave* Aphorismos *Tom.* 1. 1742. *Lond.* 4°.

TITULUS PRÆLECTIONUM PUBLICARUM H. BOERHAAVE,

Ab Anno 1709. *ad* 1738. *e seriebus Lectionum in Acad. Lugd. Bat. editis.*

1709. Tempore æstivo in Horto Herbas indicando explicabit, hyberno structuram Planta-

 rum

rum docebit. *Id quotannis præstitit ad* 1728.

1710. Hyberno, methodum discendæ Medicinæ demonstrabit: *Hinc libellus spurius de methodo discendi Medicinam.*

1711, 1712. Actiones Remediorum exponet, ducet. *Unde liber de Viribus Medicamentorum.*

1713. Auditum exponet.

1714. Visum exponet & dein ortum Hominis. Hoc anno à Consulibus creatus Præses Collegii Chirurgici, proinde Nosocomio publico studiosos in morborum dignotione per sua signa, cognitione per suas causas, & curatione per sua indicata exercebit, & ad praxin reducet.

1715. Respirationem exponet Auditorio Medico.

1718, 1719. Leget de Igne
1720, 1721. Leget de Aëre
1721, 1722. Leget de Aquâ
} Hæc in Elementis Chemiæ vide.

1723. Chemica horâ nonâ in Laboratorio Chemico tradit.

1724-1728. Idem proponit.

1729. de Calculis Hominis dicet. *Unde Prælectio de Calculo.*

1730-1735. de Morbis Nervorum dicet.

1735-1737. de Cordis Actione dicet.

1738. de Sanguine dicet.

FIN du SUPPLEMENT.